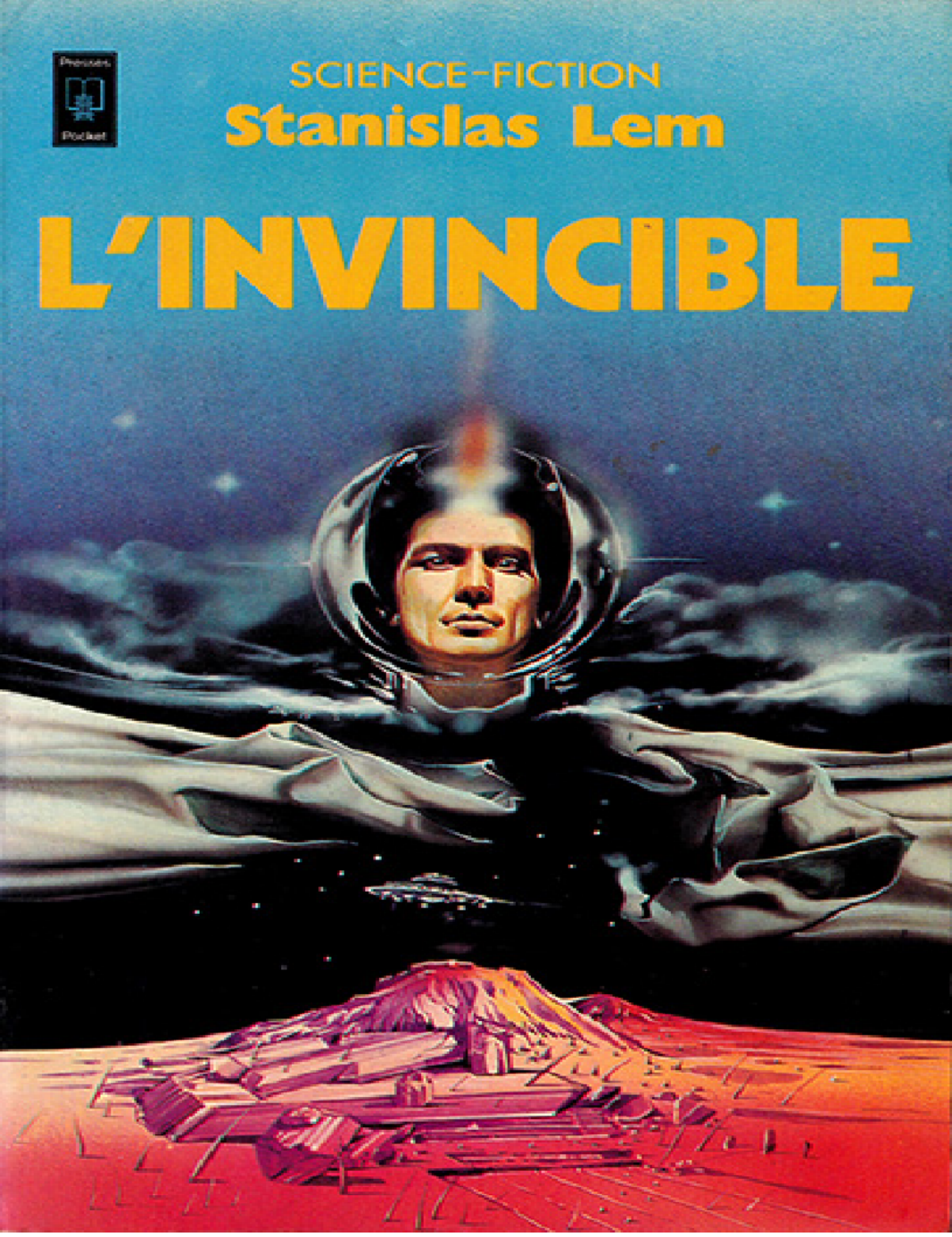
Presses Pocket

SCIENCE-FICTION

Stanislas Lem

L'INVINCIBLE



SHOUT
SHARE
IT

Annotation

L'*Invincible*, croiseur interstellaire de seconde classe, est envoyé sur Régis III, dans la constellation de la Lyre. Sa mission consiste à enquêter sur la disparition du *Condor*, vaisseau-frère, avec qui tout contact a été subitement rompu alors qu'il était positionné sur la planète. Mais une fois sur place, l'équipage de l'*Invincible* découvre le navire abandonné gisant sur la planète désertique, son équipage mort. Dans les profondeurs de ce désert sans vie, une autre forme d'organismes y a prospéré, anéantissant toute forme de vie organique à la surface de la planète. Entre conjectures scientifiques et attaques d'ennemis invisibles, le commandant de l'*Invincible* et son second devront surmonter leur animosité, s'ils veulent triompher de Régis III.

Roman assez court du maître polonais de la Science-Fiction, l'*Invincible* est un ouvrage de planet-opéra fidèle aux thèmes de Lem : une planète mystérieuse, des habitants qui échappent à la compréhension humaine, une communication impossible avec eux, et des tensions à huis-clos entre les principaux protagonistes, qui sont aussi l'un pour l'autre de parfaits inconnus. Comme dans *Solaris*, la science triomphante de l'Homme est mise à défaut par une planète isolée, mystérieuse.

- Stanislas Lem
- CHAPITRE PREMIER
- CHAPITRE II
- CHAPITRE III
- CHAPITRE IV
- CHAPITRE V
- CHAPITRE VI
- CHAPITRE VII
- CHAPITRE VIII
- CHAPITRE IX
- CHAPITRE X
- CHAPITRE XI

Stanislas Lem
L'Invincible

Traduit du polonais
par Guy Posner

Robert Laffont, 1972.

CHAPITRE PREMIER
LA PLUIE NOIRE

L'Invincible, croiseur de seconde classe, la plus grande unité dont disposait la Base installée dans la constellation de la Lyre, suivait une trajectoire photonique à l'extrême bord de la constellation. Les quatre-vingt-trois hommes de l'équipage dormaient dans l'hibernateur en tunnel du pont central. Comme la traversée était relativement courte, au lieu d'une hibernation complète, on avait eu recours à un sommeil renforcé où la température du corps ne tombait pas en dessous de dix degrés. Dans le poste de pilotage, seuls les appareils automatiques travaillaient. Dans leur champ de vision, sur le réticule du viseur, s'étalait le disque du soleil, guère plus chaud qu'une simple naine rouge. Lorsque sa circonférence occupa la moitié de la largeur de l'écran, la réaction annihilatrice de matière fut arrêtée. Pendant quelque temps, un silence de mort régna dans tout le vaisseau. Les climatiseurs et les machines à calculer travaillaient sans bruit. La vibration si ténue qui accompagnait l'émission du faisceau lumineux s'était tue ; la colonne de lumière, auparavant, partait de la poupe et, comme une épée de longueur infinie plongée dans les ténèbres, propulsait le vaisseau par réaction. *L'Invincible* continuait à avancer à la même vitesse, proche de celle de la lumière, inerte, sourd et apparemment vide.

Puis des petites lumières commencèrent à se renvoyer des clignotements de pupitres en pupitres inondés de la roseur du lointain soleil qui apparaissait sur l'écran central. Les bandes magnétiques se mirent en mouvement. Les programmes se glissaient lentement à l'intérieur d'un appareil, puis d'un autre et d'un autre encore, les commutateurs faisaient jaillir des étincelles et le courant arrivait dans les circuits avec un bourdonnement que nul n'entendait. Les moteurs électriques, venant à bout de la résistance des huiles de graissage depuis longtemps figées, se mettaient en marche et passaient à un gémissement aigu. Les barres mates de cadmium émergeaient des réacteurs auxiliaires, les pompes magnétiques faisaient pénétrer la solution de soude liquide dans le serpentin du refroidisseur. Un frémissement parcourut les tôles des niveaux inférieurs, tandis que de faibles craquements naissaient à l'intérieur des cloisons, comme si des troupeaux entiers d'animalcules y prenaient leurs ébats et frappaient le métal de leurs ongles. C'était le signe que les vérificateurs mobiles autoréparateurs avaient déjà pris leur départ pour un périple de plusieurs kilomètres, afin de contrôler chaque joint de poutrelle, l'étanchéité de la coque, l'intégrité des assemblages métalliques. Le

vaisseau tout entier s'emplissait de murmures, de mouvement, s'éveillait et, seul, son équipage dormait encore.

À son tour, un automate qui avait absorbé sa bande programmée envoya des signaux au poste de commande de l'hibernateur. À l'afflux d'air froid, un gaz d'éveil fut mêlé. Entre les rangées de couchettes, un vent chaud se mit à souffler, envoyé par les bouches d'air disposées dans le plancher. Pourtant, longtemps encore, les hommes semblèrent ne pas vouloir s'éveiller. Certains agitaient les bras au hasard ; le vide de leur sommeil glacé était à présent empli de délires et de cauchemars. Enfin quelqu'un, le premier, ouvrit les yeux. Le vaisseau était prêt : depuis quelques minutes, ce qui avait été l'obscurité des longs corridors, des cages d'ascenseurs, des cabines, du poste de pilotage, des sas pressurisés, avait été dissipé par l'éclat blanc du jour artificiel. Et tandis que l'hibernateur s'emplissait de la rumeur des soupirs humains et des gémissements à demi conscients, le navire — semblant, dans son impatience, n'avoir pu attendre le réveil de l'équipage — amorçait la manœuvre préliminaire de freinage. Sur l'écran central, apparurent les traînées de feu de la proue. L'inertie apparente du vaisseau lancé à une vitesse proche de celle de la lumière fut troublée par une secousse. Les 18 000 tonnes de *L'Invincible,* accrues par l'énorme vitesse, étaient comme comprimées par une force puissante appliquée aux rétros-fusées de proue. Dans les chambres cartographiques, les cartes roulées frémirent sur leur bâton. Ici et là, des objets qui n'avaient pas été assez étroitement fixés bougeaient comme s'ils revenaient à la vie ; dans les cambuses, la vaisselle, en se heurtant, cliquetait. Les dossiers des fauteuils de mousse, vides, s'inclinèrent, les courroies et les câbles muraux des ponts commencèrent à osciller. Les sons mêlés du verre, des tôles, des plastiques passèrent comme une vague à travers tout le vaisseau, de la proue à la poupe. On entendait déjà un bourdonnement de voix en provenance de l'hibernateur ; les hommes revenaient à l'état de veille, au sortir d'un néant où ils avaient été plongés pendant sept mois.

Le vaisseau perdait de sa vitesse. Sur les écrans, la planète recouvrit les étoiles, enveloppée de la laine rousse des nuages. Le miroir convexe de l'océan où se reflétait le soleil approchait de plus en plus lentement. Dans le champ de vision apparut un continent gris foncé, troué de cratères. Les hommes, placés à leurs postes, ne voyaient rien. Dans les profondeurs, loin en dessous, dans les entrailles titanesques du propulseur, grossissait un hurlement étouffé. Le nuage qui s'était trouvé pris dans le rayon de recul s'éclaira d'un éclat de mercure, se dissipa et disparut. Le rugissement des moteurs décupla un instant. Le disque roussâtre s'aplatissait pour devenir un sol. On pouvait déjà voir, chassées par le vent, des dunes en l'orme de faucille, des traînées de lave s'écartant, comme les rayons d'une roue,

du cratère le plus proche. Les tuyères de la fusée vibrèrent sous l'action de la chaleur réfléchie, plus forte que celle du soleil.

— Toute la puissance dans l'axe. Poussée statique.

Les aiguilles se déplaçaient paresseusement vers un nouveau secteur du cadran. La manœuvre s'effectua sans erreur. Le vaisseau, tel un volcan renversé exhalant le feu, restait suspendu à un demi-mille au-dessus de la surface grêlée, où des bancs de rochers étaient noyés dans les sables.

— Toute la puissance dans l'axe. Réduire la poussée statique.

On voyait déjà l'endroit où, soufflant verticalement vers le bas, la poussée de la réaction frappait le sol. Une tempête de sable roux s'y était levée. De la poupe partirent des éclairs violets, apparemment silencieux, car leurs grondements étaient couverts par le hurlement des gaz. La différence de potentiel s'annula, les éclairs disparurent. Une cloison de compartiment se mit à gémir, le commandant l'indiqua d'un mouvement de tête à l'ingénieur en chef : résonance. Il faut supprimer ça … Mais nul ne dit mot, les transmissions hurlaient, le vaisseau descendait à présent sans le moindre frémissement, comme une montagne d'acier suspendue à des filins invisibles.

— Demi-puissance dans l'axe. Petite poussée statique.

En vagues concentriques, comme les vagues d'un véritable océan, dans toutes les directions couraient les lames fumantes du sable du désert. L'épicentre, touché à faible distance par la flamme touffue des échappements, ne fumait plus. Le sable se transforma en un miroir rouge, en un étang bouillonnant de silice fondue, en une colonne d'explosions tonitruantes, puis disparut. Dénudé comme un os, le vieux basalte de la planète commençait à se ramollir.

— Les piles sur la course à vide. Poussée froide.

La couleur azurée du feu atomique s'éteignit. Des tuyères jaillirent les faisceaux coniques des boranes entrant en combustion ; en un instant, un vert spectral inonda le désert, les parois des cratères rocheux et les nuages qui les surplombaient. L'assise basaltique sur laquelle devait venir se poser la large poupe de *L'Invincible* ne risquait plus de fondre.

— Les piles à zéro. Apprêtez-vous à atterrir par poussée froide.

Tous les cœurs battirent plus vite, les yeux se penchèrent sur les instruments, les poignées devinrent humides sous la crispation des paumes moites. Ces paroles sacramentelles signifiaient qu'ils ne rebrousseraient plus chemin, qu'ils allaient marcher sur un sol véritable. Même si ce n'était que le sable d'un globe désertique, il y aurait lever et coucher du soleil, horizon et nuages et vent.

— Atterrissage ponctuel au nadir.

Le vaisseau était plein du gémissement interminable des turbines. Le faisceau conique du feu vert le relia à la roche fumante. De toutes

parts s'élevèrent des nuages de sable qui aveuglèrent le périscope des étages centraux ; dans le poste de pilotage, et là seulement, apparaissaient et disparaissaient comme auparavant, sur l'écran des radars, les contours du paysage noyés dans un chaos de typhon.

— Stop au contact.

Le feu contrarié bouillonnait sous la poupe, écrasé millimètre par millimètre sous l'astronef qui s'abaissait ; l'enfer vert projetait de longues éclaboussures dans la profondeur des nuages de sable déchaînés. L'écart entre la poupe et le basalte échauffé du roc devint une étroite lézarde, une traînée de combustion verte.

— Zéro zéro. Tous les moteurs stop.

Une sonnerie. Un choc, un seul, comme d'un énorme cœur qui éclate. La fusée s'était arrêtée. L'ingénieur en chef se tenait debout, les deux mains sur les poignées des réacteurs de secours ; le rocher pouvait fort bien céder. Ils attendaient tous. L'aiguille des secondes continuait à avancer de son mouvement d'insecte. Le commandant observa pendant un instant l'indicateur de la verticale : sa petite lumière argentée ne s'écarta pas l'espace d'une seconde du Zéro rouge. Ils se taisaient. Les tuyères portées à l'incarnat commençaient à se rétracter, émettant une série de bruits caractéristiques, semblables à un gémissement enroué. Le nuage rougeâtre, soulevé sur des centaines de mètres, retombait lentement. En émergea le sommet aplati de *L'Invincible ;* ses flancs, grillés par le frottement de l'atmosphère, ressemblaient à présent, par leur couleur, à de la vieille roche ; le blindage double était tout rugueux. Le tourbillon roux continuait autour de la poupe, mais le vaisseau était parfaitement immobile, comme s'il était devenu une partie de la planète et qu'il tournât à présent avec elle d'un mouvement paresseux qui se poursuivait depuis des siècles, sous le ciel violet où les plus grosses étoiles brillaient, qui ne devenaient invisibles que dans le voisinage immédiat du soleil rouge.

— La procédure normale ?

L'astronavigateur, penché sur le livre de bord où, au milieu d'une page, il venait d'inscrire le signe conventionnel de l'atterrissage, l'heure, et avait ajouté à côté, dans la rubrique du nom des planètes : « Régis III », se redressa :

— Non, Rohan. Nous commencerons par le troisième degré.

Celui-ci essaya de ne pas trahir son étonnement.

— Bien. Pourtant … ajouta-t-il avec la familiarité que Horpach tolérait parfois de sa part, je préférerais ne pas être celui qui devra le dire aux hommes.

L'astronavigateur, comme s'il n'entendait pas les paroles de son officier, le prit par le bras et le conduisit vers l'écran, comme si c'était une fenêtre. Repoussé de part et d'autre par le souffle de l'atterrissage,

le sable avait formé une sorte de cuvette plate, encerclée de dunes qui s'affaissaient. D'une hauteur de dix-huit étages, ils regardaient, à travers la surface trichromatique des impulsions électroniques, donnant un tableau fidèle du monde extérieur, le cône du cratère distant de trois milles. Le versant ouest disparaissait derrière l'horizon. Sur le versant est, des ombres impénétrables se tapissaient dans les crevasses. Les larges coulées de lave, dont la surface saillait au-dessus du sable, avaient une couleur de sang séché. Une puissante étoile brillait dans le ciel, presque au ras supérieur de l'écran. Le cataclysme provoqué par la descente de *L'Invincible* appartenait au passé ; le vent du désert, ce puissant courant circulant constamment des zones équatoriales vers le pôle, faisait déjà glisser les premières langues de sable sous la poupe du vaisseau, comme s'il s'efforçait patiemment de cicatriser la plaie faite par le feu des réacteurs. L'astronavigateur brancha le réseau des microphones extérieurs et le hurlement strident du lointain, mêlé au frottement du sable contre les blindages, emplit le vaste espace du poste de pilotage. Il coupa le contact au bout d'un moment et le silence se rétablit.

— Voilà comment ça se présente, dit-il d'une voix volontairement lente. Mais *Le Condor* n'est pas revenu d'ici, Rohan.

L'autre serra les mâchoires. Il ne voulait pas discuter. Il avait parcouru bien des parsecs avec le commandant, mais aucune amitié n'avait réussi à s'établir entre eux. Peut-être la différence d'âge était-elle trop grande ? Ou les dangers partagés trop petits ? Qu'il était intransigeant, cet homme aux cheveux presque aussi blancs que son vêtement ! Cent hommes ou peu s'en fallait se tenaient immobiles, chacun à son poste ; le travail intense qui avait précédé l'approche de la planète, les trois cents heures de freinage de l'énergie cinétique accumulée dans chaque atome de *L'Invincible,* la mise en orbite et l'atterrissage étaient achevés. Ils étaient près de cent hommes qui, depuis des mois, n'avaient pas entendu le bruit que fait le vent et qui avaient appris à haïr le vide, comme seul peut le haïr celui qui le connaît. Mais le commandant, très certainement, ne pensait pas à tout cela. Il traversa lentement le poste de pilotage et, s'appuyant au dossier d'un fauteuil relevé à une nouvelle hauteur, grommela :

— Nous ne savons pas ce qu'est Régis III.

Et brusquement, d'un ton cassant :

— Qu'attendez-vous encore ?

Rohan s'approcha d'un pas vif des pupitres de commande, brancha l'installation intérieure et, d'une voix qui tremblait encore d'une indignation refoulée, lança :

— Tous les niveaux, attention ! Atterrissage terminé. Procédure de sécurité : troisième degré. Niveau huit : préparez les ergorobots. Niveau neuf : les piles du blindage en action. Les techniciens de la

protection, à vos postes. Le reste de l'équipage, aux postes assignés. Terminé.

Il lui sembla, pendant qu'il parlait tout en regardant l'œil de l'amplificateur qui vibrait en harmonie avec les modulations de sa voix, deviner leurs visages levés vers les haut-parleurs, tandis qu'ils se figeaient dans une stupéfaction et une colère soudaines. Ce n'était qu'à présent qu'ils avaient été obligés de comprendre, ce n'était qu'à présent qu'ils commençaient à jurer …

— La procédure de troisième degré est en cours, Monsieur, dit-il, sans regarder le vieil homme.

Celui-ci le regarda et sourit inopinément du coin des lèvres :

— Ce n'est que le commencement, Rohan. Peut-être y aura-t-il tout de même de longues promenades au coucher du soleil … qui sait …

Il sortit d'un petit placard peu profond un volume long et étroit, l'ouvrit et, le posant sur le pupitre blanc hérissé de manettes, s'adressa à Rohan :

— Avez-vous lu ça ?

— Oui.

— Leur dernier signal, enregistré par le septième hypertransmetteur, est parvenu il y a plus d'un an à la sonde de basse altitude de la Base.

— Je connais sa teneur par cœur : « Atterrissage sur Régis III terminé. Planète désertique du type sub — Delta 92. Nous descendons à terre en observant la procédure numéro deux, dans la zone équatoriale du continent Evana. »

— Oui. Mais ce ne fut pas leur dernier signal.

— Je sais, Monsieur. Quarante heures plus tard, l'hypertransmetteur a enregistré une série d'impulsions qui semblaient envoyées en morse, mais n'ayant pas le moindre sens, puis des bruits de voix étranges, qui se sont répétés à plusieurs reprises. Haertel les a qualifiés de « miaulements de chat que l'on tire par la queue ».

— Oui … répondit l'astronavigateur, mais il était visible qu'il n'écoutait pas.

Il se tenait de nouveau devant l'écran. À l'extrême bord du champ de vision, tout près de la fusée, formant un angle avec la paroi, apparut la rampe au long de laquelle glissaient régulièrement, à égale distance l'un de l'autre, les ergorobots, engins de trente tonnes, recouverts d'un blindage ignifuge aux silicones. Au fur et à mesure qu'ils descendaient, leur carapace s'écartait en se soulevant, si bien que leur envergure s'agrandissait ; quittant le plan incliné, bien que s'enfonçant profondément dans le sable, ils avançaient d'un pas assuré, labourant la dune que le vent avait déjà formée autour de *L'Invincible.* Ils se dirigeaient alternativement à droite et à gauche ; au

bout de dix minutes, le périmètre de l'astronef était entouré par une chaîne de ces tortues métalliques. S'immobilisant, chaque ergorobot entreprit de s'enterrer méthodiquement dans le sable jusqu'à y disparaître ; à présent, seules des petites taches brillantes, régulièrement disposées sur les pentes rousses de la dune, indiquaient les emplacements d'où émergeaient les radômes des émetteurs Dirac. Tapissé de mousse de plastique, le sol métallique du poste de pilotage trembla sous les pieds des deux hommes. Leurs corps furent traversés d'un frisson aussi bref qu'un éclair, net mais à peine perceptible ; un instant les muscles des mâchoires frémirent et le spectacle qu'ils contemplaient se brouilla sous leurs yeux. Ce phénomène ne dura même pas une demi-seconde. Le silence revint, troublé par le bourdonnement lointain, venant des niveaux inférieurs, où l'on mettait les moteurs en marche. Le désert, les éboulis d'un noir rougeâtre des rochers, les vagues de sable qui déferlaient lentement l'une après l'autre réapparurent plus nettement sur les écrans, et tout redevint comme avant ; mais au-dessus de *L'Invincible,* s'était refermée la coupole invisible d'un champ de force qui interdisait toute approche du vaisseau. Sur la rampe apparurent alors, descendant à leur tour, des crabes métalliques dotés de moulinets d'antennes tournant tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite. Les info-robots, bien que plus grands que les émetteurs du champ, avaient le tronc aplati et des échasses métalliques recourbées, s'écartant vers l'extérieur. S'embourbant dans le sable et en extrayant comme avec dégoût leurs membres, les robots à jambes se dispersèrent et se placèrent entre les ergorobots. Au fur et à mesure que l'opération de protection prenait de l'ampleur, sur le pupitre central des lumières s'allumaient sur la surface mate, et le cadran des horloges à impulsion s'emplissait d'une lumière verdâtre. C'était comme si une dizaine de grands yeux félins regardaient sans ciller les deux hommes. Les aiguilles étaient partout sur le zéro, ce qui prouvait que rien n'essayait de franchir le barrage invisible du champ de force. Seul le curseur du tableau de contrôle de l'énergie électrique montait de plus en plus, dépassant les traits rouges des gigawatts.

— À présent, je vais descendre manger un morceau. Rohan, je vous demande de mener à bien le programme, dit Horpach, d'une voix soudain lasse, tandis qu'il s'arrachait à l'écran.

— À distance ?

— Si vous y tenez, vous pouvez envoyer quelqu'un … ou y aller vous-même.

Sur ces mots, l'astronavigateur fit coulisser la porte et sortit. Rohan vit un instant encore son profil dans le faible éclairage de l'ascenseur qui descendit silencieusement, il regarda le tableau des cadrans du champ. Zéro. « En fait, il aurait fallu commencer par la

photogrammétrie, se dit-il. Tourner autour de la planète assez longtemps pour avoir un ensemble complet de photos. Peut-être de cette façon-là aurions-nous découvert quelque chose. Car les observations visuelles, faites lorsqu'on est placé en orbite, ne valent pas grand-chose ; les continents ne sont pas comme des mers, pas plus que des matelots juchés dans la hune ne valent des observateurs équipés de longues-vues. Mais d'autre part, pour obtenir les photos au complet, il aurait fallu un bon mois. »

L'ascenseur remonta. Il y entra et descendit au sixième niveau. La grande plate-forme, devant le sas pressurisé, était pleine de gens qui n'avaient rien à faire en cet endroit, d'autant plus que les quatre signaux annonçant l'heure du repas principal se répétaient depuis un bon quart d'heure. On s'écarta devant lui.

— Jordan et Blank, vous venez avec moi.

— Scaphandres entiers, Monsieur ?

— Non. Seulement des masques à oxygène. Et un robot. Le mieux serait l'un des arcticiens, afin qu'il ne s'enlise pas dans ce foutu sable. Et vous tous, pourquoi restez-vous plantés ici ? Auriez-vous perdu l'appétit ?

— On aimerait descendre à terre, Monsieur …

— Quand ce ne serait qu'un moment …

Un brouhaha de voix s'éleva.

— Du calme, les gars. Le temps des balades viendra. Pour l'instant, nous avons le troisième degré.

Ils se dispersèrent à contrecœur. Sur ces entrefaites, le monte-charge émergea de la soute aux marchandises, chargé d'un robot qui dépassait d'une tête les hommes les plus grands. Jordan et Blank, déjà équipés des appareils à oxygène, revenaient sur un chariot électrique. Rohan les voyait, tandis qu'il serrait la main courante de ce qui avait été le corridor mais qui, à présent, alors que la fusée reposait sur sa poupe, s'était transformé en un puits vertical aboutissant à la première cloison étanche de la machinerie. Il sentait la présence, au-dessus et en dessous de lui, des vastes étages de métal ; quelque part, tout en bas, les transporteurs travaillaient sans bruit, on entendait le faible clapotement des canalisations hydrauliques et, du fond du puits de quarante mètres, montaient régulièrement des bouffées d'air frais, purifié, envoyées par les climatiseurs de la salle des machines.

Les deux hommes qui surveillaient le sas pressurisé leur ouvrirent la porte. Rohan, obéissant à un vieux réflexe, vérifia la disposition des courroies et la bonne adhérence du masque. Jordan et Blank sortirent derrière lui, après quoi la plaque de tôle grinça sourdement sous les pas du robot. L'air s'engouffra à l'intérieur du vaisseau avec un sifflement effrayant et interminable. La porte extérieure s'ouvrit. La rampe des machines se trouvait à quatre niveaux en dessous. Pour

descendre, les hommes utilisaient un petit ascenseur à cage métallique que l'on avait dégagé au préalable de l'intérieur du blindage. Il aboutissait au sommet de la dune. La cabine en était ouverte de tous les côtés, l'air extérieur n'était guère plus froid qu'à l'intérieur de *L'Invincible*. Ils y montèrent à quatre ; une fois les freins magnétiques desserrés, ils descendirent en douceur de onze étages, passant successivement devant toutes les sections de la coque. Rohan, instinctivement, en contrôlait l'aspect. Ce n'est pas souvent que l'on a l'occasion d'examiner le vaisseau de l'extérieur et ailleurs que dans la cale de radoub. « Il est fatigué », se dit-il en voyant les traînées laissées par les impacts des météorites. Par endroits, les plaques du blindage avaient perdu leur brillant, comme si elles avaient été rongées par un puissant acide. L'ascenseur acheva sa course brève en se posant légèrement sur les vagues de sable apportées par le vent. Ils sautèrent à terre et enfoncèrent immédiatement à mi-cuisse. Seul le robot, conçu pour faire des explorations à travers des étendues enneigées, avançait d'un drôle de pas de canard, mais avec assurance, sur ses pieds caricaturalement aplatis. Rohan lui ordonna de s'arrêter, et lui-même, avec ses hommes, entreprit d'examiner attentivement tous les orifices des tuyères de la poupe, dans la mesure où l'on pouvait y accéder de l'extérieur.

— Ça ne leur ferait pas de mal de recevoir un petit polissage et une purge d'air, remarqua-t-il.

Une fois sorti de dessous la poupe, il remarqua combien l'ombre projetée par l'astronef était gigantesque. Telle une large route, elle fuyait à travers la dune que le soleil sur son couchant éclairait fortement. La régularité des vagues de sable créait une atmosphère d'un calme très particulier. Les creux étaient pleins d'une ombre bleue, les sommets avaient une roseur crépusculaire et cette teinte chaude et délicate lui rappelait les couleurs qu'il avait vues jadis dans un livre d'enfants illustré. Ce rose, aussi, était faussement doux. Il leva lentement les yeux, regardant une dune après l'autre, découvrant les nuances sans cesse renouvelées, un rouge cerise ardent qui virait de plus en plus au roux, dans les lointains hachés par les lames noires des ombres ; là-bas, à l'horizon, fondues dans un gris-jaune, des dunes encerclaient les cimes menaçantes des roches volcaniques nues. Il s'était arrêté et regardait ; ses hommes, cependant, sans se hâter, avec des gestes devenus automatiques après des années d'accoutumance, prenaient les mesures consacrées, prélevaient dans de petites boîtes des échantillons d'air et de sable, mesuraient la radioactivité du sol à l'aide d'une sonde portative dont la boîte à forage était tenue par l'arcticien. Rohan ne prêtait nulle attention à leur affairement. Le masque ne lui emprisonnait que le nez et la bouche, et comme il avait retiré son léger casque de protection, il avait les yeux et le crâne

entièrement libres. Il sentait le vent dans ses cheveux, les grains de sable qui se posaient délicatement sur son visage et qui se glissaient en le chatouillant entre les rebords en plastique de son masque et ses joues. De brusques coups de vent faisaient claquer les jambes de sa combinaison. Le disque du soleil, démesurément grossi, semblait-il, et que l'on pouvait fixer environ une seconde sans aucun danger, était à présent juste derrière le sommet de la fusée. Le vent sifflait obstinément, car le champ de force n'arrêtait pas le mouvement des gaz ; c'était aussi pourquoi il ne parvenait pas à percevoir où sa paroi invisible s'élevait au-dessus des sables. l'immense espace qu'il embrassait du regard était mort, comme si jamais un homme n'y avait posé le pied, comme si ce n'était pas là la planète qui avait englouti un vaisseau de la classe de *L'Invincible,* avec son équipage de quatre-vingts hommes, un énorme croiseur de l'espace, expérimenté, capable en une fraction de seconde de développer une puissance de milliards de kilowatts, de la transformer en un champ énergétique qu'aucun corps matériel ne pourrait franchir, de la concentrer en des rayons destructeurs portés à la température des étoiles et capables de transformer en cendres une chaîne de montagnes ou d'assécher un océan. Et pourtant il avait péri ici corps et biens, cet organisme d'acier construit sur la Terre, fruit de plusieurs siècles d'épanouissement de la technologie, et il avait péri de façon inconnue, sans laisser de trace, sans avoir lancé de S.O.S., comme s'il s'était dissous dans ce désert gris et roux.

« Dire que tout ce continent a le même aspect ! » pensa Rohan. Il s'en souvenait bien. Il en avait vu à distance l'aspect grêlé de volcans ; le seul mouvement qui ne s'y arrêtait jamais, c'était la course lente, incessante des nuages, traînant leurs ombres sur les interminables bancs des dunes.

— Activité ? demanda-t-il sans se retourner.

— Zéro, zéro deux, répondit Jordan agenouillé, en se relevant.

Il avait le visage rougi, les yeux brillants. Le masque déformait le son de sa voix.

« Autrement dit, moins que rien. Du reste, les autres ne seraient pas morts à cause d'une imprudence aussi grossière, les détecteurs automatiques auraient donné l'alerte même si personne n'avait pris la peine de procéder aux contrôles types. »

— L'atmosphère ?

— Azote, soixante-dix-huit pour cent, argon, deux pour cent, anhydride carbonique, zéro, méthane, quatre pour cent ; le reste, c'est de l'oxygène.

— Seize pour cent d'oxygène ? Sûr et certain ?

— Pas d'erreur possible.

— Radioactivité de l'air ?

— Pratiquement nulle.

C'était étrange : tant d'oxygène ! Cette information l'électrisa. Il s'approcha du robot qui, immédiatement, lui tendit la caissette contenant les appareils de mesure, « Peut-être ont-ils essayé de se passer d'appareils à oxygène », se dit-il, ce qui était absurde car, bien entendu, ils n'auraient jamais fait ça. Il est vrai qu'il arrivait parfois qu'un homme, plus travaillé que les autres par le désir de retourner sur Terre, enlevait son masque en dépit des interdictions, car l'air ambiant lui semblait si pur, si frais … — et il était asphyxié. Cela aurait pu arriver à un individu à la rigueur, à deux au maximum.

— Vous avez tout ? demanda-t-il.

— Oui.

— Rentrez.

— Mais vous, Monsieur ?

— Je reste encore. Rentrez, répéta-t-il avec impatience.

Il voulait être seul. Blank jeta par-dessus son épaule la courroie qui retenait les poignées des containers, Jordan tendit la sonde au robot, et ils s'en allèrent, pataugeant péniblement ; l'arcticien se traînait à leur suite, extraordinairement semblable, vu de dos, à un homme masqué.

Rohan avança vers la dune la plus proche. De près, il aperçut, émergeant du sable, élargi à son extrémité, l'orifice d'un des émetteurs qui créaient le champ de force protecteur. Ce ne fut pas tant pour en vérifier l'existence que mû tout simplement par une envie enfantine qu'il prit une poignée de sable et la lança au loin. Le sable se déroula en un long ruban puis, comme s'il se heurtait à une paroi invisible et inclinée, tomba verticalement pour se répandre sur le sol.

Ses mains le démangeaient, tant il avait envie d'enlever son masque. Il connaissait bien cela. Recracher l'embout de caoutchouc, arracher les courroies, remplir ses poumons d'air, le faire pénétrer jusqu'au dernier alvéole …

« Je me laisse aller », se dit-il ; et il fit lentement demi-tour pour regagner l'astronef. La cabine de l'ascenseur l'attendait, vide, sa plate-forme légèrement enfoncée dans la dune ; le vent avait déjà eu le temps, pendant les courtes minutes de son absence, de recouvrir les revêtements d'une fine couche de sable. Ce ne fut que dans le corridor principal du cinquième niveau qu'il jeta un coup d'œil sur l'informateur mural. Le commandant était dans la cabine d'observation stellaire. Il se rendit tout en haut.

— En un mot, une idylle ? (C'est en ces termes que l'astronavigateur résuma son rapport.) Pas la moindre radioactivité, pas trace de spores, de bactéries, de moisissures, aucun virus, rien, seulement cet oxygène … En tout cas, il va falloir tenter de faire des cultures à partir des échantillons prélevés.

— Ils sont déjà au laboratoire. Peut-être qu'ici, la vie se développe sur d'autres continents, fit observer Rohan sans grande conviction.

— J'en doute fort. L'insolation, en dehors de la zone équatoriale, est faible ; n'avez-vous pas vu l'épaisseur des calottes polaires ? Je vous garantis qu'il y a là-bas au moins huit, pour ne pas dire dix mille mètres de manteau glaciaire. L'océan, plus vraisemblablement, des plantes aquatiques, des algues … mais pourquoi la vie n'est-elle pas passée de l'eau à la terre ferme ?

— Il va falloir jeter un coup d'œil sur cette eau.

— Il est trop tôt pour interroger les hommes à ce sujet, mais cette planète me semble vieille. Un œuf aussi pourri doit avoir dans les six milliards d'années. Du reste, le soleil, lui aussi, a connu sa magnificence il y a un bon bout de temps. C'est presque une naine rouge. Oui, cette absence de vie sur la terre ferme est troublante. Un genre particulier d'évolution, qui ne peut supporter la sécheresse ; c'est ça. Cela expliquerait la présence de l'oxygène, mais non l'affaire du *Condor*.

— Certaines formes de vie, des créatures des profondeurs, se cachant dans l'océan et qui auraient créé une civilisation sur les fonds marins, suggéra Rohan.

Tous deux contemplaient la grande carte de la planète, dressée selon la projection de Mercator, inexacte du reste, car elle avait été faite à partir des données fournies par les sondes automatiques du siècle précédent. Elle ne donnait que le tracé des principaux continents et des mers, l'avancée extrême des calottes polaires et les principaux cratères. Un point, cerné de rouge, se détachait du réseau quadrillé des parallèles et des méridiens, à 8° de latitude nord — l'endroit où ils avaient atterri. L'astronavigateur fit glisser nerveusement le papier sur la table des cartes.

— Vous n'y croyez pas vous-même, s'indigna-t-il. Tressor ne pouvait être plus bête que nous, il ne se serait pas livré à des bêtes sous-marines, c'est absurde ! Et du reste, même si des créatures marines dotées de raison existaient, l'une des premières choses qu'elles auraient faites aurait été de s'emparer de la terre ferme. Ne serait-ce, disons, qu'en scaphandres alimentés d'eau !.. C'est tout à fait absurde, répéta-t-il, non pour démolir définitivement l'hypothèse de Rohan, mais tout simplement parce qu'il pensait déjà à autre chose.

— Nous resterons ici un certain temps, décida-t-il enfin.

Et il toucha le rebord inférieur de la carte qui, avec un faible bourdonnement, s'enroula sur elle-même et disparut dans l'un des casiers du grand classeur des cartes.

— Wait and see.

— Et si nous ne voyons rien venir ? demanda Rohan avec prudence. Nous nous mettrons à leur recherche ? …

— Rohan, soyez donc raisonnable. La sixième année stellaire et un tel …

L'astronavigateur chercha l'expression juste, ne la trouva pas et la remplaça par un geste désinvolte de la main. Il reprit :

— La planète est de la dimension de Mars. Comment nous y prendre pour les chercher ? Ou plutôt pour retrouver *Le Condor* ? rectifia-t-il.

— Eh oui, le sol est ferrugineux, reconnut Rohan à contrecœur.

C'était vrai, les analyses montraient que le sol contenait un fort pourcentage d'oxyde de fer. Les indices ferromagnétiques étaient donc inutilisables. Ne sachant que dire, Rohan se tut. Il était convaincu que le commandant finirait par trouver une solution. Ils n'allaient tout de même pas revenir les mains vides, sans le moindre résultat. Il attendait, regardant les sourcils proéminents et broussailleux de Horpach.

— À dire vrai, je ne crois pas que ces quarante-huit heures d'attente nous donnent quoi que ce soit, mais le règlement l'exige, reconnut l'astronavigateur sur un ton de confidence tout à fait inattendu. Asseyez-vous, Rohan. Vous êtes planté là, à me dominer, comme un remords vivant. Régis est l'endroit le plus stupide que l'on puisse imaginer. Le summum de l'inutilité. On ne sait pas pour quoi faire on y a envoyé *Le Condor* … Du reste, peu importe, du moment que les choses sont ainsi.

Il s'interrompit. Il était de mauvaise humeur et comme d'ordinaire, il devenait alors loquace et se laissait facilement entraîner dans une discussion, ce qui était toujours un peu dangereux, car à chaque instant il pouvait interrompre l'entretien par une remarque acerbe.

— En un mot, nous devons en tout cas faire quelque chose. Savez-vous ce que je propose ? Mettez en orbite équatoriale quelques petits photo-observateurs. Mais il faut que l'orbite soit vraiment ronde et à basse altitude. À une distance d'environ soixante-dix kilomètres.

— C'est encore dans la bande de l'ionosphère, protesta Rohan. Ils se consumeront au bout d'une trentaine de révolutions …

— Qu'ils se consument. Mais auparavant, ils auront photographié ce qu'ils auront pu. Je vous conseillerais même de risquer soixante kilomètres. Ils se consumeront peut-être dès la dixième révolution, mais ce ne sont que des photos faites à cette altitude qui peuvent nous donner quelque chose. Savez-vous de quoi a l'air une fusée vue d'une distance de cent kilomètres, même avec le meilleur téléobjectif ? Déjà un massif montagneux est gros comme une tête d'épingle ! Faites cela tout de suite … Rohan ! ! !

À cet appel, le navigateur qui était déjà près de la porte, se retourna. Le commandant lança sur la table le compte rendu

comportant le résultat des analyses.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que ces stupidités, une fois de plus ? Qui a écrit ça ?

— L'automate. De quoi s'agit-il ? demanda Rohan, tout en s'efforçant de garder son calme, car il sentait la colère le gagner, lui aussi.

« Il va se mettre à rouspéter à présent ! » se dit-il, en s'approchant d'un pas délibérément lent.

— Lisez. Ici. Oui, ici.

— Méthane, quatre pour cent, lut Rohan.

Et lui-même, aussi soudainement, fut stupéfait.

— Méthane, quatre pour cent, hein ? Et seize pour cent d'oxygène ? Savez-vous ce que c'est ? Un mélange détonant ! Peut-être daignerez-vous m'expliquer pourquoi toute l'atmosphère n'a pas sauté lorsque nous nous sommes appuyés sur les réacteurs aux boranes ?

— En effet … je n'y comprends rien, balbutia Rohan.

Il se précipita vers le pupitre du contrôle extérieur, fit entrer par les contrôleurs de ventilation un peu de l'atmosphère de la planète et, tandis que l'astronavigateur arpentait dans un silence de mauvais augure le poste de pilotage, il se mit à observer les analyseurs qui faisaient tinter avec diligence les ustensiles de verre.

— Et alors ?

— La même chose. Quatre pour cent de méthane … seize d'oxygène, annonça Rohan.

En vérité, il ne comprenait absolument pas comment cela était possible, mais il éprouvait pourtant une certaine satisfaction : Horpach, du moins, ne pourrait rien lui reprocher à présent.

— Montrez-moi ça ! Hmm. Méthane quatre … que le diable … Bon, Rohan, les sondes en orbite, et ensuite soyez assez gentil pour venir au petit labo. En fin de compte, à quoi bon avoir des savants parmi nous ? Qu'ils se cassent donc la tête.

Rohan descendit, désigna deux techniciens des fusées et leur transmit les instructions de l'astronavigateur. Puis il retourna au deuxième niveau. Là se trouvaient les laboratoires et les cabines des savants. Il passa successivement devant d'étroites portes qui saillaient dans le métal et étaient marquées de plaques portant deux lettres : « I. P. », « Ph. P. », « T. P. », « B. P. » et de toute une rangée d'autres. Les portes du petit laboratoire étaient largement ouvertes ; la voix grave de l'astronavigateur se superposait de temps à autre aux paroles monotones des savants. Rohan s'immobilisa sur le seuil. Tous les « en chef » étaient là : l'Ingénieur en chef, le Biologiste en chef, le Physicien en chef, le Médecin en chef, et tous les techniciens de la salle des machines. L'astronavigateur était à présent assis, silencieux, dans le fauteuil le plus reculé, sous le programmateur électronique de

la machine à calculer auxiliaire, tandis que, tordant ses délicates mains de fille, Modcron au teint olivâtre disait :

— Je ne suis pas un spécialiste de la chimie des gaz. Quoi qu'il en soit, ce n'est probablement pas du méthane simple. L'énergie des liaisons est différente ; la différence n'apparaît qu'à la centième décimale, mais elle existe. Il ne réagit à l'oxygène qu'en présence de catalyseurs, et assez difficilement.

— Quelle est l'origine de ce méthane ? demanda Horpach qui faisait craquer ses doigts.

— Le carbone qui le compose, en tout cas, est d'origine organique. Il n'y en a pas beaucoup, mais aucun doute n'est permis …

— Y a-t-il des isotopes ? Ce méthane est-il vieux, quel âge ?

— Deux à quinze millions d'années.

— Quel intervalle !

— Nous avons eu une demi-heure. Je ne puis rien dire de plus.

— Docteur Quastler ! D'où provient ce méthane ?

— Je l'ignore.

Horpach regarda à tour de rôle tous les spécialistes. On aurait juré qu'il allait exploser, mais il sourit soudain.

— Messieurs, vous êtes pourtant des hommes d'expérience. Nous volons ensemble depuis longtemps. Je vous demande votre avis. Que devons-nous faire à présent ? Par quoi commencer ?

Comme nul ne se hâtait de prendre la parole, le biologiste Joppe, l'un des rares à ne pas craindre le caractère coléreux de Horpach, dit tranquillement, en regardant le commandant droit dans les yeux :

— Ce n'est pas une planète ordinaire de la classe sub-Delta 92. Si elle l'était, *Le Condor* n'aurait pas péri. Vu qu'il avait à son bord des spécialistes ni pires ni meilleurs que nous-mêmes, la seule chose dont nous pouvons être certains, est que leur savoir s'est révélé insuffisant pour éviter la catastrophe. D'où la conclusion que nous devons nous en tenir au troisième degré et procéder à l'étude de la terre ferme et de l'océan. Je pense qu'il faut entreprendre des forages géologiques et en même temps s'occuper de l'eau que l'on trouve ici. Tout le reste ne serait qu'hypothèses ; nous ne pouvons pas, dans de telles conditions, nous permettre ce luxe.

— Bien. (Horpach serra les mâchoires.) Des forages dans le périmètre du champ de force ne posent pas de problème. Le docteur Nowik s'occupera de ça.

Le Géologue en chef hocha la tête.

— Quant à l'océan … À quelle distance est le littoral, Rohan ?

— À environ deux cents kilomètres, répondit le navigateur, nullement étonné que le commandant connût sa présence, sans le voir néanmoins : il se tenait à quelques pas derrière lui, dans l'embrasure de la porte.

— Un peu loin. Mais nous n'allons pas déplacer *L'Invincible*. Vous prendrez le nombre d'hommes que vous estimerez indiqué, Rohan ; emmenez Fitzpatrick ou un autre océanologue et six ergorobots de la réserve. Vous vous rendrez avec cet équipage sur le littoral. Vous n'agirez que sous la protection de votre propre champ de force ; aucune expédition en mer, pas question de faire des plongées. Je vous demanderai aussi de ne pas gaspiller les automates : nous n'en avons pas de reste. C'est clair ? Vous pouvez donc commencer. Ah oui ! Une chose encore. L'atmosphère, ici, est-elle respirable ?

Les médecins chuchotèrent entre eux.

— En principe, oui, finit par répondre Stormont, mais comme s'il n'en était pas autrement convaincu.

— Qu'est-ce que ça veut dire. : « en principe » ? Peut-on ou ne peut-on pas respirer cet air ?

— Une telle quantité de méthane n'est pas négligeable. Au bout d'un certain temps, le sang en sera saturé et cela peut provoquer de légers troubles cérébraux. Des étourdissements … mais seulement au bout d'une heure ou peut-être même davantage,

— Mais un absorbeur de méthane ne suffirait-il pas ?

— Non, Monsieur. Je veux dire qu'il n'est pas rentable de fabriquer des absorbeurs, car il faut en changer fréquemment ; en outre, le pourcentage d'oxygène est tout de même assez bas, personnellement, je suis partisan des masques à oxygène.

— Hhhuhhh. Et vous autres, aussi ?

Witte et Eldjarn inclinèrent la tête en signe d'acquiescement. Horpach se leva.

— Nous commençons donc. Rohan ! Où en est-on avec les sondes ?

— Nous allons les lancer tout de suite. Puis-je contrôler les orbites avant de partir ?

— Vous pouvez.

Rohan sortit, laissant derrière lui le brouhaha du laboratoire. Lorsqu'il entra dans le poste de pilotage, le soleil se couchait, si sombre que le quartier gonflé de son disque dessinait d'un pourpre presque violet, sur l'horizon, le contour dentelé d'un cratère. Le ciel qui fourmillait d'étoiles dans cette zone de la galaxie, semblait à présent démesurément grossi. Vers l'horizon, s'allumaient les grandes constellations, tandis que le désert disparaissait dans les ténèbres. Rohan se mit en communication avec la rampe de lancement de la proue. L'ordre venait d'être donné de lancer les deux premiers photo-satellites. Les suivants devaient prendre leur vol une heure plus tard. Le lendemain, les photographies, prises de jour et de nuit, des deux hémisphères de la planète donneraient une image complète de l'ensemble de la zone équatoriale.

— Une minute, trente et une secondes … azimut sept. Je pointe, répétait dans le haut-parleur une voix chantante.

Rohan baissa le son et fit pivoter son fauteuil vers le tableau de contrôle. Il ne l'aurait avoué à personne, mais cela l'amusait toujours, le jeu des lumières lors du lancement d'une sonde sur une orbite circum-planétaire. Tout d'abord s'allumèrent les lampes de contrôle rubis, blanches et bleues du booster. Puis l'automate donnant le départ se mit à bourdonner. Lorsque son bruit cessa d'un coup, un faible frémissement parcourut toute la coque du croiseur. En même temps, le vide des écrans s'éclaira d'un éclat phosphorique. Avec un grondement aigu, extrêmement persistant, la fusée miniature partit de la rampe de lancement, inondant le vaisseau-mère d'un torrent de flammes. Le reflet du booster qui s'éloignait baignait de plus en plus faiblement le flanc des dunes et finit par s'éteindre. À présent, on n'entendait plus la fusée, mais une poussée de fièvre lumineuse se propagea à l'ensemble du tableau de contrôle. Avec une hâte dévastatrice, les petites lumières allongées du contrôle balistique surgissaient de l'ombre ; leur répondaient par l'affirmative les lampes d'un blanc de perle des commandes à distance ; puis apparurent, en forme d'arbre de Noël bariolé, des signaux qui s'allumaient au fur et à mesure qu'étaient éjectées les piles grillées ; enfin, au-dessus de toute cette fourmilière aux couleurs de l'arc-en-ciel, apparut un pur rectangle blanc, signe que le satellite avait été mis sur orbite. Au milieu de la surface neigeuse, apparut un vague halo grisé qui, en tremblant, finit par composer le chiffre 67. C'était l'altitude du vol. Rohan vérifia les données de l'orbite, mais tant le périgée que l'apogée se situaient dans les limites prévues.

Il n'avait plus rien à faire. Il regarda l'horloge de pont, qui indiquait dix-huit heures, puis l'horloge du temps local, qui avait à présent une signification : elle lui apprit qu'il était onze heures du soir. Il ferma un instant les yeux. Il était content à la perspective de cette expédition au bord de l'océan. Il aimait agir seul. Il sentit qu'il avait sommeil et faim. Il se demanda un instant si une pilule ne serait pas utile pour lui rendre sa lucidité. Mais il se dit qu'il lui suffirait de dîner. En se levant, il se rendit compte combien il était fatigué, il s'en étonna et cet étonnement le réveilla quelque peu. Il se rendit au mess où ses nouveaux compagnons se trouvaient déjà : deux conducteurs de transporteurs à coussin d'air, dont Jarg qu'il aimait pour sa constante bonne humeur ; il y avait aussi là Fitzpatrick avec deux de ses collègues, Broz et Kœchlin, qui finissaient de dîner alors que Rohan ne faisait que commander un potage bien chaud et prenait dans le distributeur mural du pain et quelques bouteilles de bière non alcoolisée. Il se dirigeait vers la table, portant son plateau, quand le plancher frémit légèrement : *L'Invincible* venait de lancer le deuxième

satellite.

Le commandant ne les autorisa pas à partir de nuit. Ils se mirent en marche à cinq heures, temps local, avant le lever du soleil. En raison de l'ordre de marche dicté par la nécessité, ainsi que de sa pénible lenteur, ils baptisèrent leur formation « convoi funéraire ». La colonne était ouverte et fermée par les ergorobots qui, à l'aide d'un champ de force ellipsoïdal, protégeaient toutes les machines se trouvant à l'intérieur de celui-ci : les glisseurs sur coussin d'air universels, les jeeps transportant les émetteurs radio et les radars, la cuisine roulante, le transporteur de la baraque d'habitation hermétique à automontage et le petit laser à frappe directe, vulgairement appelé « poinçon ». Rohan prit place, en compagnie des trois savants, sur l'ergorobot de tête ; c'était en vérité peu confortable, car ils avaient du mal à rester assis côte à côte, mais du moins avaient-ils l'illusion d'un voyage normal. Il fallait adapter la vitesse à celle des ergorobots, les machines les plus lentes du convoi. Le voyage n'était pas une partie de plaisir. Les chenilles hurlaient et grinçaient dans le sable, les moteurs à turbine bourdonnaient comme autant de moustiques de la taille d'un éléphant ; juste derrière les sièges, l'air des refroidisseurs s'échappait des écrans grillagés ; quant à l'ergo-robot, il avançait comme une lourde chaloupe secouée par la houle. Bientôt l'aiguille noire de *L'Invincible* disparut derrière l'horizon. Pendant un certain temps, ils avancèrent éclairés par les rayons horizontaux d'un soleil froid et rouge sang, à travers le désert monotone ; le sable devenait de plus en plus rare, laissant apparaître des dalles rocheuses inclinées qu'il convenait d'éviter. Les masques à oxygène et le hurlement des moteurs n'incitaient guère à la conversation. Ils observaient attentivement l'horizon, mais le paysage était éternellement le même : amoncellement de roches, grandes surfaces polies par l'érosion. À un endroit, la plaine commença à descendre en pente douce et, au fond d'une large vallée de faible profondeur, apparut un étroit ruisseau, à demi desséché, dont l'eau étincelante reflétait l'aube écarlate. Sur les deux rives, des traînées de sable, formant de véritables bancs, indiquaient que ce ruisseau devait parfois grossir considérablement. Ils s'arrêtèrent un instant pour analyser l'eau. Elle était tout à fait limpide, assez dure, contenait des oxydes de fer et une faible trace de sulfures. Ils repartirent, à présent relativement plus vite, car les chenilles rampaient aisément sur la surface pierreuse. Vers l'ouest, s'élevaient de faibles pentes. La machine en queue de convoi maintenait un contact constant avec *L'Invincible,* les antennes des radars tournaient, leurs servants, ajustant au mieux leurs écouteurs aux oreilles, avaient le regard cloué sur les écrans, tandis qu'ils mordillaient des miettes de nourriture concentrée ; parfois, une pierre jaillissait violemment de sous l'un des

aéroglisseurs, comme si elle avait été éjectée par une petite trombe d'air, et sautait, soudain vivante, tout en haut de l'amoncellement de galets. Puis la route fut coupée par de douces collines, chauves et nues. Sans s'arrêter, ils prélevèrent quelques échantillons, et Fitzpatrick informa Rohan, en criant pour se faire entendre, que la silice était d'origine organique. Enfin, lorsque le miroir des eaux leur apparut sous l'aspect d'une ligne d'un gris noirâtre, ils trouvèrent aussi des calcaires. Dans un cliquetis, ils descendirent vers la rive sur les petits galets aplatis. Le souffle chaud des machines, le sifflement des chenilles, le hurlement des turbines, tout cela se tut d'un seul coup, lorsque l'océan, de près verdâtre et d'apparence parfaitement terrestre, ne fut plus qu'à cent mètres. Pour protéger le groupe de travail à l'aide du champ de force, la manœuvre était compliquée : il fallait faire avancer l'ergorobot de tête dans l'eau, jusqu'à une assez grande profondeur. On commença par rendre la machine étanche ; dirigée à distance par le second ergorobot, elle s'enfonça entre les vagues brisées, dans un jaillissement d'écume, jusqu'à n'être plus qu'une tache plus sombre et à peine visible dans la profondeur des eaux ; alors seulement, sur un signal envoyé du poste central. Le colosse englouti fit monter en surface son émetteur Dirac. Lorsque le champ, qui recouvrait de son hémisphère invisible une partie de la berge et des eaux du littoral fut établi, ils entreprirent les recherches proprement dites.

L'océan était légèrement moins salé que ceux de ta Terre ; les analyses n'apportèrent toutefois aucun résultat révélateur. Au bout de deux heures, ils en savaient à peu près autant qu'en commençant. Ils envoyèrent donc en pleine mer deux sondes de télévision commandées à distance et, du poste central, ils en suivirent la progression sur les écrans. Mais ce ne fut qu'une fois qu'elles se furent éloignées au-delà de l'horizon, que les signaux apportèrent une première information d'importance. Dans l'océan vivaient des organismes semblables par leur forme à des poissons à squelette osseux. Dès qu'ils apercevaient les sondes, toutefois, ils s'enfuyaient à une énorme vitesse, cherchant refuge dans les profondeurs marines. Des échos-sondes volantes déterminèrent la profondeur de l'océan à l'endroit où, pour la première fois, ils avaient rencontré des créatures vivantes : il y avait cent cinquante mètres de fond.

Broza s'obstina : il lui fallait avoir au moins un de ces poissons. Ils se mirent donc à pêcher, les sondes poursuivirent des ombres qui se faufilaient dans la pénombre verte, tirant des décharges électriques, mais ces prétendus poissons faisaient preuve d'une incomparable souplesse de mouvement. Il fallut tirer un grand nombre de coups avant de réussir à en blesser un, La sonde, qui l'avait saisi de ses pinces, fut immédiatement ramenée sur le littoral, tandis que Kœchlin

et Fitzpatrick manipulaient l'autre sonde, récoltant des échantillons de fibres qui montaient dans le creux des vagues et qui leur semblaient être une sorte d'algue ou de plante aquatique. Ils l'envoyèrent enfin explorer le fond de la mer, à une profondeur de deux cent cinquante mètres. Un fort courant de grande profondeur rendait très difficile le guidage de la sonde qui était sans cesse renvoyée vers une grosse accumulation d'algues sous-marines. À la fin, il fut tout de même possible d'en écarter quelques-unes et apparut alors, comme le supposait très justement Kœchlin, toute une colonie de petites créatures flexibles, en forme de pinceau.

Les deux sondes revinrent dans l'intérieur du champ et les biologistes se mirent au travail. Pendant ce temps, dans la baraque qui avait été montée et où l'on pouvait retirer les masques si désagréables, Rohan, Jarg et cinq hommes prenaient leur premier repas chaud de la journée.

Le temps s'écoula jusqu'au soir à prélever des échantillons de minéraux, à étudier la radioactivité dans les profondeurs de l'océan, à mesurer l'insolation, et cent autres ennuyeuses besognes du même ordre, qu'il fallait pourtant consciencieusement mener à bien et même exécuter avec une perfection pédante, si l'on voulait obtenir des résultats précis et exacts. Au crépuscule, tout ce qui était possible avait été fait et Rohan put, la conscience tranquille, s'approcher du micro quand Horpach l'appela. L'océan était plein de formes vivantes qui, toutes sans exception, évitaient la zone côtière. L'organisme du poisson disséqué ne présentait rien de particulier. L'évolution — selon les estimations qu'ils pouvaient faire à partir des données en leur possession — se poursuivait sur la planète depuis plusieurs centaines de millions d'années. Une quantité considérable d'algues vertes avait été découverte, ce qui expliquait la présence d'oxygène dans l'atmosphère. La division du domaine des organismes vivants en flore et faune était typique ; typiques aussi les structures osseuses des vertébrés. Le seul organe du spécimen péché dont les biologistes ne connaissaient pas d'équivalent sur la terre était celui d'un sens spécial, sensible à de très faibles variations de l'intensité du champ magnétique. Horpach donna l'ordre à toute l'équipe de regagner *L'Invincible* au plus vite et, concluant ainsi l'entretien, il annonça qu'il avait des nouvelles : on avait sans doute réussi à localiser l'épave du *Condor*.

Les biologistes eurent beau protester, soutenant que même plusieurs semaines supplémentaires leur seraient insuffisantes, on dut démonter le baraquement, mettre les moteurs en marche et la colonne se dirigea vers le nord-ouest. Rohan ne pouvait donner à ses camarades le moindre détail relatif au *Condor,* puisqu'il ne savait rien lui-même. Il voulait arriver le plus vite possible au vaisseau, car il

supposait que le commandant allait distribuer de nouvelles tâches, qui apporteraient peut-être davantage de découvertes. Évidemment, il fallait avant tout, à présent, aller reconnaître le lieu supposé de l'atterrissage du *Condor*. Rohan faisait donc donner aux machines toute leur puissance ; ils s'en retournaient ainsi, dans le fracas encore plus infernal des chenilles qui martelaient les pierres. Une fois les ténèbres tombées, les grands projecteurs des machines s'allumèrent ; c'était là un spectacle peu banal et même menaçant ; à tout instant, les faisceaux mobiles de lumière arrachaient de l'obscurité des silhouettes informes de géants apparemment mobiles, et qui se révélaient n'être que des rochers témoins, tout ce qui restait d'une chaîne de montagnes après l'érosion. À plusieurs reprises, il fallut s'arrêter en bordure de profondes failles béant dans le basalte. Enfin, bien après minuit, ils aperçurent, éclairée de toutes parts comme pour une revue, brillant au loin telle une tour de métal, la masse de *L'Invincible*. Dans le périmètre du champ de force, des cortèges de machines se mouvaient dans tous les sens ; on déchargeait les provisions, le carburant ; des groupes d'hommes se tenaient sous la rampe, dans la lumière aveuglante des projecteurs. Déjà, de très loin, leur étaient parvenus les échos de cette activité de fourmilière. Au-dessus des colonnes de lumières mouvantes, s'élevait la coque du vaisseau, silencieuse, éclaboussée par des taches de clarté. Des feux bleus s'allumèrent pour indiquer par où l'on pouvait franchir le champ de force ; ainsi guidés, les véhicules, recouverts tous d'une épaisse couche de fine poussière, pénétrèrent l'un derrière l'autre au centre du champ sphérique. Rohan n'avait pas encore eu le temps de sauter à terre que déjà il appelait l'un des hommes qui se tenait près de lui et en qui il avait reconnu Blank, pour lui demander des nouvelles du *Condor*.

Mais le bosco ne savait rien de la prétendue découverte. Rohan n'apprit pas grand-chose de sa bouche : avant de se consumer dans les couches denses de l'atmosphère, les quatre satellites avaient fourni onze mille photos, captées par radio et reportées, au fur et à mesure de leur arrivée, sur des plaques spécialement mordancées. Afin de ne pas perdre de temps, Rohan appela dans sa cabine le technicien cartographe, Erett, et, tout en prenant sa douche, il l'interrogea sur tout ce qui s'était passé dans le vaisseau. Erett était l'un de ceux qui avaient cherché sur la série de photographies la trace du *Condor*. Ils avaient été trente à rechercher en même temps, à travers des océans de sable, ce petit grain d'acier ; outre les planétologues, on avait mobilisé les cartographes, les opérateurs des radars et tous les pilotes de pont. Ils avaient examiné, en se relayant, pendant vingt-quatre heures d'affilée, le matériel photographique, au fur et à mesure qu'il leur parvenait, notant les coordonnées de chaque point suspect de la planète. Mais la nouvelle que le commandant avait transmise à Rohan

s'était révélée erronée. On avait pris pour le vaisseau une sorte de champignon rocheux d'une hauteur exceptionnelle, car il projetait une ombre étonnamment semblable à celle, régulière, d'une fusée. Et c'était ainsi que l'on continuait à tout ignorer du sort du *Condor*.

Rohan voulut se présenter au rapport chez le commandant, mais celui-ci s'était déjà retiré pour la nuit. Il revint donc dans sa cabine. Malgré sa fatigue, il fut long à s'endormir. Le matin, lorsqu'il se leva, il reçut l'ordre, transmis par Ballmin, le chef des planétologues, de remettre tout le matériel récolté au laboratoire principal. À dix heures du matin, Rohan fut pris d'une telle fringale — il n'avait pas encore pris son petit déjeuner — qu'il descendit au second, au petit mess des opérateurs de radar ; ce fut là, alors qu'il buvait son café, debout, à petites gorgées, qu'Erett vint le surprendre.

— Et alors ? Vous l'avez trouvé ? demanda-t-il, voyant une expression d'excitation sur le visage du cartographe.

— Non. Mais nous avons trouvé quelque chose de plus grand. Allez-y tout de suite, l'astronavigateur vous appelle.

Il sembla à Rohan que la cabine vitrée de l'ascenseur montait à une incroyable lenteur. Le silence régnait dans la pénombre de la pièce ; on entendait le bruissement des transmissions électriques ; du distributeur de l'appareillage, sortaient sans interruption de nouvelles photographies, luisantes d'humidité ; nul cependant n'y prêtait attention. Deux techniciens avaient sorti d'un casier mural une sorte d'épidiascope et étaient en train d'éteindre le reste des lumières au moment où Rohan ouvrit la porte. Il distingua parmi les autres la tête blanche de l'astronavigateur. L'instant d'après, l'écran blanc descendu du plafond s'argenta. Dans le silence attentif, Rohan s'approcha autant qu'il le put de la grande surface claire. La photo était loin d'être parfaite, en outre, uniquement en noir et blanc. Tout autour de petits cratères dispersés au hasard, on remarquait un haut plateau dénudé qui s'interrompait par une ligne si rectiligne qu'il semblait qu'un énorme couteau eût tranché la roche ; c'était le tracé du littoral, car le reste de la photo était occupé par le noir uniforme de l'océan. À une certaine distance de cet à-pic, s'étalait une mosaïque de formes peu distinctes, dissimulées en deux endroits par des traînées de nuages et leurs ombres. Mais il n'en était pas moins certain que cette formation singulière, dont les détails étaient estompés, n'était pas d'origine géologique,

« Une ville », pensa Rohan avec une certaine excitation, mais il ne le dit pas à haute voix, tous continuaient à garder le silence. Le technicien qui manipulait l'épidiascope essayait en vain de mieux contraster l'image.

— Quelque chose a-t-il troublé la réception ? demanda l'astronavigateur de sa voix calme, dans le silence général.

— Non. (La réponse de Ballmin monta des ténèbres) La réception était nette, mais c'est là l'une des dernières photos prises par le troisième satellite. Huit minutes après son lancement, il a cessé de répondre aux signaux. Nous supposons que la photo a été faite à l'aide d'objectifs déjà endommagés par une température de plus en plus élevée.

— L'altitude de la caméra au-dessus de l'épicentre n'a jamais dépassé soixante-dix kilomètres, ajouta une autre voix qui était, à ce qu'il sembla à Rohan, celle de Malta, l'un des planétologues les plus doués. Et, en vérité, je l'estimerais, quant à moi, à cinquante-cinq ou soixante kilomètres … Regardez plutôt …

Sa silhouette cacha en partie l'écran. Il appliqua sur l'image une plaque quadrillée en plastique transparent, où de petits cercles étaient découpés, la déplaçant pour la faire coïncider tout à tour avec une douzaine de cratères figurant sur l'autre partie de la photo.

— Ils sont nettement plus grands que sur les photos précédentes. Du reste, ajouta-t-il, cela n'a guère d'importance. D'une façon ou d'une autre …

Il n'acheva pas, mais tous avaient compris ce qu'il voulait dire : ils allaient sous peu contrôler l'exactitude de la photographie, en explorant cette région de la planète. Un certain temps encore, ils contemplèrent l'image sur l'écran, Rohan n'était plus si sûr de lui : cela représentait-il une ville ou plutôt ses ruines ? L'abandon de cette configuration géométrique était attesté par les ombres onduleuses des dunes, fines comme des traits à la plume, qui de toutes parts enveloppaient les formes compliquées dont certaines disparaissaient presque dans la marée de sable du désert. En outre, la constellation géométrique de ces ruines était partagée en deux parties inégales par un trait noir en zigzag, qui allait en s'élargissant vers les lointains — une fissure sismique qui avait disloqué en deux morceaux certaines des plus grandes « bâtisses ». L'une d'elles, très nettement effondrée, s'était ouverte en forme de pont, dont un jambage restait accroché sur l'autre versant de la faille.

— La lumière, je vous prie, demanda l'astronavigateur.

Lorsqu'elle fut rendue, il regarda le cadran de l'horloge murale.

— Nous décollons dans deux heures.

Des voix mêlées s'élevèrent ; ceux qui protestaient le plus énergiquement, c'étaient les hommes du service de géologie, car ils étaient déjà descendus à plus de deux cents mètres sous terre, à l'aide d'un trépan, lors des forages d'essai. Horpach fit un geste impérieux de la main, impliquant qu'il n'admettrait pas que son ordre soit discuté.

— Toutes les machines remontent à bord. Mettez en sécurité les matériaux récoltés. L'examen des photographies et les analyses à faire doivent suivre leur cours. Où est Rohan ? Ah ! Vous êtes là ? Parfait.

Vous avez entendu ce que j'ai dit. Dans deux heures, tous les hommes doivent être à leur poste de départ.

L'opération d'embarquement des machines se faisait en hâte, mais avec méthode. Rohan resta sourd aux supplications de Ballmin qui insistait pour qu'on lui accordât cinq minutes de forage supplémentaires.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le commandant, répétait-il de droite et de gauche, bousculant les monteurs qui se rendaient, à l'aide de grands monte-charge, dans les tranchées qu'ils venaient de creuser.

À tour de rôle, les appareils de forage, les plates-formes grillagées provisoires, les réservoirs de carburant étaient transportés jusqu'aux écoutilles de la soute ; lorsque, seul, le sol fouaillé de toutes parts témoigna des travaux accomplis, Rohan, en compagnie de Westergard, l'adjoint de l'Ingénieur en chef, parcourut une fois encore, par mesure de précaution, les chantiers abandonnés. Puis les hommes s'engouffrèrent dans les profondeurs du vaisseau. Alors seulement le sable s'agita dans le périmètre lointain, tandis que les ergorobots, appelés par radio, rentraient en file pour se cacher dans les flancs de l'astronef qui happa ensuite, sous les plaques de son blindage, la rampe inclinée et l'ossature verticale de l'ascenseur. Pendant l'espace d'un instant, tout s'immobilisa, puis le hurlement monotone du vent violent assourdit le sifflement métallique de l'air comprimé qui purgeait les tuyères. Des tourbillons de poussière rouge prirent la poupe dans leur étau, une lueur verte y vacilla, mêlée à la lumière rouge du soleil, et dans une galopade de coups de tonnerre incessants, secouant le désert et répercutés en échos multipliés par les parois rocheuses, le vaisseau s'éleva lentement dans les airs. Laissant derrière lui le cercle de roche incendié, les dunes vitrifiées et les coulées de condensation, il disparut dans le ciel violet avec une vitesse croissante.

Longtemps après, lorsque la dernière traînée blanchâtre de la vapeur de sa trajectoire se fut dissipée dans l'atmosphère et que les sables eurent entrepris de recouvrir la roche nue et de combler les fouilles abandonnées, un nuage noir apparut à l'horizon. Volant bas, il se déploya et entoura comme d'un bras tendu, tout en volutes, le lieu de l'atterrissage ; puis il s'immobilisa, suspendu en cet endroit. Cela dura un certain temps. Lorsque le soleil commença à décliner pour de bon, une pluie noire se mit à tomber de ce nuage sur le désert.

CHAPITRE II
PARMI LES RUINES

L'Invincible se posa en un endroit soigneusement choisi, à six kilomètres au moins de la limite septentrionale de ce que l'on appelait déjà « la ville ». On ne la voyait pas mal du tout du poste de pilotage. L'impression que c'étaient là des constructions élevées artificiellement était même plus forte que lors de l'examen des photos prises par le satellite photo observateur. Anguleuses, en général plus larges à la base qu'au sommet, de hauteur inégale, elles s'étendaient sur une superficie de plusieurs kilomètres carrés, noirâtres, avec par endroit un reflet métallique ; mais la plus forte longue-vue ne permettait pas d'en distinguer les détails ; on avait l'impression que la majorité de ces bâtiments étaient troués comme des claies.

Cette fois-ci, les tintements métalliques des tuyères en train de refroidir n'avaient pas cessé que déjà le vaisseau expulsait de ses entrailles la rampe inclinée et l'ossature de l'ascenseur, s'entourait d'un cercle d'ergorobots ; mais, à présent, on ne s'en tint pas là. En un endroit situé exactement en face de la ville (lorsqu'on se tenait au niveau du sol, on ne pouvait plus l'apercevoir, cachée par de petites collines), se rassembla à l'intérieur de la protection énergétique, un groupe de cinq véhicules tout terrain, auquel s'adjoignit un monstre de loin deux fois plus gros qu'eux, semblable à un scarabée apocalyptique à la cuirasse grisâtre : le lance-antimatière mobile.

Rohan commandait le groupe opérationnel. Il se tenait dressé de toute sa taille, dans la tourelle ouverte du premier véhicule tout terrain, attendant que, sur ordre donné du pont de *L'Invincible*, un passage soit ouvert dans le champ de force. Deux inforobots, placés sur les collines les plus proches, lancèrent une série de fusées éclairantes vertes pour indiquer la route ; alors la petite colonne, en rang par deux, Rohan en tête, partit droit devant elle.

Les machines résonnaient de la basse des moteurs, des fontaines de sable jaillissaient de sous les roues-ballons des géants, loin devant, à deux cents mètres, un robot éclaireur glissait en rasant la surface du sol, semblable à une soucoupe aplatie avec ses antennes qui vibraient à toute vitesse ; le flux d'air qu'il rejetait de dessous lui faisait s'effondrer le sommet des dunes, aussi semblait-il qu'en les survolant, il les balayait d'un feu invisible. Le nuage de poussière soulevé par la colonne fut long à retomber, car l'air était tranquille : une traînée de volutes rougeâtres balisait la route du convoi. Les ombres des machines s'allongeaient car le soir approchait. La colonne contourna un cratère qui se trouvait sur son chemin, presque entièrement

recouvert de sable. Au bout de vingt minutes, on parvint aux premières ruines. Ici, la composition de la colonne se disloqua. Les trois véhicules non habités pénétrèrent entre les ruines et lancèrent des signaux bleu vif, indiquant qu'ils avaient créé un champ de force local. Les deux machines transportant les hommes roulèrent alors de sorte à se placer au centre de la protection mobile. Cinquante mètres derrière avançait, sur ses jambes articulées, l'énorme lance-antimatière. Après avoir franchi un entremêlement de filins d'acier ou de fils de fer, enfouis dans le sable, il fallut s'arrêter car l'une des pattes du lance-antimatière s'était trouvée coincée dans le fond d'une crevasse invisible, recouverte de sable. Deux arcticiens sautèrent hors du véhicule du commandant de l'expédition et libérèrent le colosse immobilisé. Alors, la colonne repartit.

Ce qu'ils avaient appelé une ville ne ressemblait en réalité en rien aux cités terrestres. De grands massifs sombres, aux parois rongées et hérissées de pointes qui leur donnaient un aspect de brosse, s'enfonçaient jusqu'à une profondeur inconnue dans les dunes mouvantes ; cela ne ressemblait à rien de ce que connaissait l'œil humain. Leurs formes indéfinissables atteignaient la hauteur de plusieurs étages. Cela n'avait ni fenêtres ni portes, ni même de murs ; certains avaient l'aspect de réseaux sinueux et denses, formés de câbles s'entre pénétrant dans tous les sens, avec des renflements aux endroits où ils se rejoignaient ; d'autres faisaient penser à des arabesques compliquées, telles qu'en auraient formées des rayons d'abeille entrecroisés ou des claies aux ouvertures en triangle ou en pentagone. Dans chaque élément de dimensions plus considérables et sur chaque surface visible, on pouvait découvrir une sorte de régularité, non une uniformité pareille à celle des cristaux, mais néanmoins réelle, avec un rythme déterminé, malgré les traces de destruction qui la brisaient en maints endroits. Certaines constructions semblaient faites de branches étroitement soudées et taillées en biseau (mais ces branches ne se déployaient pas librement comme pour les arbres ou les buissons ; ou bien elles formaient une partie d'un arc ou bien deux spirales tournant en sens contraire) ; elles jaillissaient alors verticalement du sol ; ils en rencontrèrent d'autres, pourtant, qui étaient relevées comme le tablier d'un pont-levis. Les vents, qui soufflaient le plus souvent du nord, avaient accumulé du sable sur toutes les surfaces horizontales et les flèches les moins inclinées ; aussi, de loin, plus d'une de ces ruines rappelait une pyramide trapue, tronquée au sommet. De près, toutefois, la surface apparemment lisse montrait ce qu'il en était : un système de tiges épineuses aux pointes acérées, de feuillages parfois si étroitement entremêlés qu'ils retenaient le sable dans les taillis ainsi formés. Il sembla à Rohan que c'étaient là des résidus cubiques et pyramidaux de rochers, envahis

par une végétation morte et desséchée. Mais cette impression se dissipa elle aussi, au bout de quelques pas : en effet, une régularité étrangère aux formes vivantes manifestait sa présence à travers le chaos de la destruction. Ces ruines, à vrai dire, n'étaient pas d'un seul tenant, car on pouvait en deviner l'intérieur par les fentes des taillis métalliques ; elles n'étaient pas vides non plus, puisque ces taillis les emplissaient entièrement. De partout émanait l'ambiance morte de l'abandon. Rohan songea un instant à utiliser le lance-antimatière, mais cela n'aurait eu aucun sens de recourir à la force, puisqu'il n'y avait aucun endroit où pénétrer. L'ouragan faisait voler des nuages de poussière irritante entre les hauts bastions. Les mosaïques régulières des ouvertures sombres étaient remplies de sable qui s'écoulait sans arrêt en un mince filet ; à leur base, des cônes pointus se formaient, comme provoqués par des avalanches miniatures. Un bruissement sec, incessant, les accompagna pendant toute leur exploration. Les antennes tournant comme des ailes de moulin, les canons pendulaires des compteurs Geiger, les microphones à ultra-sons et les détecteurs de rayonnement — tout se taisait. On n'entendait que le grincement du sable sous les roues, le hurlement par à-coups des moteurs qui s'emballaient lorsqu'ils changeaient de direction. Ils progressaient, passant tantôt dans l'ombre froide et profonde des colosses, tantôt sur le sable rendu écarlate par la lumière de ce soleil.

Ils atteignirent enfin la faille tectonique. C'était une crevasse large d'une centaine de mètres, un abîme apparemment sans fond et à coup sûr très profond, car il n'avait pas été comblé par les cataractes de sable balayées sans répit par les coups de vent. Ils s'arrêtèrent et Rohan envoya de l'autre côté le robot éclaireur volant. Il observait sur un écran ce que l'engin apercevait à l'aide de ses caméras de télévision, mais l'image était semblable à ce qu'ils connaissaient déjà. L'éclaireur fut rappelé au bout d'une heure. À son retour, Rohan, après en avoir discuté avec Ballmin et Gralew, le physicien, qui étaient dans son véhicule, décida d'examiner de plus près un certain nombre de ruines.

Ils essayèrent tout d'abord d'évaluer, à l'aide de sondes à ultra-sons, l'épaisseur de la couche de sable recouvrant les « rues » de la « ville » morte. Ce fut assez fastidieux. Les résultats des divers sondages ne coïncidaient pas, sans doute parce que l'assise rocheuse avait été décristallisée pendant la secousse qui avait entraîné la formation de la grande faille. Sept à douze mètres de sable semblaient recouvrir cette immense dépression en forme de cuvette. Ils se dirigèrent à l'ouest, vers l'océan. Après avoir parcouru onze kilomètres d'un chemin tortueux entre les ruines noirâtres de plus en plus basses, émergeant de moins en moins du sable jusqu'à y disparaître, ils parvinrent à des rochers nus. Ils se trouvaient ici au-dessus d'un à-pic

si élevé que le bruit des vagues se brisant à leurs pieds ne leur parvenait que comme une voix à peine perceptible. Une chaîne de rocs nus, débarrassés du moindre grain de sable, d'un poli surnaturel, indiquait le tracé des falaises ; elles se poursuivaient vers le nord par une série de sommets montagneux qui, en sauts pétrifiés, descendaient dans le miroir de l'océan.

Ils avaient laissé la « ville » derrière eux — visible à présent sous l'aspect d'une ligne noire au contour régulier, noyée dans un brouillard vaguement roux. Rohan se mit en communication avec *L'Invincible,* et transmit à l'astronavigateur les informations qui se ramenaient en réalité à peu de chose ; peu après, la colonne, continuant à s'entourer de toutes les précautions, retourna au cœur des ruines.

En route, un petit accident se produisit. L'ergorobot placé à l'extrême gauche, sans doute en raison d'une légère erreur de parcours, élargit outre mesure la portée du champ de force, si bien que celui-ci effleura le bord d'une construction penchée vers l'intérieur, à bout pointu et à l'aspect de rayon de miel. Relié au détecteur mesurant l'intensité du champ, le lance-antimatière que quelqu'un avait réglé de façon qu'il frappât automatiquement en cas d'attaque, interpréta la variation brusque d'intensité comme le signe évident que quelqu'un s'efforçait de franchir le champ de force, et se mit à tirer sur la ruine innocente. Toute la partie supérieure de la « construction » penchée, de la dimension d'un gratte-ciel terrestre, perdit son coloris d'un noir sale, s'embrasa et émit une lumière aveuglante pour, une fraction de seconde plus tard, s'effondrer en une averse de métal en fusion. Pas le moindre débris ne tomba sur les explorateurs, car les particules enflammées glissaient le long de la surface invisible de la coupole qu'était le champ de force protecteur. Avant d'atteindre le sol, elles perdaient la chaleur reçue si brutalement. Il n'en résulta pas moins une bouffée de rayonnement, provoquée par l'annihilation ; les Geiger donnèrent automatiquement l'alerte et Rohan, sacrant et promettant de briser les os de celui qui avait programmé de la sorte les appareils, perdit un long moment à décommander l'état d'alerte et à répondre à *L'Invincible* qui avait remarqué la lueur éblouissante et demandé immédiatement ce qui l'avait provoquée.

— Pour l'instant, nous ne savons qu'une chose : c'est du métal. Sans doute un acier spécial, contenant un mélange de tungstène et de nickel, dit Ballmin qui, sans se soucier de la confusion, avait profité de l'occasion et procédé à une analyse spectroscopique des flammes qui avaient embrasé les ruines.

— Pouvez-vous en apprécier l'âge ? demanda Rohan, tout en essuyant le sable poudreux qui s'était déposé sur ses mains et son

visage.

Ils avaient laissé derrière eux la partie de la ruine qui avait été épargnée et qui surplombait le chemin qu'ils venaient de parcourir, telle une aile brisée.

— Non. Je peux seulement vous affirmer que c'est diantrement vieux. Diantrement vieux, répéta-t-il.

— Nous devrons étudier ça de plus près … Et je ne demanderai pas de permission au vieux, ajouta Rohan avec une détermination soudaine.

Ils s'arrêtèrent devant une structure compliquée, faite de plusieurs bras qui se rejoignaient au centre. Un passage, signalé par deux spots lumineux, s'ouvrit dans le champ de force. De près, l'impression de chaos prédominait. Le fronton du « bâtiment » était formé de dalles triangulaires, recouvertes de « brosses » en fil de fer ; vers l'intérieur, ces plaques maintenaient un système de tiges épaisses comme des branches. Superficiellement, cela semblait plus ou moins ordonné ; mais plus profondément, là où ils s'efforçaient de pénétrer en s'éclairant à l'aide de puissants projecteurs, la forêt des tiges formait des sortes d'arbres, elles partaient en tous sens depuis de gros nœuds, se rejoignaient de nouveau, et tout cela était semblable à un gigantesque taillis, fourmilière de millions de câbles contorsionnés. Ils y cherchèrent des traces de courant électrique, de polarisation, des restes de magnétisme ou de radioactivité — sans le moindre résultat.

Les spots verts qui indiquaient l'entrée dans les profondeurs du champ clignotaient nerveusement. Le vent sifflait, les masses d'air engouffrées dans le taillis métallique émettaient des chants stupéfiants.

— Qu'est-ce que cette peste de jungle peut bien signifier ?

Rohan se frottait constamment le visage où le sable collait à la peau couverte de sueur. Tous deux, Ballmin et lui-même, se tenaient à califourchon sur le dos de l'éclaireur volant, protégés par une sorte de léger garde-fou, suspendus à une quinzaine de mètres au-dessus de la « rue » ou plutôt d'une place triangulaire, recouverte de sable, entre deux ruines qui se rejoignaient. Très loin, en bas, se trouvaient leurs machines et leurs hommes qui semblaient des jouets et qui les regardaient, la tête levée.

L'éclaireur planait. Ils se trouvaient à présent au-dessus d'une surface pleine de pointes acérées de métal noirâtre, surface inégale, couturée, par endroits recouverte de ces dalles triangulaires qui ne reposaient pas toutes sur le même plan : inclinées vers le haut ou vers le bas, elles permettaient de deviner les entrailles pleines de ténèbres. L'épaisseur des obstacles entremêlés, des tiges, des convexités à aspect plâtreux était telle que la lumière du soleil ne parvenait pas à la transpercer et que même les faisceaux de lumière des projecteurs ne

pouvaient y pénétrer.

— Qu'en pensez-vous, Ballmin ? Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? répéta Rohan.

Il était furieux. Son front, sans cesse essuyé, était rouge, la peau lui faisait mal, ses yeux étaient enflammés, d'ici quelques minutes il lui faudrait présenter un nouveau rapport à *L'Invincible,* alors qu'il était bien incapable de trouver les mots propres à définir ce devant quoi il se trouvait.

— Je ne suis pas un voyant, répondit le savant. Je ne suis même pas un archéologue. Je pense du reste qu'un archéologue ne pourrait rien vous dire non plus. Il me semble …

Il s'interrompit.

— Parlez donc !

— Ça ne ressemble pas à des maisons, à des ruines de logements de créatures — peu importe lesquelles — vous me comprenez ? Si on peut tenter une comparaison, ce serait plutôt avec une machine.

— Quoi, une machine ? Mais de quelle sorte ? Une mémoire recueillant des informations ? Peut-être que c'était là une sorte de cerveau électronique ? …

— Sans doute n'y croyez-vous pas vous-même … répondit flegmatiquement le planétologue.

Le robot se dirigea vers le côté, effleurant presque les tiges qui saillaient en désordre parmi les dalles disloquées.

— Non. Ceci n'a jamais été un ensemble de circuits électriques. Où trouvez-vous les cloisons, les isolateurs, les blindages ?

— Peut-être que tout cela était inflammable. Le feu aurait pu tout détruire. C'est une ruine, à présent, rétorqua Rohan, sans conviction particulière.

— Peut-être, acquiesça machinalement Ballmin.

— Alors, que dois-je dire à l'astronavigateur ?

— Le mieux serait de lui transmettre directement tout ce fourbi par télévision.

— Ce n'était donc pas une ville … dit soudain Rohan, comme s'il résumait en pensée tout ce qu'il avait vu.

— Non, sans doute, confirma le planétologue. En tout cas, pas de l'espèce que nous pouvons imaginer. N'ont habité ici ni des créatures à forme humaine, ni même un peu semblables à l'homme. Or, les formes océaniques sont tout à fait proches de celles qu'on trouve sur Terre. Il aurait donc été logique qu'il existât quelque chose d'analogue sur la terre ferme.

— Oui, j'y pense sans cesse. Aucun des biologistes ne veut en parler. Qu'en pensez-vous ? Ils ne veulent pas en parler, car cela touche à quelque chose de peu vraisemblable : tout semble indiquer que quelque chose n'a pas permis que la vie s'implantât sur la terre

ferme … comme si ce quelque chose lui avait interdit d'émerger …

— Une telle cause aurait pu exister, une fois, une seule fois ; par exemple sous la forme de l'explosion très proche d'une supernova. Vous savez certainement que Zêta de la Lyre était une nova il y a quelques millions d'années de cela. Il se peut qu'un rayonnement ait détruit la vie sur les continents, tandis que des organismes subsistaient dans les profondeurs des océans …

— Si le rayonnement avait été tel que vous le dites, aujourd'hui encore on pourrait en découvrir les traces. Or, l'activité du sol est exceptionnellement faible, pour cette région de la galaxie du moins. En outre, pendant ces millions d'années, l'évolution aurait à nouveau progressé ; évidemment, il n'y aurait pas eu le moindre vertébré, mais des formes littorales primitives. Avez-vous remarqué que la côte est complètement morte ?

— Je l'ai noté. Est-ce vraiment si important que ça ?

— D'une importance décisive. La vie apparaît en règle générale tout d'abord dans les bas-fonds, près du littoral, puis descend dans les profondeurs de l'océan. Il n'a pas pu en être autrement ici. Quelque chose l'a refoulée. Et j'estime que jusqu'à aujourd'hui encore, ce quelque chose ne permet pas à la vie d'émerger sur la terre ferme.

— Pourquoi ?

— Parce que les poissons ont peur des sondes. Sur les planètes que je connais, aucun animal n'avait peur des appareils. Ils n'ont jamais peur de ce qu'ils n'ont jamais vu.

— Vous voulez dire par là qu'ils ont déjà vu des sondes ?

— Je ne sais pas ce qu'ils ont vu. Mais à quoi leur sert leur sens magnétique ?

— C'est une histoire infernale ! grommela Rohan.

Il regardait les festons déchiquetés du métal ; il se pencha même au-dessus du garde-fou : les noires extrémités recourbées des tiges vibraient dans le flux d'air rejeté par le robot. Ballmin, à l'aide de longues pinces, brisait successivement les fils de fer qui pointaient hors de l'ouverture en forme de tunnel.

— Je voulais vous dire quelque chose. Ici, il n'y a même pas eu de température élevée, jamais le métal ne s'est oxydé. Donc, votre hypothèse d'un incendie s'effondre, elle aussi …

— Ici, chaque hypothèse s'écroule. En outre, je ne vois pas comment on pourrait associer ces taillis démentiels à la perte du *Condor*. Tout ça est absolument mort.

— Il n'a pas dû nécessairement en être toujours ainsi.

— Il y a mille ans, d'accord, mais pas il y a quelques années à peine. Nous n'avons plus rien à chercher ici. Redescendons.

Ils ne dirent plus mot, tandis que la machine descendait, face aux signaux verts de l'expédition. Rohan donna l'ordre aux techniciens de

brancher les caméras de télévision et de transmettre les données à *L'Invincible.*

Quant à lui, il s'enferma dans la cabine du transporteur principal avec les savants. Ayant rempli la petite pièce d'oxygène, ils se mirent à dévorer des sandwiches qu'ils arrosaient du café chaud des thermos. Au-dessus de leur tête, brillait un serpentin lumineux circulaire. Sa lumière blanche était agréable à Rohan. Il s'était déjà pris à détester la lumière diurne de la planète, qui avait quelque chose de rougeâtre. Ballmin se mit à cracher, car du sable s'était glissé subrepticement dans l'embouchure de son masque et craquait sous ses dents quand il mangeait.

— Cela me rappelle quelque chose … dit tout à coup Gralew qui rebouchait le thermos.

Ses épais cheveux noirs brillaient sous le néon.

— Je vous le raconterais bien, mais à condition que vous ne preniez pas ça trop au sérieux.

— Si ça te rappelle quelque chose, peu importe quoi, c'est déjà beaucoup, répondit Rohan, la bouche pleine. Dis-nous ce que c'est.

— Ça n'a pas de rapport direct. Mais j'ai entendu raconter une histoire, c'est en réalité une sorte de conte. Sur les Lyriens …

— Ce n'est pas une fable. Ils ont véritablement existé. Achramian leur a consacré toute une monographie, fit remarquer Rohan.

Derrière les épaules de Gralew, une petite lumière commença à clignoter, signe qu'ils étaient en communication directe avec *L'Invincible.*

— Oui. Payne a supposé que certains avaient réussi à en réchapper. Mais, quant à moi, je suis presque certain que c'est faux. Ils ont tous péri lors de l'explosion de la nova.

— C'est à seize années-lumière d'ici, dit Gralew. Je ne connais pas ce livre d'Achramian. Mais j'ai entendu raconter, je ne me souviens même pas où, comment ils avaient cherché à s'échapper. Il paraît qu'ils auraient envoyé des astronefs sur toutes les planètes des autres « soleils » à proximité. Ils connaissaient déjà assez bien l'astronavigation à vitesse proche de celle de la lumière.

— Et après ?

— À vrai dire, c'est tout. Seize années-lumière, ce n'est pas une distance trop considérable. Peut-être qu'un de leurs vaisseaux aurait atterri ici ? …

— Tu supposes qu'ils sont ici ? Autrement dit, leurs descendants ?

— Je ne sais pas. Tout simplement, j'ai fait une association d'idées entre eux et ces ruines. Ils les ont peut-être construites …

— De quoi avaient-ils l'air au juste ? demanda Rohan. Ils avaient l'aspect d'hommes ?

— Achramian estime que oui, répondit Ballmin. Mais ce n'est

qu'une hypothèse. Ils ont laissé moins de vestiges que l'australopithèque.

— C'est étrange.

— Absolument pas. Leur planète a été, pendant plus de dix mille ans, plongée dans la chromosphère de la nova. Périodiquement, la température, en surface, dépassait les dix mille degrés. Même les roches des couches profondes de l'écorce du globe ont subi un métamorphisme complet. Il n'est pas resté trace des océans, tout le globe a été comme un os jeté dans le feu. Pensez donc, cent siècles environ en plein cœur de l'incendie d'une nova !

— Des Lyriens ici ? Mais pourquoi se cacheraient-ils ? Et où ?

— Peut-être ont-ils déjà tous péri ? Du reste, ne m'en demandez pas trop. J'ai tout simplement dit ce qui me passait par la tête.

Le silence tomba. Sur le pupitre des gouvernails, le signal d'alarme s'alluma, Rohan bondit, porta l'écouteur à l'oreille.

— Ici Rohan … Quoi ? C'est vous, commandant ? Oui ! Oui ! J'écoute … Bien, nous rentrons immédiatement !

Il se tourna vers les autres, le visage pâle et défait ;

— Le second groupe a trouvé le *Condor* … à trois cents kilomètres d'ici …

CHAPITRE III
LE CONDOR

De loin, la fusée avait l'air d'une tour penchée. Cette impression était renforcée par la forme qu'avaient prise les sables qui l'entouraient : le talus ouest était bien plus haut que le talus est, à cause de la direction constante des vents. À proximité, un certain nombre de tracteurs étaient presque entièrement ensevelis, même le lance-antimatière, à la coupole ouverte, pris dans la dune à mi-hauteur. On pouvait tout de même apercevoir les échappements des tuyères de la poupe, car le vaisseau reposait au centre d'une cuvette non balayée par les vents. Aussi suffirait-il de déblayer une fine couche de poussière pour accéder aux objets disséminés çà et là autour de la rampe.

Les hommes de *L'Invincible* s'étaient arrêtés au bord de l'arête du talus. Les véhicules par lesquels ils étaient venus avaient déjà entouré d'un vaste cercle tout le terrain, et les faisceaux d'énergie des émetteurs s'étaient réunis pour former le champ protecteur. Ils avaient laissé les transporteurs et les inforobots à quelques dizaines de mètres de l'endroit où l'anneau des sables encerclait la base du *Condor* et, du haut de la dune, ils regardaient à leurs pieds.

La rampe du vaisseau était séparée du sol par un espace de cinq mètres, comme si quelque chose l'avait à l'improviste arrêtée en plein mouvement. L'ossature de l'ascenseur était, quant à elle, solidement assujettie, et la cabine vide à la porte ouverte semblait inviter à monter, A côté, quelques bouteilles d'oxygène émergeaient du sable. Leurs parois d'aluminium luisaient, comme si on les avait laissées là à peine quelques minutes plus tôt. Un peu plus loin, pointait quelque chose de bleu qui se révéla être un jerrycan de plastique. Du reste, il y avait quantité d'objets abandonnés çà et là dans la cuvette au pied du vaisseau — des boîtes de conserve, pleines et vides, des théodolites, des appareils photographiques, des trépieds et des gamelles — les uns intacts, les autres portant des traces de détérioration.

« C'est tout à fait comme si quelqu'un avait jeté tout cela par brassées entières hors de la fusée », se dit Rohan, tendant la tête en direction de l'endroit où l'on voyait, sous l'aspect d'une ouverture sombre, l'accès réservé aux hommes : la trappe n'était pas complètement refermée.

C'était tout à fait par hasard que la petite expédition aérienne de De Vries était tombée sur le vaisseau mort. De Vries n'avait pas essayé de pénétrer à l'intérieur, il s'était contenté de prévenir immédiatement la base. C'était au groupe de Rohan d'étudier le mystère du vaisseau

frère de *L'Invincible*. Les techniciens couraient déjà droit à leurs machines, portant des caisses d'outils.

Remarquant quelque chose de bombé recouvert d'une mince couche de sable, Rohan la dégagea d'un coup de pied, supposant que ce devait être un petit globe ; sans encore se rendre compte de ce que c'était, il prit cette boule d'un blanc jaunâtre. Ce fut tout juste s'il ne se mit pas à hurler : tous se retournèrent de son côté. Il tenait dans ses mains un crâne humain.

Ensuite ils trouvèrent d'autres ossements, des crânes, et aussi un squelette entier, revêtu d'une combinaison. Entre la mâchoire inférieure tombante et les dents de la mâchoire supérieure, reposait encore l'embout de l'appareil à oxygène dont la manette indiquait une pression de quarante-six atmosphères. S'agenouillant, Jarg dévissa la valve de la bouteille, et le gaz jaillit avec un long sifflement. Dans la sécheresse absolue de l'air, pas même une trace de rouille n'avait attaqué les parties métalliques du détendeur et les vis tournèrent très aisément.

Le mécanisme de l'ascenseur pouvait en principe être actionné depuis la plate-forme de la cabine, mais visiblement il n'y avait pas de courant, car ils appuyèrent en vain sur les boutons. Escalader quarante mètres, hauteur de la cage de l'ascenseur, présentait pas mal de difficultés, aussi Rohan hésitait-il : ne valait-il pas mieux envoyer là-haut quelques hommes sur un éclaireur ? Mais déjà deux techniciens s'étaient encordés et entreprenaient l'escalade de la charpente métallique. Les autres, en silence, suivaient leur progression.

Le Condor, vaisseau de la même classe que *L'Invincible,* avait quitté le chantier de construction à peine quelques années plus tôt que ce dernier, et il était impossible de différencier leurs silhouettes. Tous gardaient le silence. Bien qu'en vérité on n'en eût jamais parlé, tous auraient sans doute préféré découvrir des débris projetés en tous sens à la suite d'un accident — même d'une explosion du réacteur. Mais *Le Condor* était ici, enfoncé dans le sable du désert, penché de côté comme une masse inerte, comme si le sol avait cédé sous la pression des supports de la poupe, entouré d'un chaos d'objets et d'ossements humains, et en même temps à première vue intact. C'était cela qui les stupéfiait tous. Les deux hommes parvinrent jusqu'à l'entrée réservée à l'équipage, poussèrent la porte sans effort apparent, et disparurent à la vue de ceux qui les suivaient des yeux. Ils furent si longs à revenir que Rohan commença à s'inquiéter, mais voici que l'ascenseur frémit soudain, monta d'un mètre puis descendit se poser sur le sable. Dans l'ouverture à présent béante, apparut la silhouette de l'un des techniciens ; il indiquait, par gestes, que l'on pouvait monter.

Rohan, Ballmin, Hagerup le biologiste et Kralik, l'un des techniciens, montèrent. Par la force d'une vieille habitude, Rohan

examinait au passage la puissante courbe de la coque qui défilait derrière le garde-fou de la cabine et, pour la première fois mais non la dernière ce jour-là, il fut frappé de stupéfaction. Les plaques du blindage, faites d'un alliage de titane et de molybdène, avaient été, de place en place, comme forées ou creusées à l'aide d'un outil d'une dureté exceptionnelle ; les traces n'étaient guère profondes, mais si rapprochées que toute l'enveloppe extérieure du vaisseau en était pour ainsi dire grêlée. Rohan saisit Ballmin par l'épaule, mais celui-ci avait déjà remarqué cette chose extraordinaire. Tous deux s'efforcèrent d'examiner avec le maximum d'attention ces creux imprimés dans le blindage. Tous étaient de faibles dimensions, comme si quelqu'un s'était servi de l'extrémité aiguisée d'une gouge ; mais Rohan savait bien qu'il n'existait aucun ciseau capable d'entamer le revêtement de ciment métallique. Ce ne pouvait être là que le résultat d'un décapage chimique. Il n'en apprit cependant pas davantage, car l'ascenseur avait achevé son bref parcours et il fallait entrer dans le sas pressurisé.

L'intérieur du vaisseau était éclairé : les techniciens avaient mis en marche le générateur de secours, actionné par air comprimé. Du sable, extraordinairement fin, comme de la farine, ne recouvrait que les alentours immédiats du seuil élevé. Dans les corridors, il n'y en avait pas trace. L'intérieur du troisième niveau s'ouvrait devant les hommes qui s'y engagèrent : tout était propre, impeccable, brillamment éclairé ; mais çà et là un objet abandonné gisait à terre : un masque à gaz, une assiette en plastique, un livre, une partie d'une combinaison. Il n'en était pourtant ainsi, en vérité, qu'au troisième niveau. Plus bas, dans les chambres des cartes et d'observation stellaire, dans les mess, les cabines de l'équipage, les salles des radars, dans le poste de commande des moteurs, dans les corridors, les ponts, les passages reliant les divers niveaux, régnait un désordre incompréhensible.

Le poste de pilotage offrit à leurs yeux un tableau plus effroyable encore. Là, il n'y avait pas un seul verre intact sur les cadrans ou les horloges. Or, le verre employé pour tous les appareils était fait d'une matière pratiquement incassable ; pourtant, des coups d'une force stupéfiante avaient tout réduit en une poudre argentée qui recouvrait les pupitres, les fauteuils et même les fils électriques et les interrupteurs.

Dans la petite bibliothèque voisine, comme si on y avait déversé en vrac le contenu d'un sac, gisaient à terre des microfilms en partie déroulés et entremêlés en grandes volutes glissantes, des livres déchiquetés, des compas, des règles à calculer, des bandes provenant des spectroscopes et des tables analytiques, le tout brisé, déchiré, mélangé à des piles des grands répertoires d'étoiles de Cameron, sur lesquels on s'était tout spécialement acharné, avec rage, mais avec une

inconcevable patience, arrachant cahier par cahier leurs feuillets raides de plastique. Dans la salle du club et la salle de projection, un peu plus loin, l'accès était barré par des amoncellements de vêtements déchirés et par des lambeaux de cuir arrachés aux revêtements des fauteuils. En un mot, tout se présentait comme si — pour reprendre les propos du bosco Terner — la fusée avait été prise d'assaut par une troupe de babouins furieux. Les hommes, que ce spectacle privait de parole, allaient d'un pont à un autre. Dans la petite cabine de navigation, reposait au pied du mur, roulée en boule, la dépouille desséchée d'un homme vêtu d'un vêtement de toile et d'une chemise tachée. À présent, il était déjà recouvert d'une bâche que l'un des techniciens, entré là le premier, avait jetée sur lui. C'était en fait une sorte de momie à la peau virée au marron, collée aux os.

Rohan fut l'un des derniers à quitter *Le Condor*. La tête lui tournait ; il avait la nausée et mobilisait toute la force de sa volonté pour s'empêcher de vomir. Il avait l'impression d'avoir vécu un cauchemar, un rêve invraisemblable. Le visage des hommes qui l'entouraient l'assurait pourtant de la réalité de tout ce qu'il venait de voir. Il transmit un bref message radio à *L'Invincible*. Une partie de l'équipage resta auprès du *Condor* abandonné, pour tenter d'y mettre un semblant d'ordre. Rohan leur avait ordonné de photographier au préalable tous les lieux sans exception et de dresser un inventaire précis de l'état dans lequel ils avaient été trouvés.

Ils rentraient, Rohan, Ballmin et Gaarb, l'un des biophysiciens ; Jarg pilotait le transporteur. Sa large figure d'ordinaire souriante semblait rétrécie et assombrie. La machine de plusieurs tonnes était secouée par des coups d'accélérateur, ce qui n'était absolument pas dans la manière de ce chauffeur maître de ses réflexes, et qui conduisait d'ordinaire de façon régulière. Ils firent une large boucle entre les dunes, en rejetant de part et d'autre d'énormes jets de sable. Devant eux, avançait un ergorobot vide, qui les protégeait de son champ de force. Ils conservèrent le silence pendant ce voyage de retour ; chacun gardait ses pensées pour soi. Rohan avait presque peur de se retrouver face à face avec l'astronavigateur, car il ne savait pas ce qu'il allait lui dire au juste. Il avait conservé pour lui seul l'une des découvertes les plus atroces, parce qu'elle était la plus insensée, la plus démente. Dans la salle de bains du huitième niveau, il avait trouvé des morceaux de savon qui portaient nettement l'empreinte de dents humaines. Or, il était exclu qu'il y ait eu famine : les magasins regorgeaient de stocks de vivres presque intacts ; même le lait, dans la chambre froide, était dans un état de conservation parfaite.

À mi-chemin, ils reçurent des signaux radio émis par un petit véhicule automoteur qui passa comme une flèche devant eux, laissant dans son sillage un écran de poussière. Ils ralentirent, et alors l'autre

machine s'arrêta, elle aussi. Deux hommes étaient à bord, Magdov, un technicien déjà d'un certain âge, et Sax, le neurophysiologiste. Rohan déconnecta le champ et ils purent parler de vive voix. On avait découvert, après son départ, dans l'hibernateur du *Condor,* un corps humain congelé. Peut-être était-il encore possible de réanimer cet homme. Sax rapportait tous les instruments nécessaires qu'il avait été chercher dans *L'Invincible.* Rohan décida de le suivre, motivant son acte par le fait que le véhicule du savant n'avait pas de protection par champ de force. En vérité, il était content de pouvoir remettre son entretien avec Horpach. Il fit donc faire demi-tour sur place et, labourant le sable, le transporteur se hâta de retourner d'où il était venu.

Autour du *Condor,* la plus vive animation régnait. On continuait à déterrer des dunes les objets les plus hétéroclites. À part, sous des linges blancs, reposaient, disposés côte à côte, des restes humains dont le nombre, déjà, dépassait la vingtaine. La rampe fonctionnait ; même le réacteur à utiliser au sol fournissait du courant. On les reconnut de loin, au nuage de poussière qui s'élevait dans le désert, et un passage fut ouvert dans le champ de force. Sur place, il y avait déjà un médecin, le petit docteur Nygren, mais il ne voulait pas, sans être assisté, procéder à ce qui serait peut-être un examen complet de l'homme trouvé dans l'hibernateur. Rohan, usant de ses prérogatives — ne remplaçait-il pas ici le commandant lui-même ? — monta à bord avec les deux médecins.

Le matériel démoli qui, à sa première visite, avait interdit de s'approcher de l'hibernateur, avait été enlevé. Le thermomètre indiquait une température de 17° en dessous de zéro à l'intérieur. Les deux médecins, voyant cela, échangèrent un regard d'intelligence ; quant à Rohan, il en savait assez sur l'hibernation pour se rendre compte que cette température était trop élevée pour qu'il puisse être question de mort complète réversible, mais trop basse, en revanche, pour un sommeil hypothermique. Il ne semblait pas que l'homme se fût préparé à survivre dans des conditions spécialement calculées pour cela, mais plutôt qu'il s'était trouvé enfermé là par hasard, de cette façon incompréhensible et absurde qui caractérisait tout le reste à bord. Et, de fait, une fois qu'ils eurent revêtu leurs scaphandres thermostatiques et que, ayant dévissé les poignées en forme de roues, ils eurent entrouvert la lourde porte, ils aperçurent, étendu sur le sol, vêtu seulement d'une chemise, le corps d'un homme couché face contre terre. Rohan aida les médecins à le transporter sur un petit lit recouvert d'un drap blanc, placé sous trois lampes dont la lumière supprimait les ombres. Ce n'était pas une table d'opération proprement dite, mais une couchette pour les petites interventions auxquelles il est parfois nécessaire de procéder dans un hibernateur.

Rohan avait peur de voir le visage de cet homme : il connaissait en effet une bonne partie de l'équipage du *Condor*. Mais celui-ci lui était inconnu. Si ce n'avait été le froid glacial et la rigidité de ses membres, on aurait pu penser que l'homme ainsi découvert dormait. Ses paupières étaient baissées ; dans la cabine sèche et hermétiquement close, sa peau n'avait pas perdu sa couleur naturelle ; simplement, elle était plus pâle. Mais les tissus, en dessous, étaient remplis de microscopiques cristaux de glace. Les deux médecins, sans rien dire, échangèrent pour la seconde fois un regard d'intelligence. Puis ils commencèrent à préparer leurs appareils. Rohan s'assit sur l'une des couchettes libres. Tout au long de leur double rangée, la literie était soigneusement bordée ; un ordre parfait, normal, régnait dans l'hibernateur.

Les instruments tintèrent à plusieurs reprises, les médecins chuchotèrent entre eux, enfin Sax dit, en s'écartant de la table :

— Il n'y a plus rien à faire.

— Il est mort, laissa tomber Rohan, qui tirait de ces paroles la seule conclusion possible, plutôt qu'il ne posait une question.

Nygren, de son côté, s'était approché du tableau du climatiseur. Au bout d'un instant, un courant tiède mit l'air en mouvement. Rohan se levait pour partir lorsqu'il vit que Sax revenait vers la table. Celui-ci prit un petit sac noir qu'il avait posé par terre, l'ouvrit et alors apparut cet appareil dont Rohan avait plus d'une fois déjà entendu parler, mais que jamais encore on n'avait employé devant lui. Sax, avec des gestes extraordinairement calmes et une précision exagérée, déroulait des rouleaux de fils terminés par des électrodes aplaties. Les ayant appliquées toutes les six au crâne du mort, il les fixa à l'aide d'un bracelet de caoutchouc. Il s'agenouilla alors, sortit de son sac trois paires d'écouteurs. Il en ajusta une à ses oreilles et, toujours penché, se mit à actionner les manettes de l'appareil qui se trouvait à l'intérieur du fourreau. Son visage aux yeux fermés prit une expression de concentration parfaite. Soudain, il fronça les sourcils, se pencha davantage encore, immobilisa une manette de la main, après quoi il enleva les écouteurs d'un geste brusque.

— Docteur Nygren, dit-il d'une voix étrange.

Le petit docteur lui prit les écouteurs des mains.

— Quoi ? … chuchota Rohan d'une voix tremblante, s'interdisant presque de respirer.

Dans l'argot des équipages, cet appareil s'appelait le « stéthoscope des tombes ». Chez un mort dont le décès était très récent ou lorsqu'il n'y avait pas eu décomposition du corps, comme dans le cas présent, il était possible d'« écouter le cerveau » ou plus exactement ce qui représentait le dernier contenu de la conscience.

L'appareil faisait pénétrer dans la profondeur du crâne des

impulsions électriques ; elles parcouraient le cerveau selon les lignes de moindre résistance, autrement dit le long des fibres nerveuses qui, avant l'agonie, avaient constitué un tout fonctionnel. Les résultats n'étaient jamais sûrs, mais le bruit courait que, quelques fois, on avait réussi à obtenir de la sorte des informations d'une importance exceptionnelle. Dans des circonstances telles que celles d'à présent, alors que tout l'avenir dépendait de l'explication du mystère qui recouvrait la tragédie du *Condor,* le recours au « stéthoscope des tombes » était une nécessité. Rohan avait déjà deviné que le neurologue n'avait absolument pas espéré réanimer l'homme gelé, et qu'en vérité, il n'était venu que pour écouter ce que ce cerveau pourrait lui transmettre. Il se tenait debout, immobile, une étrange impression de sécheresse dans la bouche, tandis que son cœur battait sourdement. C'est alors que Sax lui tendit la seconde paire d'écouteurs. Si ce n'avaient été la simplicité et le naturel de ce geste, il n'aurait pas osé les mettre. Mais il le fit sous le regard calme des yeux noirs de Sax qui se tenait un genou à terre, près de l'appareil, manœuvrant à petits coups la manette de l'amplificateur.

Au début, il n'entendit rien, sinon le bourdonnement du courant, et il en éprouva une impression de soulagement, car il ne voulait rien entendre. Il aurait préféré, sans même s'en rendre compte, que le cerveau de cet inconnu fût muet comme une pierre. Sax, se relevant, lui ajusta mieux les écouteurs. Alors Rohan vit quelque chose à travers la lumière qui inondait le mur blanc de la cabine, une image grise, comme faite de poussière, brouillée et suspendue à une distance indéfinissable. Il ferma les yeux involontairement, et ce qu'il avait distingué à l'instant devint presque net. C'était comme un corridor à l'intérieur du vaisseau, avec des tuyaux courant sur le plafond ; toute sa largeur était barrée par un entassement de corps humains. Ils semblaient bouger, mais c'était l'ensemble de l'image qui vibrait et se gondolait. Ces hommes étaient à demi nus, les restes de leurs vêtements pendaient en lambeaux et leur peau, d'une blancheur surnaturelle, était couverte de mouchetures noires ou d'une éruption de boutons. Il se pouvait que ce phénomène, lui aussi, ne fût qu'un effet dû au hasard, car des virgules noires semblables abondaient sur le plancher et les murs. Toute cette image, telle une photographie très floue, faite à travers une grande épaisseur d'eau, oscillait, s'étirait, se rétrécissait et ondulait. Pris de panique, Rohan ouvrit tout grand les yeux ; l'image devint grise et disparut presque, faisant simplement un écran d'ombre à la forte lumière de la réalité qui l'entourait. Alors Sax, une fois de plus, toucha les manettes de l'appareil, et Rohan entendit — comme si c'était au centre de sa propre tête — un faible murmure : « ala … ala … ama … lala … ala ma … maman … »

Et rien de plus. Le courant de l'amplificateur miaula soudain, émit

un bruit sourd qui remplit les écouteurs d'un cocorico qui se répéta comme un hoquet fou, comme si c'était là un rire sauvage, railleur et atroce. Mais ce n'était que le courant : tout simplement, l'hétérodyne avait commencé à émettre des vibrations trop puissantes …

Sax enroulait les fils, les rangeait, les remettait dans le sac, tandis que Nygren soulevait un pan du drap et en recouvrait le corps et le visage du mort, dont la bouche jusque-là fermée, s'entrouvrit légèrement — peut-être sous l'effet de la chaleur (il faisait déjà presque chaud dans l'hibernateur, puisque Rohan sentait de la sueur lui couler dans le dos) —, donnant à la figure une expression d'étonnement indicible. Et c'est ainsi qu'il disparut sous le drap blanc.

— Dites quelque chose … Pourquoi ne dites-vous rien ? lança Rohan qui n'en pouvait plus.

Sax boucla les courroies du sac, se leva et s'approcha à le toucher.

— Reprenez votre calme …

Rohan plissa les yeux, serra les poings ; son effort était démesuré mais vain. Comme d'ordinaire en de tels moments, la colère s'éveillait en lui. Il lui était extrêmement difficile de se maîtriser.

— Je vous demande pardon … balbutia-t-il. Et alors, qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Sax dégrafa son vaste scaphandre qui glissa sur le plancher, et sa forte stature apparente l'abandonna. De nouveau, c'était le personnage familier : un petit homme maigre, voûté, à la poitrine étroite, aux mains fines et nerveuses.

— Je ne sais rien de plus que vous, dit-il. Et peut-être même moins.

Rohan n'y comprenait rien, mais il se raccrocha à ces derniers mots.

— Comment ça ? … Pourquoi moins ?

— Parce que je n'étais pas là, que je n'ai rien vu, à part ce cadavre. Vous, vous étiez ici depuis le matin. Est-ce que cette image ne vous dit rien ?

— Non. Et eux — eux, ils bougeaient. Est-ce qu'alors ils vivaient encore ? Qu'avaient-ils sur eux ? Ces petites taches …

— Ils ne bougeaient pas. C'est une illusion. Les engrammes se fixent comme des photographies. Parfois, il y a une superposition de plusieurs images ; ce n'était pas le cas cette fois-ci.

— Et ces petites taches ? C'est aussi une illusion ?

— Je ne sais pas. Tout est possible. Mais il me semble que non. Qu'en pensez-vous, Nygren ?

Le petit docteur s'était déjà débarrassé de son scaphandre.

— Je ne sais pas, dit-il. Peut-être bien que ce n'était pas un artefact. Il n'y en avait pas sur le plafond, n'est-ce pas ?

— De ces petites taches ? Non. Seulement sur eux … et sur le

plancher. Et quelques-unes sur les murs …

— Si ça avait été une seconde projection, elle aurait recouvert plutôt toute l'image, remarqua Nygren. Mais ce n'est pas certain. Il y a trop d'éléments fortuits dans ces fixations …

— Et la voix ? Ce … ce balbutiement ? interrogeait Rohan, d'un ton désespéré.

— Un mot, très distinctement, c'était « maman ». Vous l'avez entendu ?

— Oui. Mais il y avait encore quelque chose d'autre. « Ala » … « lala » … ça se répétait.

— Ça se répétait, car j'ai exploré tout le cortex pariétal, dit brièvement Sax. Autrement dit, toute la région de la mémoire auditive, expliqua-t-il à Rohan. C'était le plus extraordinaire.

— Ces mots ?

— Non. Pas ces mots. Un mourant peut penser à n'importe quoi ; s'il avait pensé à sa mère, ç'aurait été absolument normal. Mais son cortex auditif est vide, tout à fait vide. Vous comprenez ?

— Non. Je ne comprends pas. Comment ça, vide ?

— D'habitude, l'exploration des lobes pariétaux ne donne pas de résultats, expliqua Nygren. Il y a là un trop grand nombre d'engrammes, trop de mots fixés. C'est comme si vous essayiez de lire cent livres à la fois. Ça ne donne qu'un chaos. Mais lui, dit-il en regardant la forme allongée sous le tissu blanc, n'avait rien en cet endroit. Pas le moindre mot, à part ces quelques syllabes.

— Oui. Je suis passé du centre sensoriel de la parole jusqu'à la scissure de Rolando, précisa Sax. C'est pourquoi ces syllabes se répétaient, ce sont là les dernières structures phonétiques qui se sont conservées.

— Et le reste ? Et les autres ?

— Elles n'existent pas. (Sax, comme s'il perdait patience, souleva le lourd appareil, ce qui fit grincer le cuir des poignées.) Il n'y en a pas, point final. Je vous en prie, ne me demandez pas ce qu'elles sont devenues. Cet homme avait perdu toute sa mémoire auditive.

— Et cette image ?

— C'est autre chose. Il l'a vue. Il pouvait même ne pas comprendre ce qu'il voyait, mais un appareil photographique, non plus, ne comprend pas et pourtant il fixe l'image vers laquelle on le dirige. Du reste, j'ignore s'il l'a comprise ou non.

— Pouvez-vous m'aider, cher confrère ?

Les deux médecins, portant les appareils, sortirent. La porte se referma. Rohan resta seul. Il fut alors envahi d'un tel désespoir qu'il s'approcha de la table, souleva le linge, le rejeta et, déboutonnant la chemise du mort dont le corps avait dégelé et qui était à présent tout à fait souple, il en examina attentivement la cage thoracique. Il frémit à

ce contact, car même la peau était devenue élastique ; au fur et à mesure que les tissus dégelaient, les muscles devenaient flasques ; la tête, jusqu'alors levée d'une façon qui n'avait rien de naturel, retomba passivement, comme si cet homme était véritablement endormi.

Rohan chercha sur le corps des traces d'une épidémie énigmatique, d'un empoisonnement, de morsures, mais ne trouva rien. Deux doigts de la main gauche s'ouvrirent, laissant apparaître une petite blessure. Les bords en étaient légèrement écartés ; la plaie commença à saigner. Des gouttes rouges tombaient sur la table au revêtement de caoutchouc blanc. C'en fut trop pour Rohan. Sans même recouvrir le mort de son linceul, il sortit en courant de la cabine et se précipita, bousculant les gens qui se pressaient à la porte, vers la sortie principale, comme si quelque chose le poursuivait.

Jarg réussit à l'arrêter dans le sas de décompression, l'aida à ajuster son appareil à oxygène, lui en glissa même l'embout entre les lèvres.

— On ne sait rien, navigateur ?

— Non, Jarg. Rien, absolument rien !

Il ne savait pas avec qui il descendait en ascenseur. Les moteurs des machines grinçaient en tournant. Le vent était devenu plus violent, et des vagues de sable déferlaient, hachant la surface de la coque, granuleuse et inégale. Rohan avait totalement oublié ce phénomène. Aussi, s'approcha-t-il de la poupe et, se hissant sur la pointe des pieds, il tâta du bout des doigts le métal épais. Le blindage était comme une roche, exactement comme une très vieille surface de roche pourrie, envahie par les durs grumeaux des aspérités. Il distingua entre les transporteurs la haute silhouette de l'ingénieur Ganong, mais il n'essaya même pas de lui demander ce qu'il pensait de ce phénomène. L'ingénieur en savait autant que lui. Autrement dit rien. Rien,

Il fit le chemin de retour en compagnie d'une douzaine d'hommes, assis dans un coin de la cabine du plus gros transporteur. Il entendait leurs voix comme si elles provenaient de très loin. Terner, le bosco, parlait d'empoisonnement, mais les autres couvrirent sa voix de leurs protestations.

— Empoisonnement ? Avec quoi ? Tous les filtres sont en parfait état ! Les réservoirs pleins d'oxygène. Les réserves d'eau intactes … les vivres, en abondance …

— Vous avez vu à quoi ressemblait celui que nous avons trouvé dans la petite chambre de navigation ? demanda Blank. Je le connaissais … Je ne l'aurais pas reconnu, mais il portait cette chevalière …

Nul ne lui répondit.

De retour à la base, Rohan se rendit droit chez Horpach. Celui-ci

était déjà au courant de la situation, grâce à la transmission télévisée et aux rapports du groupe qui était revenu le premier et avait ramené plusieurs centaines de photographies précises. Rohan en éprouva un soulagement involontaire : il ne lui faudrait pas relater au commandant dans les détails ce qu'il avait vu.

L'astronavigateur le scruta attentivement, en se levant de derrière la table sur laquelle des épreuves photographiques recouvraient la carte de la région environnante. Ils étaient seuls tous les deux, dans la grande cabine de navigation.

— Essayez de vous reprendre, Rohan, lui dit-il. Je comprends ce que vous ressentez, mais ce qui nous est le plus nécessaire dans l'immédiat, c'est du bon sens. Et de la maîtrise de soi. Nous devons aller jusqu'au fond de cette histoire de fous.

— Ils avaient tous les moyens de protection : des ergorobots, des lasers, des lance-antimatière. Le lance-antimatière principal est tout près du *Condor*. Ils avaient le même équipement que nous, dit Rohan d'une voix blanche.

Il s'assit inopinément.

— Pardon … murmura-t-il.

L'astronavigateur sortit du placard une bouteille de cognac.

— Un vieux remède. Parfois il est bien utile. Buvez cela, Rohan. On l'utilisait jadis sur les champs de bataille …

Rohan avala en silence le liquide de feu.

— J'ai vérifié les compteurs récapitulatifs de tous les groupes du champ de force, dit-il sur un ton de récrimination. Ils n'ont pas eu à supporter la moindre attaque. Ils n'ont même pas tiré une seule fois. Tout simplement … tout simplement …

— Ils sont devenus fous ? suggéra tranquillement l'astronavigateur.

— J'aimerais au moins en être certain. Mais comment est-ce possible ?

— Avez-vous vu le livre de bord ?

— Non. Gaarb l'a emporté. Vous l'avez ?

— Oui. Après la date de l'atterrissage, il n'y a que quatre annotations. Elles concernent ces ruines que vous avez explorées … et des « mouches ».

— Je ne comprends pas. Quelles mouches ?

— Ça, je n'en sais rien. Littéralement, le texte dit que …

Il prit sur la table un registre ouvert.

— « Aucune trace de vie sur la terre ferme. La composition de l'atmosphère … » Ici figurent les résultats des analyses … Voilà, ici : « À 18 h 40, la seconde patrouille montée sur chenilles a été prise dans une tempête de sable localisée avec forte activité de décharges atmosphériques. Contact radio établi, malgré les parasites. La

patrouille fait état de la découverte d'une quantité considérable de petites mouches, couvrant … »

L'astronavigateur s'interrompit et reposa le registre.

— Et après ? Pourquoi n'achevez-vous pas ?

— C'est justement la fin. C'est sur ces mots que s'interrompt la dernière annotation.

— Et il n'y a rien de plus ?

— Vous pouvez voir par vous-même.

Il lui tendit le registre ouvert à cette page. Elle était couverte de griffonnages illisibles. Rohan, les yeux écarquillés, fixait le chaos des traits qui s'entremêlaient.

— On dirait qu'il y a ici la lettre « b », dit-il doucement,

— Oui. Et ici un « G ». Un « G » majuscule. Tout à fait comme si cela avait été écrit par un petit enfant … Vous êtes bien d'accord ?

Rohan se taisait, son verre vide à la main. Il avait oublié de le poser. Il se mit à penser à ses ambitions récentes : il avait rêvé être seul à commander *L'Invincible.* À présent, il remerciait le ciel de ne pas avoir à décider de la suite de l'expédition,

— Rohan ! Veuillez convoquer les chefs des groupes spécialisés. Rohan ! Secouez-vous !

— Pardon. Une conférence, monsieur ?

— Oui. Qu'ils se rendent tous à la bibliothèque.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient déjà tous assis dans la grande salle carrée, aux murs revêtus d'un émail de couleur ; des livres et des microfilms se dissimulaient derrière. Le plus affreux, sans doute, était l'incroyable ressemblance entre les installations du *Condor* et de *L'Invincible.* Chose bien compréhensible, puisque c'étaient des vaisseaux frères, mais Rohan, regardant dans n'importe quel coin, ne pouvait repousser les images de folie qui s'étaient gravées dans sa mémoire.

Chaque homme avait ici sa place établie. Le biologiste, le médecin, le planétologue, les ingénieurs électriciens et des transmissions, les cybernéticiens et les physiciens étaient assis dans des fauteuils disposés en demi-cercle. Ces vingt hommes représentaient le cerveau stratégique du vaisseau. L'astronavigateur se tenait tout seul, sous un écran blanc à demi déroulé.

— Est-ce que tous les présents ont pris connaissance de la situation découverte à bord du *Condor ?*

En réponse, s'éleva un brouhaha d'acquiescements.

— Jusqu'à présent, annonça Horpach, les équipes travaillant dans le périmètre du *Condor* ont retrouvé vingt-neuf corps. Dans le vaisseau lui-même, on en a découvert trente-quatre, dont l'un en état de conservation parfaite, puisqu'il était congelé dans l'hibernateur. Le docteur Nygren, qui vient de revenir de là-bas, va nous faire une

relation d'ensemble …

— Je n'ai pas grand-chose à dire, déclara en se levant le petit docteur.

Il s'approcha lentement de l'astronavigateur. Ce dernier le dépassait d'une tête.

— Nous n'avons trouvé que neuf corps momifiés. En plus de celui dont vient de parler le commandant, et qui sera disséqué à part. Le reste, ce sont en réalité des squelettes ou des parties de squelette extraites du sable, La momification s'est produite à l'intérieur de la fusée, où régnaient des conditions favorables à ce processus : très peu d'humidité dans l'air, une absence pratiquement totale de bactéries pathogènes et une température pas trop élevée. Les corps qui se trouvaient à l'air libre ont subi une décomposition, particulièrement intense pendant les périodes de pluie, car le sable contient ici un pourcentage appréciable d'oxydes et de sulfures de fer, qui réagissent en présence des acides faibles … Du reste, je pense que ces détails importent peu … S'il était indiqué d'exposer avec précision les réactions qui se produisent en pareil cas, il serait possible de confier l'affaire à nos collègues chimistes. En tout cas, dans les conditions de l'espace extérieur, la momification pouvait d'autant moins se faire que s'additionnaient à tout cela l'action de l'eau et des substances qu'elle contient en dissolution, ainsi que celle du sable, qui s'est poursuivie des années durant. C'est ce dernier phénomène qui explique pourquoi la surface des ossements est polie.

— Pardon, interrompit l'astronavigateur. L'essentiel, pour l'instant, c'est la cause de la mort de ces hommes, docteur …

— Aucun symptôme de mort violente, du moins sur les corps les mieux conservés, expliqua immédiatement le médecin.

Il ne regardait personne et l'on avait l'impression qu'il observait quelque chose d'invisible dans sa main levée vers son visage.

— Le tableau clinique est le même que s'ils étaient morts de mort naturelle.

— Ce qui signifie ?

— Sans intervention extérieure violente. Certains os longs, trouvés à part, sont brisés, mais cela s'est peut-être produit plus tard. Pour l'établir, il faudra des recherches assez longues. Ceux qui étaient vêtus ont tant l'enveloppe épidermique que le squelette intacts. Pas la moindre blessure, si l'on ne tient pas compte de nombreuses petites égratignures qui assurément n'ont pas pu provoquer la mort.

— Mais alors, de quelle façon sont-ils morts ?

— Ça, je l'ignore. On peut estimer qu'ils sont morts de faim ou de soif …

— On n'a pas touché, là-bas, aux réserves d'eau ni de vivres, fit remarquer Gaarb de sa place.

— Je le sais.

Pendant un instant, ce fut le silence.

— La momification consiste avant tout à priver l'organisme de son eau, expliqua Nygren. (Il continuait à ne regarder aucun des présents.) Les tissus adipeux subissent des transformations, mais ils sont décelables. Mais voilà … ces hommes en étaient pratiquement dépourvus. Précisément comme après un très long jeûne.

— Mais pas celui qui est resté dans l'hibernateur, lança Rohan qui se tenait debout derrière la dernière rangée de fauteuils.

— C'est vrai. Mais il est sans doute mort de froid. Il a dû entrer dans l'hibernateur d'une façon que nous ignorons ; peut-être s'y est-il tout simplement endormi pendant que la température descendait.

— Admettez-vous la possibilité d'un empoisonnement collectif ? demanda Horpach.

— Non.

— Mais docteur … vous ne pouvez pas aussi catégoriquement …

— Je peux le dire, répondit le médecin. Un empoisonnement, dans des conditions planétaires, ne peut se produire que par voie pulmonaire, en raison des gaz respirés, ou par l'intermédiaire du tube digestif, ou encore de la peau. L'un des cadavres les mieux conservés portait un appareil à oxygène. Il y avait de l'oxygène dans la bouteille. La réserve aurait suffi pour plusieurs heures encore …

« C'est vrai », se dit Rohan. Il se souvenait de cet homme, la peau tendue sur le crâne ; avec des traces brunâtres sur les os des pommettes, et des orbites d'où le sable s'écoulait,

— Ces gens n'ont rien pu manger d'empoisonné, car ici, c'est bien simple, il n'y a rien à manger. Je veux dire sur la terre ferme. Et ils n'ont pas entrepris de pêches dans l'océan. C'est tout juste s'ils ont envoyé une patrouille dans le fond des ruines. C'est tout. Du reste, j'aperçois là-bas Mac Minn. Cher confrère, avez-vous terminé ?

— Oui, dit le biochimiste depuis le seuil.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il passa entre les assistants assis et s'arrêta à côté de Nygren. Il portait encore sa longue blouse de laboratoire.

— Vous avez fait les analyses ?

— Oui.

— Le docteur Mac Minn vient d'étudier le corps de l'homme qui a été découvert dans l'hibernateur, expliqua Nygren. Si vous disiez tout de suite ce que vous avez trouvé ?

— Rien, dit Mac Minn.

Il avait les cheveux si clairs qu'on se demandait s'ils n'étaient pas blancs, et les yeux aussi pâles. Même ses paupières étaient parsemées de grandes taches de rousseur. Mais à présent, cette longue tête de cheval ne faisait plus sourire personne.

— Aucun poison, organique ou pas. Toutes les liaisons enzymatiques des tissus sont correctes. Le sang correspond aux normes. Dans l'estomac, des restes de biscottes et de concentrés digérés.

— Comment donc est-il mort ? demanda Horpach.

Il était toujours aussi calme.

— Il est mort, tout simplement, répondit Mac Minn qui ne s'aperçut qu'à cet instant qu'il portait encore sa blouse.

Il en défit les boucles et la lança sur un fauteuil vide, tout à côté. Le tissu soyeux glissa et tomba à terre.

— Quelle est donc votre opinion ? reprit avec détermination l'astronavigateur.

— Je n'en ai pas, dit Mac Minn. La seule chose que je puisse dire, c'est que ces hommes n'ont pas été empoisonnés.

— Une substance radioactive se décomposant rapidement ? Ou un rayonnement dur ?

— Un rayonnement dur, à dose mortelle, laisse des traces : des hémorragies, des pétéchies, des modifications de l'image du sang. Or il n'y en a pas. Il n'existe pas davantage de substance radioactive qui, consommée à dose mortelle il y a huit ans, aurait pu disparaître sans laisser de traces. Le niveau de la radioactivité est plus bas ici que sur Terre. Ces hommes ne sont entrés en contact avec aucune forme d'activité de rayonnement. Je puis le garantir.

— Mais quelque chose les a pourtant tués ! lança le planétologue Ballmin en élevant la voix.

Mac Minn se taisait. Nygren lui dit quelque chose à voix basse. Le biochimiste inclina la tête et sortit, passant entre les rangs des personnes assises. Alors Nygren, lui aussi, descendit de l'estrade et s'assit à sa place.

— L'affaire ne se présente pas bien, remarqua l'astronavigateur. En tout état de cause, nous ne pouvons attendre aucune aide des biologistes. Est-ce que l'un de vous, messieurs, a quelque chose à dire ?

— Oui.

Sarner, l'atomiste, se leva.

— L'explication de la fin du *Condor* se trouve en lui-même,

Il regarda chacun à tour de rôle avec ses yeux perçants d'oiseau. Contrastant avec ses cheveux noirs, ses iris paraissaient presque blancs.

— Je veux dire que l'explication s'y trouve, mais que nous ne savons pas la déchiffrer pour l'instant. Le chaos qui règne dans les cabines, les provisions intactes, l'état et la disposition des cadavres, les dommages faits à l'installation — tout cela signifie quelque chose.

— Si vous n'avez rien de plus à dire … laissa tomber Gaarb avec

découragement.

— Doucement. Nous nous trouvons dans les ténèbres. Nous devons chercher un chemin. Pour l'instant, nous savons très peu de choses. J'ai l'impression que nous n'avons pas le courage de nous rappeler certaines choses que nous avons vues à bord du *Condor*. C'est pourquoi nous sommes revenus avec tant d'obstination à l'hypothèse de l'empoisonnement qui aurait provoqué la folie collective. Dans notre propre intérêt — et par égard pour eux aussi — nous devons être vraiment, intransigeants en face des faits. Je suggère ou plutôt je propose catégoriquement de décider ce qui suit : que chacun de vous dise maintenant, tout de suite, ce qui, pour lui, a été le plus choquant sur *Le Condor*. Ce qu'il n'a peut-être encore dit à personne. Ce dont il a pensé qu'il fallait l'oublier.

Sarner se rassit. Rohan, après un bref instant de lutte intérieure, parla de ces morceaux de savon qu'il avait remarqués dans la salle de bains.

Puis Garlew se leva. Sous la couche des cartes et des livres en lambeaux, il y avait plein d'excréments desséchés.

Quelqu'un d'autre parla d'une boîte de conserve qui portait des empreintes de dents. Comme si l'on s'était efforcé de mordre à même le fer-blanc. Ce qui avait le plus effrayé Gaarb, ça avait été le gribouillage sur le livre de bord et la mention faite des « mouches ». Il ne s'en tint pas là :

— Supposons que de cette fosse tectonique dans la « ville » se soit échappée une nappe de gaz asphyxiant et que le vent l'ait dirigée vers la fusée.

Si, par suite d'une imprudence, le sas était resté ouvert …

— Seule la porte extérieure n'était pas tout à fait fermée. Le sable trouvé dans le sas pressurisé en témoigne. La porte intérieure était fermée …

— Ils ont pu la fermer après, alors qu'ils avaient déjà commencé à ressentir l'action délétère des gaz …

— Mais voyons, c'est impossible, Gaarb ! Vous ne pourrez pas ouvrir la porte extérieure tant que l'intérieure est ouverte. Elles s'ouvrent à tour de rôle, ce qui exclut toute inattention ou négligence …

— Mais une chose est pour moi hors de doute : cela s'est produit de façon soudaine. Une folie collective — je ne parle pas du fait que, pendant les vols dans le vide, des cas de psychose se produisent, mais jamais sur les planètes et, de surcroît, quelques heures à peine après l'atterrissage. Une folie collective gagnant tout l'équipage, cela ne pouvait être que le résultat d'un empoisonnement …

— Ou d'une retombée dans l'enfance, fit remarquer Sarner.

— Quoi ? Que dites-vous ? questionna Gaarb, stupéfait. Ça

voudrait-il être … une plaisanterie ?

— Je ne plaisante pas en pareilles circonstances. J'ai parlé d'une retombée dans l'enfance, parce que personne n'en a parlé. Et pourtant ! Ces griffonnages sur le livre de bord, ces atlas stellaires déchiquetés, ces lettres tracées à grand-peine … Vous les avez vues, Messieurs, n'est-ce pas ?

— Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? demanda Nygren. Serait-ce une maladie nouvelle ?

— Non. Il n'en existe pas de semblable, n'est-ce pas, docteur ?

— Non, assurément.

Le silence retomba. L'astronavigateur hésitait.

— Cela risque de nous mettre sur une fausse voie. Les résultats des écoutes nécroptiques sont toujours incertains. Mais j'ignore ce qui, à présent, pourrait nous nuire encore. Docteur Sax …

Le neurophysiologiste exposa en quoi consistait l'image tirée du cerveau du mort trouvé dans l'hibernateur ; il ne manqua pas non plus de parler des syllabes qui étaient restées gravées dans sa mémoire auditive. Cela souleva un véritable ouragan de questions ; leurs feux croisés atteignirent aussi Rohan, puisqu'il avait participé à l'expérience. Mais ils n'arrivèrent à rien,

— Ces petites taches sont en liaison avec les « mouches », remarqua Gaarb. Un instant … Peut-être les causes de la mort étaient-elles autres ? Disons que l'équipage a été attaqué par des insectes venimeux — en définitive, il est impossible de déceler la trace d'une petite piqûre sur une peau momifiée. Et celui que nous avons découvert dans l'hibernateur, il aurait tout simplement essayé de se cacher, de fuir ces insectes, pour échapper au sort de ses camarades … et … il est mort …

— Mais pourquoi, avant de mourir, a-t-il été frappé d'amnésie ?

— Sa perte de mémoire ? Est-ce que cela a été établi en toute certitude ?

— Dans la mesure où les résultats des examens nécroptiques sont certains.

— Mais que dites-vous de l'hypothèse de ces insectes ?

— Que Lauda se prononce à ce sujet.

C'était le paléobiologiste en chef du vaisseau ; il se leva et attendit que tout le monde se fût tu.

— Ce n'est pas par hasard que nous n'avons pas parlé de ces « mouches », comme on les appelle. Chacun, même s'il n'a que de faibles notions de biologie, sait qu'aucun organisme ne peut vivre en dehors d'un biotope déterminé, autrement dit d'un tout plus complexe qui se compose du milieu et de toutes les espèces qui y vivent. Il en est ainsi dans toute la partie du Cosmos que nous connaissons. La vie ou bien produit une énorme variété de formes ou bien n'apparaît pas du

tout. Des insectes n'auraient pu apparaître sans le développement simultané des plantes de terre ferme, d'autres organismes parallèles invertébrés, etc. Je n'ai pas l'intention de vous faire un exposé de la théorie générale de l'évolution ; je pense qu'il suffira que je vous assure que pareille hypothèse est impossible. Il n'existe pas, ici, la moindre mouche venimeuse ni autre arthropode, coléoptère ou arachnéïde. Il n'y a pas davantage de formes qui leur soient apparentées.

— Vous ne pouvez pas être aussi sûr de ce que vous dites ! lança Ballmin.

— Si vous aviez été mon élève, Ballmin, vous ne seriez pas monté ici à bord, car vous n'auriez pas été reçu à votre examen, dit le paléobiologiste nullement décontenancé, et toutes les personnes présentes sourirent malgré elles. Je ne sais pas comment on vous a noté en planétologie, mais en biologie de l'évolution, ce n'est pas satisfaisant !

— Voilà que cela dégénère déjà en une de ces querelles types entre spécialistes … que de temps perdu !.. chuchota quelqu'un à l'oreille de Rohan.

Celui-ci se retourna et aperçut la large figure bronzée de Jarg qui lui fit un clin d'œil d'intelligence.

— Donc, ce ne sont peut-être pas des insectes provenant d'ici, s'obstinait Ballmin, cramponné à son idée. Peut-être les a-t-on amenés de quelque part …

— D'où ?

— Des planètes de la nova …

À présent, tous se mirent à parler à la fois. Cela dura un bon moment avant qu'il fût possible de calmer les esprits.

— Chers collègues, dit Sarner, je sais d'où vient l'idée de Ballmin. Du docteur Gralew …

— Tant pis … Je n'en refuse pas la paternité, laissa tomber le physicien.

— Parfait. Disons que nous ne pouvons plus nous permettre le luxe de ne formuler que des hypothèses ayant un semblant de vraisemblance. Nous avons besoin d'hypothèses folles. Qu'il en soit donc ainsi, Messieurs les biologistes ! Admettons qu'un vaisseau venant d'une planète de la nova ait apporté ici des insectes en provenance de là-bas … Auraient-ils pu s'adapter aux conditions locales ?

— Si l'hypothèse doit être folle, considérons qu'ils l'auraient pu, admit Lauda qui resta à sa place. Mais même une hypothèse folle doit pouvoir tout expliquer.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu'elle doit expliquer ce qui a attaqué le

blindage extérieur du *Condor* et cela, à un point tel que, comme me l'ont dit les ingénieurs, le vaisseau ne sera pas en état de voler tant qu'il n'aura pas subi des réparations très importantes. Estimeriez-vous par hasard que des insectes se seraient adaptés au point de se nourrir d'un alliage de molybdène ? C'est l'une des substances les plus dures de tout le Cosmos. Petersen, qu'est-ce qui peut attaquer ce blindage ?

— Quand il est bien cémenté, rien, en fait, dit l'adjoint de l'ingénieur principal. On peut parvenir à le forer légèrement à l'aide d'un diamant, mais pour cela il faut des tonnes de forets et des milliers d'heures. Plutôt à l'aide d'acides. Mais ce sont des acides inorganiques, ils doivent agir à une température d'au moins deux mille degrés et en présence de catalyseurs appropriés.

— Et qu'est-ce qui, selon vous, a attaqué le blindage du *Condor ?*

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il aurait présenté cet aspect s'il avait été plongé un certain temps dans un bain d'acide, à la température nécessaire. Mais comment cela a été fait — sans arcs à plasma et sans catalyseurs — ça, je suis bien incapable de l'imaginer.

— Et voilà pour vos « mouches », collègue Ballmin, dit Lauda, et il se rassit.

— Je pense que cela n'aurait aucun sens de poursuivre la discussion, fit remarquer l'astronavigateur qui se taisait depuis longtemps. Peut-être était-il prématuré de la commencer. Il ne nous reste rien d'autre à faire qu'à procéder aux examens, analyses et recherches. Nous allons nous diviser en trois groupes. L'un s'occupera des ruines, l'autre du *Condor* et le troisième fera quelques sorties dans les profondeurs du désert occidental. C'est là le maximum que nous puissions faire, car même si l'on remet en marche certaines machines du *Condor,* je ne puis prélever du périmètre plus de quatorze ergorobots. En outre, le troisième degré reste maintenu …

CHAPITRE IV
LE PREMIER

Des ténèbres noires, phosphorescentes et soyeuses l'entouraient de toutes parts. Il étouffait. Avec des mouvements désespérés, il s'efforçait de repousser les volutes immatérielles qui l'enveloppaient, mais il s'enfonçait de plus en plus ; un cri étranglé dans la gorge, il cherchait en vain son arme ; il était nu. Il tendit une dernière fois toutes ses forces pour pousser un cri.

Un bruit assourdissant l'arracha au sommeil. Rohan sauta en bas de sa couchette, à moitié conscient, sachant seulement qu'il était entouré de ténèbres au sein desquelles sonnait de façon continue le signal d'alarme. Cela, ce n'était plus un cauchemar. Il alluma la lumière, sauta dans sa combinaison et courut vers l'ascenseur. Des hommes se pressaient devant la cage, à chaque étage. On entendait le long grondement des signaux ; des lettres rouges, « ALERTE », flamboyaient sur les murs. Il entra en courant dans le poste de pilotage. L'astronavigateur, habillé comme en plein jour, se tenait devant l'écran principal.

— J'ai déjà décommandé l'alerte, dit-il d'une voix calme. Ce n'est que la pluie. Regardez plutôt, Rohan : un très joli spectacle.

Et, de fait, l'écran qui permettait de voir la partie supérieure du ciel nocturne, brillait de milliers d'étincelles dues à des décharges électriques. Les gouttes de pluie, en tombant du ciel, se heurtaient à la protection invisible du champ de force qui recouvrait *L'Invincible* telle une énorme calotte, et, se transformant en un clin d'œil en de microscopiques explosions flamboyantes, éclairaient tout le paysage d'une lumière vacillante, semblable à une aurore boréale cent fois multipliée.

— Il va falloir mieux programmer les appareils, dit Rohan à voix basse, déjà tout à fait réveillé. (Il n'avait plus sommeil.) Je dois dire à Terner de ne pas brancher l'annihilation. Sinon, la moindre poignée de sable apportée par le vent nous tirera du lit au milieu de la nuit …

— Admettons que ç'ait été un exercice, des sortes de manœuvres, répondit l'astronavigateur qui semblait être de particulièrement bonne humeur. Il est quatre heures du matin. Vous pouvez regagner votre cabine, Rohan.

— À vrai dire, je n'en ai nulle envie. Est-ce que vous ? …

— J'ai déjà dormi … Quatre heures de sommeil me suffisent. Après seize années d'apesanteur, le rythme du sommeil et de l'état de veille n'a plus aucun rapport avec les vieilles habitudes terrestres. Je me suis demandé comment protéger au mieux les équipes

d'exploration. C'est se créer bien des embarras que d'emmener partout des ergorobots et de déployer des champs de force protecteurs. Qu'en pensez-vous ?

— On pourrait donner aux hommes des émetteurs de champ individuels. Mais cela ne résout pas tout, non plus. Un homme qui est enfermé dans une bulle énergétique ne peut rien toucher de ses mains … vous savez bien, Monsieur, ce qu'il en est. Et si, de surcroît, le rayon de cette bulle vient à diminuer trop considérablement, on peut parfaitement se brûler soi-même. J'ai déjà vu des accidents de ce genre.

— J'ai même pensé à la chose suivante : ne laisser personne descendre à terre et travailler seulement à l'aide de robots gouvernés à distance, reconnut l'astronavigateur. Oui, mais c'est bon pour quelques heures, pour un jour à la rigueur, alors qu'il me semble que nous devrons rester ici plus longtemps …

— Mais alors, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Chaque groupe aura sa propre base de départ entourée d'un champ de force, mais les chercheurs devront, individuellement, disposer d'une certaine liberté de mouvements. Dans le cas contraire, nous nous serions si bien assurés contre les accidents possibles que nous ne parviendrions à rien. La condition nécessaire est que chaque homme travaillant en dehors du champ de force ait derrière lui un homme protégé, qui veillera à ses déplacements. Ne jamais disparaître des yeux des autres — tel est le premier principe sur Régis III.

— À quoi m'affecterez-vous ?

— Aimeriez-vous travailler au *Condor !*.. Je vois que non. Restent la « ville » ou le désert. Vous pouvez choisir.

— Je choisis la « ville », Monsieur. Je considère toujours que le mystère se trouve caché là-bas.

— Possible. Par conséquent demain ou à vrai dire aujourd'hui, car c'est déjà l'aube, vous prendrez avec vous votre équipe d'hier. Je vous donnerai deux arcticiens de plus. Vous ferez bien de prendre aussi quelques lasers manuels, car j'ai l'impression que « ça » agit à faible distance …

— « Ça » ? Qu'est-ce que c'est ?

— Si je savais ! À … a … Prenez donc aussi une roulante, pour être tout à fait indépendant de nous et, en cas de besoin, pouvoir travailler sans avoir à vous faire ravitailler par le vaisseau …

Un soleil rouge, qui ne chauffait presque pas, avait parcouru le firmament. Les ombres des constructions grotesques s'allongeaient et se rejoignaient. Le vent faisait se déplacer sans cesse dans une autre direction les dunes mobiles entre les pyramides métalliques. Rohan était assis sur le capot du gros transporteur, et observait à la jumelle Gralew et Chen qui, au-delà de la limite du champ de force,

procédaient à des fouilles au pied d'un « rayon de miel » noirâtre. La courroie qui maintenait son laser portatif lui sciait la nuque. Il la rejeta en arrière autant qu'il le put, sans quitter les deux hommes de vue. Le chalumeau à plasma, dans la main de Chen, brillait comme un petit diamant aveuglant. Un signal d'appel, se répétant rythmiquement, lui parvint de l'intérieur du véhicule, mais pas un instant il ne détourna la tête. Il entendit le chauffeur répondre à la base.

— Monsieur le navigateur ! Ordre du commandant ! Nous devons rentrer immédiatement ! lui cria Jarg, plein d'excitation, sortant la tête par la trappe de la tourelle.

— Rentrer ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Ils répètent sans cesse le signal de retour immédiat et quatre fois EV.

— EV ? ! Oh, que je suis engourdi ! Ça veut dire que nous devons nous hâter. Passe-moi le microphone et fais partir des fusées.

Au bout de dix minutes, tous les hommes de la zone extérieure étaient déjà dans les véhicules. Rohan conduisait sa petite colonne aussi vite que le permettait le terrain accidenté. Blank, qui assumait à présent auprès de lui les fonctions de liaison, lui tendit soudain les écouteurs. Rohan se laissa glisser à l'intérieur du transporteur où régnait une odeur de plastique échauffé et, dans le courant d'air provenant du ventilateur et qui faisait voler ses cheveux, il se mit à écouter les échanges de signaux entre le groupe de Gallagher, travaillant dans le Désert Occidental, et *L'Invincible.* Un orage semblait se préparer. Depuis le matin déjà, les baromètres étaient descendus, mais ce n'était qu'à présent qu'apparaissaient au-dessus de l'horizon des nuages étirés, d'un bleu marine foncé. Au-dessus, le ciel était pur. On ne pouvait pas dire qu'il n'y eût pas de parasites dans l'air : il y avait tant de friture sur les ondes que les transmissions ne pouvaient se faire qu'en morse. Rohan captait des groupes de signaux conventionnels. Il avait pris l'écoute trop tard et ne comprenait pas de quoi il s'agissait exactement ; le groupe de Gallagher rentrait également à la base, le plus rapidement possible ; sur le vaisseau, c'était l'état d'alerte et tous les médecins avaient été appelés à leur poste.

— Les médecins ont été alertés, dit-il à Ballmin et Gralew qui le regardaient. Un accident. Mais certainement rien d'important. Peut-être un éboulement, qui a pu ensevelir quelqu'un.

S'il disait cela, c'est parce que l'on savait que les hommes de Gallagher devaient entreprendre des forages géologiques dans un lieu qui avait été choisi lors d'une expédition préparatoire. À vrai dire, il n'en croyait rien : ce n'était sans doute pas un simple accident de travail.

Ils n'étaient qu'à six kilomètres à peine de la base, mais l'autre groupe avait probablement été rappelé bien plus tôt, car au moment même où ils aperçurent la sombre silhouette verticale de *L'Invincible,* ils coupèrent des empreintes de chenilles tout à fait fraîches ; or, avec un vent pareil, elles n'auraient plus été visibles au bout d'une demi-heure.

Ils s'approchèrent de la limite extérieure du champ et commencèrent à appeler le poste de commandement, pour qu'on leur ouvrît le passage. Étrangement, ils durent attendre un long moment avant de recevoir une réponse à leur appel. Les lumières bleues convenues finirent par s'allumer et ils pénétrèrent à l'intérieur du périmètre. Le groupe du *Condor* était déjà là. C'était donc lui qui avait été rappelé avant eux, et non les géologues de Gallagher. Les voitures sur chenilles étaient arrêtées, les unes à côté de la rampe, les autres obstruant le passage, la pagaille régnait, des gens couraient, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans le sable, les automates allumaient et éteignaient leurs phares.

Le crépuscule tombait déjà. Pendant un instant, Rohan ne put s'orienter dans ce désordre. Soudain, d'en haut, partit un rayon d'une blancheur éblouissante. Le grand projecteur donna à la fusée l'apparence d'un immense phare. Le rayon tâtonna jusqu'à ce qu'il eût découvert, loin dans le désert, une colonne de lumières qui oscillait, tantôt montant, tantôt descendant, tantôt dérivant d'un côté ou de l'autre, comme si vraiment approchait une armada de navires. De nouveau jaillirent les lumières du champ de force que l'on ouvrait. Les machines n'étaient pas encore arrêtées que les hommes de Gallagher qui s'y tenaient sautaient dans le sable, tandis qu'un second projecteur monté sur roues venait vers eux, depuis la rampe. À travers une haie de machines, repoussées de part et d'autre, s'avançait un groupe d'hommes, entourant une civière sur laquelle quelqu'un était étendu.

Au moment où la civière passait devant lui, Rohan écarta d'un coup de coude ceux qui se tenaient à côté de lui, et il se figea sur place. Sur le moment, il avait pensé qu'un malheureux accident s'était vraiment produit, mais l'homme couché sur la civière avait les bras et les jambes attachés.

Se débattant de tout son corps au point que les liens grinçaient, l'homme ligoté, la bouche démesurément ouverte, poussait des glapissements affreux. Le groupe passa devant lui, suivant, pour se diriger, le faisceau des projecteurs, et Rohan, immobilisé dans l'obscurité, continuait à être poursuivi par les glapissements inhumains qui ne ressemblaient à rien qu'il n'eût jamais entendu. La tache blanche avec les gens qui se mouvaient en son centre diminua, montant le long de la rampe, et disparut dans l'écoutille béante de la soute à marchandises. Rohan commença à demander ce qui s'était

passé, mais les hommes de l'équipe du *Condor* qui se trouvaient autour de lui n'en savaient pas plus que lui-même.

Un bon moment s'écoula avant qu'il ne reprît suffisamment de sang-froid pour faire rétablir un semblant d'ordre. La file des machines arrêtées se remit en marche, en faisant gronder ses moteurs, pour gravir la rampe, des lumières s'allumèrent au-dessus de l'ascenseur, le groupe debout autour de lui commença à diminuer, enfin Rohan lui-même monta l'un des derniers, en même temps que les arcticiens lourdement chargés, dont le calme lui sembla d'une ironie particulièrement perfide. À l'intérieur de la fusée, on entendait les longues sonneries des informateurs et des téléphones intérieurs, sur les murs continuaient à briller les appels d'urgence lancés aux médecins. Ces appels s'éteignirent presque immédiatement. Les couloirs se vidaient peu à peu. Une partie de l'équipage descendait vers les mess ; il entendait des conversations dans les corridors où des pas résonnaient, un arcticien attardé avançait lourdement en direction du département des robots, enfin tout le monde se dispersa mais lui restait là, comme atteint d'impuissance, comme s'il avait perdu l'espoir de comprendre ce qui était arrivé, comme s'il était gagné par la certitude qu'il ne saurait y avoir la moindre explication et que jamais il n'y en aurait.

— Rohan !

Gaarb se tenait devant lui. Cet appel lui redonna le sens du réel. Il tressaillit.

— C'est vous ? Docteur … vous avez vu ? Qui était-ce ?

— Kertelen.

— Quoi ? ! C'est impossible !

— Je l'ai vu presque jusqu'à la fin …

— Jusqu'à quelle fin ?

— J'étais avec lui, expliqua Gaarb d'une voix au calme artificiel.

Rohan voyait les lumières du couloir qui étincelaient dans ses lunettes.

— Le groupe qui explorait le désert … balbutia-t-il.

— Exactement.

— Et que lui est-il arrivé ?

— Gallagher avait choisi cet endroit en s'en reportant aux résultats des sondages sismologiques … nous avons découvert un labyrinthe de petites gorges en zigzag, expliquait Gaarb d'une voix lente, comme s'il ne s'adressait pas à Rohan, mais cherchait à se remémorer exactement la succession des événements. Il y a là-bas des roches tendres d'origine organique, ravinées par les eaux, c'est plein de grottes, de cavernes, nous avons dû laisser les véhicules à chenilles sur le plateau supérieur … Nous marchions non loin l'un de l'autre ; nous étions onze. Les ferromètres indiquaient la présence d'une

quantité considérable de fer ; nous cherchions à le localiser. Kertelen pensait que des machines étaient cachées quelque part …

— Oui. À moi aussi, il a dit quelque chose dans ce goût-là … Et qu'est-ce qu'il s'est passé ensuite ?

— Dans l'une des cavernes, tout à fait en surface, sous une couche de limon — il y a même des stalactites et des stalagmites là-bas — il a découvert quelque chose dans le genre d'un automate.

— Vraiment ? !

— Non, ce n'est pas ce que vous pensez. Une vraie carcasse, rongée non pas par la rouille — c'est fait d'un alliage inoxydable — mais corrodée, à demi réduite en cendres, des débris, pas autre chose.

— Mais peut-être d'autres …

— Du moment que cet automate est vieux d'au moins trois cent mille ans …

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Car sur la surface supérieure s'est déposée de la chaux, au fur et à mesure que l'eau coulant des stalactites de la voûte s'est évaporée. Gallagher en personne a fait des estimations, en tenant compte du temps d'évaporation, de formation du dépôt et de son épaisseur. Trois cent mille ans, c'est l'estimation la plus modeste … Du reste, savez-vous à quoi ressemble cet automate ? Aux fameuses ruines !

— Ça n'a donc rien d'un automate !

— Pardon. Il devait se mouvoir, mais pas sur deux jambes. Il ne ressemblait pas davantage à un crabe. Nous n'avons du reste pas eu le temps de l'étudier, car tout de suite après …

— Qu'est-il arrivé ?

À intervalles réguliers, je comptais nos hommes. J'étais sous la protection du champ de force, j'étais chargé de les surveiller, vous me comprenez … mais, n'est-ce pas, ils portaient tous des masques, vous savez ce que c'est, ils se ressemblaient tous, d'autant plus que les couleurs des combinaisons n'étaient plus visibles, car ils étaient couverts de fange. À un certain moment, un homme a manqué à mon compte. J'ai appelé tous les autres et nous avons commencé à chercher. Kertelen était très content de sa découverte et il était parti fureter plus loin … Je pensais qu'il s'était tout simplement enfoncé dans un embranchement du ravin … C'est plein de culs-de-sac, mais ils sont tous courts, plats, parfaitement éclairés … Soudain, il est sorti de derrière un tournant et a marché droit sur nous. Dans cet état-là, déjà. Nygren était avec nous, il a pensé que c'était un coup de chaleur …

— Mais alors, qu'a-t-il au juste ?

— Il est inconscient. Non, pas exactement. Il peut marcher, bouger, mais il est impossible d'entrer en contact avec lui. En outre, il ne sait plus parler. Avez-vous entendu sa voix ?

— Oui.

— À présent, on dirait qu'il est un peu fatigué. Auparavant, c'était pire. Il ne reconnaissait aucun de nous. Au premier moment, c'est ça qui a été le plus effrayant. « Kertelen, où étais-tu parti ? » lui criai-je, et lui est passé à côté de moi, tout à fait comme s'il était devenu sourd ; il nous a tous dépassés et est parti vers l'entrée de la gorge, mais d'une façon telle, d'un tel pas que ça nous a fait à tous froid dans le dos. Tout simplement, eh bien, comme si on l'avait changé. Il ne réagissait pas aux appels, aussi nous avons dû partir à sa poursuite. Il s'est passé de ces choses ! En un mot, il a fallu le ligoter, autrement, nous n'aurions pas pu le ramener.

— Que disent les médecins ?

— Gomme d'habitude, ils parlent latin, mais en dehors de ça, ils ne savent rien. Nygren est avec Sax chez le commandant, tu peux demander là-bas …

Gaarb s'éloigna d'un pas lourd, penchant la tête à sa façon. Rohan prit l'ascenseur et monta au poste de pilotage. Il était vide, mais en passant à côté de la chambre des cartes, il entendit la voix de Sax à travers la porte mal fermée. Il entra.

— … comme une disparition complète de la mémoire. C'est comme ça que ça se présente, disait le neurophysiologiste.

Il se tenait le dos tourné à Rohan, regardant des radiographies qu'il tenait à la main. Derrière le bureau, penché sur le livre de bord ouvert, était assis l'astronavigateur, la main levée et appuyée contre le rayonnage plein de cartes du ciel étroitement roulées. Il écoutait Sax en silence ; ce dernier remettait lentement les clichés dans leur enveloppe.

— Une amnésie. Mais exceptionnelle. Il a non seulement perdu tout souvenir de son passé, mais aussi la parole, la capacité d'écrire, de lire ; à dire vrai, c'est même davantage que de l'amnésie : une décomposition complète, un anéantissement de la personnalité. Il n'en reste rien, hormis les réflexes les plus primitifs. Il est capable de marcher et de manger, mais seulement si on lui porte les aliments à la bouche. Il saisit, mais …

— Il voit et il entend ?

— Oui. Certainement. Mais il ne comprend pas ce qu'il voit. Il ne distingue pas les hommes des objets.

— Les réflexes ?

— Normaux. C'est une affaire centrale.

— Centrale ?

— Oui. Cérébrale. Comme si toutes les traces de la mémoire avaient été effacées d'un seul coup.

— Mais alors … l'autre, l'homme du *Condor* …

— Oui. À présent, j'en suis certain. C'était la même chose dans

l'autre cas.

— J'ai vu une fois quelque chose de semblable … dit l'astronavigateur d'une voix très basse, presque dans un murmure. (Il regardait en direction de Rohan, mais ne le voyait pas.) C'était dans l'espace …

— Ah ! je sais ! Dire que je n'y ai pas pensé ! s'écria le neurophysiologiste d'un ton excité. Amnésie complète après exposition magnétique, c'est bien ça ?

— Oui.

— Je n'ai jamais vu ce sujet. Je ne connais le cas qu'en théorie. Ça s'est bien produit il y a longtemps, pendant une traversée à grande vitesse d'un champ magnétique ?

— Oui. Mais attention : dans des conditions bien particulières. Ce n'est pas tant l'intensité du champ qui compte que son gradient et que la violence avec laquelle se produit la modification. S'il y a dans l'espace des gradients considérables — or il y a des sauts très brusques — des détecteurs les découvrent à distance. Naguère, cela n'existait pas …

— C'est vrai … répéta le médecin. C'est vrai … Ammarhatten a fait des expériences de ce genre sur des singes et des chats. Il les soumettait à l'action de champs magnétiques intenses, jusqu'à ce qu'ils perdent la mémoire …

— Oui. Ça a un rapport certain avec les stimulations électriques du cerveau.

— Mais, dans le cas présent, réfléchissait Sax à haute voix, en plus du rapport de Gaarb, nous avons les dépositions de tous les hommes de son équipe. Un puissant champ magnétique … il doit bien s'agir de centaines de milliers de gauss, non ?

— Des centaines de milliers n'auraient pas suffi. Il en faut des millions, déclara l'astronavigateur d'un ton catégorique.

À présent seulement, son regard se fixa sur Rohan :

— Entrez et fermez la porte.

— Des millions ? Est-ce que les appareils de bord n'auraient pas découvert un pareil champ ?

— Tout dépend des circonstances, répondit Horpach. S'il était concentré sur un très petit espace, s'il avait — disons — la circonférence de ce globe et qu'il ait été à l'extérieur de l'écran …

— En un mot, si Kertelen avait mis sa tête entre les deux pôles d'un électro-aimant gigantesque ? …

— Et ça encore ne suffirait pas. Le champ doit osciller à une fréquence déterminée.

— Mais là-bas, il n'y avait pas le moindre aimant, pas une seule machine à l'exception de ces décombres rouillés, rien, seulement des gorges lavées par les eaux, des galets et du sable …

— Et des cavernes, lança Horpach d'une voix douce, comme indifférente.

— Et des cavernes … Pensez-vous, Monsieur, que quelqu'un l'a attiré dans l'une de ces cavernes et qu'il y avait là un aimant ? Voyons, c'est pourtant …

— Comment l'expliquez-vous alors ? demanda le commandant comme si cette conversation commençait à l'ennuyer ou à le décourager.

Le médecin garda le silence.

À trois heures quarante du matin, tous les niveaux de *L'Invincible* furent emplis du bruit interminable des signaux d'alarme. Les hommes sautèrent en bas de leurs lits et, jurant énergiquement, ils s'habillèrent à la hâte et coururent à leurs postes. Rohan se trouva au poste de pilotage cinq minutes après le premier coup de sirène. L'astronavigateur n'était pas encore là. Il se précipita vers l'écran principal. La nuit noire était illuminée vers l'ouest par une quantité fourmillante de petits éclairs blancs. On aurait dit que, partant d'un seul radiant, une nuée de météorites attaquait la fusée. Il jeta un coup d'œil sur les horloges de contrôle du champ. Il avait programmé lui-même les automates qui — il le savait — ne pouvaient réagir ni à la pluie ni à une tempête de sable. Quelque chose volait, venant du désert invisible, et se résolvait en des éclaboussures de perles de feu ; des décharges électriques se produisaient sur la surface du champ et les projectiles énigmatiques, renvoyés alors qu'ils étaient déjà en flammes, produisaient des traînées paraboliques d'un éclat de plus en plus faible en glissant le long de la surface convexe du champ. Les sommets des dunes apparaissaient par instants dans les ténèbres, les aiguilles oscillaient paresseusement sur les cadrans, puisque la force effectivement employée par l'ensemble des lanceurs de Dirac pour anéantir le bombardement énigmatique, était relativement faible. Entendant dans son dos les pas du commandant, Rohan regarda l'ensemble des détecteurs spectroscopiques.

— Nickel, fer, manganèse, béryllium, titane, lut l'astronavigateur debout à côté de lui, sur le cadran fortement éclairé. Je donnerais cher pour voir ce que c'est au juste.

— Une pluie de particules métalliques, dit Rohan d'une voix lente. À en juger par les décharges, leurs dimensions doivent être faibles …

— J'aimerais bien les voir de près … grommela l'astronavigateur. Qu'en pensez-vous, nous risquons le coup ?

— Quoi ? Déconnecter le champ ? Oui. Pour une fraction de seconde. Une infime partie parviendra à l'intérieur du périmètre, et nous barrerons la route au reste en rebranchant le champ …

Rohan fut long à répondre.

— Après tout, pourquoi pas ? finit-il par dire d'un ton hésitant.

Mais avant que l'astronavigateur n'ait eu le temps de s'approcher du pupitre de commande, la fourmilière de lumières s'éteignit aussi soudainement qu'elle était apparue, et les ténèbres retombèrent, telles que les connaissent les planètes dépourvues de lune et qui tournent loin des amas d'étoiles du centre de la galaxie.

— La pêche n'a pas réussi, grogna Horpach.

Il resta un bon moment, la main sur l'interrupteur central, puis il fit un léger mouvement de tête à l'adresse de Rohan et sortit. Le son angoissant des signaux indiquant la fin de l'alerte emplissait tous les niveaux. Rohan soupira, regarda une fois encore les écrans totalement noirs à présent et s'en retourna dormir.

CHAPITRE V
LE NUAGE

Ils commençaient déjà à s'habituer à la planète — à son aspect de désert immuable, où couraient les rares ombres des nuages qui semblaient toujours en train de se dissiper, nuages d'une clarté manquant de naturel et à travers lesquels, même en plein jour, brillaient les étoiles ; au bruissement du sable qui s'enfonçait sous les roues et sous les pas ; au soleil rouge et pesant dont les rayons étaient incomparablement plus légers que ceux du Soleil éclairant la Terre, si bien que lorsqu'on exposait son dos, au lieu de chaleur, on ne sentait qu'une sorte de présence silencieuse. Le matin, les équipes partaient sur le terrain, chacune dans sa direction, les ergorobots disparaissaient parmi les dunes, vacillant comme des barques lourdaudes, la poussière retombait et ceux qui restaient près de *L'Invincible* parlaient du menu du déjeuner, de ce que le bosco des radars avait dit à celui des transmissions ou encore s'efforçaient de se rappeler comment s'appelait le pilote de liaison qui avait perdu une jambe sur le satellite de navigation *Terra 5*. Ils bavardaient de la sorte, assis sur des jerrycans vides à l'ombre de la coque qui, telle l'aiguille d'un gigantesque cadran solaire, tournait en s'allongeant jusqu'à atteindre la ligne des ergorobots. Alors, ils se relevaient et cherchaient du regard ceux qui ne tarderaient pas à rentrer. Quant à ces derniers, lorsqu'ils apparaissaient, affamés et fatigués, ils perdaient brusquement toute l'animation due au travail clans les décombres métalliques de la « ville ». Même l'équipe du *Condor,* au bout d'une semaine, ne ramenait plus d'informations sensationnelles qui se réduisaient en définitive au fait que l'on avait réussi à reconnaître un tel ou un tel parmi les dépouilles découvertes. Ainsi, tout ce qui, les premiers jours, avait été symbole de danger, fut soigneusement emballé (car comment appeler autrement le procédé qui consistait à disposer soigneusement toutes les dépouilles dans des récipients hermétiques que l'on descendait tout en bas du vaisseau ?) et disparut de la vue de l'équipage. Alors, au lieu d'une impression de soulagement, à laquelle on aurait peut-être dû s'attendre, ce qu'éprouvèrent les hommes qui continuaient à tamiser le sable autour de la poupe du *Condor* et à fureter dans ses entrailles, ce fut un tel sentiment d'ennui et de lassitude qu'on aurait juré qu'ils avaient oublié le sort qui avait frappé l'équipage. Ils se mirent à collectionner des objets futiles dont on ne savait à qui ils avaient appartenu naguère — tout ce qui restait de leurs propriétaires disparus. C'est ainsi qu'ils se mirent à rapporter, au lieu des documents qui auraient expliqué le

mystère mais qui faisait défaut, qui un harmonica, qui un casse-tête chinois, et ces objets, comme dépouillés de l'étrangeté mythique de leur origine, devinrent un peu la propriété commune de l'équipage.

Rohan qui n'aurait jamais cru que pareille chose était possible, au bout d'une semaine, se conduisait comme les autres. Et ce n'était que parfois, lorsqu'il était seul, qu'il se demandait pourquoi au juste il était là ; il avait alors l'impression que toute leur activité, tout cet affairement consciencieux, ces méthodes compliquées de recherches, de radiographies, de collecte d'échantillons, de forage de couches rocheuses — tout cela pénible à cause de la nécessité de respecter le troisième degré, avec ouverture et fermeture des champs de force, avec les canons des lasers dont l'angle de tir était soigneusement calculé, avec le contrôle optique constant, le dénombrage incessant des hommes, les transmissions effectuées sur plusieurs canaux simultanés — que tout cela ne revenait à rien d'autre qu'à se tromper soi-même, et dans les grandes largeurs. Qu'à bien y réfléchir, ils n'attendaient qu'un nouvel accident, un nouveau malheur, et qu'ils faisaient seulement semblant qu'il n'en était pas ainsi.

Au commencement, tous les matins, les hommes se massaient devant l'infirmerie de *L'Invincible* pour avoir des nouvelles de Kertelen. Il leur paraissait être non pas tant la victime d'une attaque énigmatique qu'une créature n'ayant plus rien d'humain, différente d'eux tous, absolument comme s'ils s'étaient pris à croire à des contes fantastiques et pensaient qu'il était possible de transformer un homme — l'un d'entre eux — en un monstre, sous l'action des forces hostiles de la planète. En réalité, Kertelen n'était qu'un infirme ; il apparut du reste que son esprit, nu comme celui d'un nouveau-né, et tout aussi vide, recevait les connaissances que les médecins lui donnaient et qu'il apprenait peu à peu à parler — tout à fait comme un petit enfant, justement. On n'entendait plus, parvenant de l'infirmerie, des glapissements affreux qui n'avaient rien d'humain, mais des balbutiements sans signification de nourrisson, qui sortaient de la gorge d'un adulte. Au bout d'une semaine, Kertelen commençait à prononcer ses premières syllabes et reconnaissait déjà ses médecins, sans pouvoir toutefois les appeler par leur nom.

Alors, au début de la seconde semaine, on s'intéressa de moins en moins à sa personne, d'autant plus que les médecins expliquèrent qu'il ne pourrait rien dire des circonstances de l'accident, même une fois revenu, éventuellement, à un état normal, ou plutôt lorsque son étrange mais indispensable éducation serait achevée.

Pendant ce temps, les travaux suivaient leur cours. Les plans de la « ville » affluaient, ainsi que les détails de la construction de ses « pyramides en buisson », dont la destination demeurait toujours aussi mystérieuse, pourtant. Considérant que des recherches plus poussées

auprès du *Condor* ne donneraient rien, l'astronavigateur les fit interrompre. Il fallait abandonner le vaisseau lui-même, car les réparations de la coque dépassaient les possibilités des ingénieurs, surtout compte tenu d'autres travaux, bien plus urgents. On se contenta de ramener auprès de*L'Invincible* quantité d'ergorobots, des transporteurs, des jeeps, et toutes sortes d'appareils, tandis que l'épave — car c'était littéralement devenu une épave une fois vidée de son contenu — fut hermétiquement fermée ; ils se consolaient à l'idée qu'eux-mêmes ou une expédition suivante finiraient par ramener le croiseur à son port d'attache. Horpach, alors, envoya l'équipe du *Condor* vers le nord ; elle rejoignit ainsi, en tant que « groupe de Regnar », le groupe de Gallagher ; quant à Rohan, il était à présent le coordinateur en chef de toutes les recherches et il ne s'éloignait des abords immédiats de *L'Invincible* que pour de courts instants et, en outre, pas tous les jours.

Dans un système de failles creusées par les eaux souterraines, les deux groupes firent des trouvailles peu ordinaires.

Les couches d'argile apportées par les alluvions étaient séparées par des strates d'une substance roux noirâtre d'une origine qui n'était ni géologique ni planétaire. Les spécialistes ne pouvaient guère en dire plus. Tout semblait indiquer qu'il y avait des millions d'années de cela, à la surface de la vieille calotte basaltique, de la couche inférieure de l'écorce, des quantités énormes de chutes métalliques avaient été dispersées — peut-être tout simplement des débris de métal (une hypothèse fut avancée : à cette époque lointaine, dans l'atmosphère de Régis, un gigantesque météore de fer et de nickel aurait volé en éclats, et sa pluie de feu se serait répandue sur la roche) — débris qui, s'oxydant peu à peu, entrant en réaction chimique avec leur entourage, auraient fini par se transformer en ces dépôts disposés en couches d'un brun noirâtre, virant par endroits au pourpre et au roux.

Les découvertes ne portaient pour l'instant que sur une faible partie des couches du sol ; leur structure géologique, par sa complexité, pouvait faire tourner la tête au planétologue le plus expérimenté. Lorsqu'on eut foré jusqu'au basalte, vieux de milliards d'années, il apparut que les roches qui se superposaient au-dessus, malgré une recristallisation très poussée, présentaient des traces de carbone organique. Tout d'abord, on estima que cela avait été alors le fond de l'océan. Mais dans les couches de houille véritable, on découvrit les empreintes de nombreuses espèces végétales qui n'avaient pu pousser que sur la terre ferme. Peu à peu, le catalogue des formes continentales ayant vécu sur la planète se complétait et augmentait. On savait déjà que, trois cents millions d'années plus tôt, des reptiles primitifs avaient circulé dans les jungles. Les savants

rapportèrent triomphalement les restes de la colonne vertébrale et les maxillaires cornés de l'un d'entre eux, mais l'équipage ne partagea pas cet enthousiasme. On avait l'impression que l'évolution s'était manifestée à deux reprises sur la terre ferme ; la première extinction du monde vivant se situait à environ cent millions d'années de cela. Alors, les plantes et les animaux avaient dépéri de façon brutale, ce qui, sans doute, avait été provoqué par l'explosion toute proche d'une nova. La vie avait néanmoins repris le dessus et avait abondé en formes nouvelles : toutefois, ni la quantité ni l'état des restes retrouvés ne permettaient une classification de quelque rigueur. La planète n'avait jamais produit de formes semblables aux mammifères. Quatre-vingt-dix millions d'années plus tôt, il s'était produit une seconde éruption stellaire, mais à une distance cette fois très éloignée ; ses traces, sous forme d'isotopes d'atomes divers, avaient pu être retrouvées. Selon des calculs approximatifs, l'intensité du rayonnement dur n'avait pas été alors d'une force suffisante pour provoquer une hécatombe d'êtres vivants. il n'en était que plus incompréhensible qu'à dater de cette époque, les fossiles des végétaux et les animaux deviennent de plus en plus rares dans les couches rocheuses plus jeunes. En revanche, on y trouvait en quantité croissante cette « argile » compressée, à savoir des sulfures d'antimoine, des oxydes de molybdène, des oxydes de fer, des sels de nickel, de cobalt et de titane.

Ces couches métalliques, vieilles de huit à six millions d'années, relativement plates, renfermaient par endroits de puissants foyers de radioactivité, mais c'était là une radioactivité de courte durée — comparée à la vie de la planète. En outre, tout semblait indiquer que quelque chose avait provoqué, pendant cette ère, une série de réactions nucléaires violentes mais bien localisées, dont les produits reposaient dans les « argiles métalliques ». En plus de l'hypothèse du « météore ferroradioactif », d'autres furent avancées, des plus fantaisistes, qui rattachaient ces foyers de « rayonnement chaud » à la catastrophe du système planétaire de la Lyre et à la disparition de sa civilisation.

On supposait donc que, pendant des tentatives en vue de coloniser Régis III, des confrontations atomiques avaient opposé les vaisseaux envoyés par le système menacé. Mais cela n'expliquait pas les étranges strates métalliques que l'on avait découvertes au cours des forages de prospection dans d'autres régions éloignées. En tout cas, un tableau aussi énigmatique qu'évident s'imposait à l'esprit : la vie sur les continents de la planète s'était éteinte au cours des millions d'années pendant lesquelles les strates métalliques avaient commencé à se former. La cause de la destruction des formes vivantes ne pouvait être d'ordre radioactif : la quantité globale du rayonnement avait été

calculée en unités d'explosions nucléaires. Or, elle s'élevait à peine à vingt ou trente mégatonnes ; échelonnées sur des centaines de milliers d'années, de telles explosions (si c'était bien là des explosions atomiques et non d'autres formes de réactions nucléaires) n'auraient pas pu menacer sérieusement l'évolution des formes biologiques.

Soupçonnant quelque lien entre les couches métalliques et les ruines de la « ville », les savants insistaient sur la nécessité de poursuivre leurs recherches. Cela entraînait de nombreuses difficultés, puisque les travaux exploratoires exigeaient que l'on remuât de grandes quantités de terre. La seule solution était de forer une galerie, mais les hommes qui auraient travaillé sous terre ne se seraient plus trouvés sous la protection du champ de force. On poursuivit les travaux malgré tout. En effet, on avait découvert, à une profondeur de deux cents et quelques mètres, dans une couche où abondaient les oxydes de fer, des débris plus ou moins rouillés, de forme plus que particulière, et qui n'allaient pas sans ressembler à ce qui resterait de mécanismes fort compliqués, rongés par la corrosion et en pièces détachées.

Dix-neuf jours après l'atterrissage, des nuages épais et plus sombres que jamais se massèrent dans la région où travaillaient les équipes minières. Vers midi, un orage éclata, aux déflagrations électriques bien plus violentes que sur la Terre. Le ciel et les rochers furent reliés par un réseau embrouillé d'éclairs tonnants. Les eaux grossies, se précipitant le long des ravins sinueux, commencèrent à inonder les galeries creusées par les hommes. Ceux-ci durent les abandonner et chercher refuge, avec les automates, sous la calotte du champ de force, sur laquelle tombaient des éclairs longs de kilomètres. L'orage se déplaça lentement vers l'ouest et alors le mur noir, cerné d'éclairs, barra tout l'horizon au-dessus de l'océan. Sur le chemin du retour, les équipes des mines découvrirent une quantité assez considérable de petites gouttes minuscules de métal noir, disséminées sur le sable. On les prit tout d'abord pour les fameuses « mouches ». Elles furent soigneusement ramassées et rapportées au vaisseau où elles excitèrent l'intérêt des savants ; mais il était hors de question que ce puissent être là des débris d'insectes. Une nouvelle conférence de spécialistes, qui dégénéra à plusieurs reprises en âpres disputes, fut convoquée. Enfin, on décida d'envoyer une expédition en direction du nord-est, au-delà de la région des ravins tortueux et des couches de composés ferreux, parce que l'on avait découvert, sur les chenilles des véhicules du *Condor,* de faibles quantités de minéraux intéressants dont on n'avait pas trouvé trace dans les périmètres déjà étudiés.

Une colonne parfaitement équipée, dotée d'ergorobots, du lance-antimatière mobile récupéré à bord du *Condor,* de transporteurs et de robots, et notamment de douze arcticiens, équipée de pelles et de

foreuses automatiques, s'ébranla le lendemain ; on avait embarqué vingt-deux hommes, des réserves d'oxygène, de vivres et de carburant atomique, sous la conduite de Regnar. *L'Invincible* resta en contact ininterrompu avec elle, par radio et télévision, jusqu'au moment où la convexité de la planète interrompit l'arrivée des ondes ultra-courtes en ligne droite. *L'Invincible* mit alors sur orbite un relais de télévision automatique fixe, qui permit de rétablir la liaison. La colonne avança pendant une journée entière. La nuit, après s'être disposée en cercle, elle s'entoura d'un champ de force ; elle reprit sa marche le lendemain. Vers midi, Regnar fit savoir à Rohan qu'il s'arrêtait au pied de ruines presque entièrement enfouies dans le sable, situées au centre d'un cratère plat et de faibles dimensions qu'il avait l'intention d'examiner de plus près. Une heure plus tard, la qualité de la réception radio commença à baisser, en raison de forts brouillages dus à de l'électricité statique. Les techniciens des transmissions passèrent donc à une bande d'ondes plus courtes dont la réception était meilleure. Bientôt, tandis que les coups de tonnerre d'un orage lointain qui se dirigeait vers l'est — c'est-à-dire là où s'était rendue l'expédition — commençaient à faiblir, le contact fut brusquement coupé. Auparavant, il y avait eu une douzaine de fadings de plus en plus forts ; le plus étrange était que, simultanément, la réception télévisée était devenue mauvaise, alors que, transmise par un satellite volant au-dessus de l'atmosphère, elle n'était pas tributaire de l'état de l'ionosphère. À une heure de l'après-midi, la liaison était complètement interrompue. Aucun des techniciens ni même des physiciens appelés en aide ne comprenait ce phénomène. On aurait dit qu'un mur de métal s'était abaissé quelque part dans le désert, coupant *L'Invincible* du groupe distant de 170 kilomètres. Rohan qui, pendant tout ce temps, n'avait pas quitté l'astronavigateur, remarqua son inquiétude. Elle lui sembla tout d'abord injustifiée. Il estimait que le nuage orageux pouvait présenter des propriétés particulières, le transformant en écran ; ne se dirigeait-il pas justement dans la direction où était partie l'expédition ? Toutefois, les physiciens, interrogés sur les possibilités de formation d'une masse aussi considérable d'air ionisé, se montrèrent sceptiques. Aux environs de six heures du soir, l'orage se tut, mais il ne fut pas possible de rétablir la liaison. Alors, après avoir répété sans relâche des signaux auxquels il n'obtenait pas de réponse, Horpach envoya deux appareils, du type disque volant, pour jouer le rôle d'éclaireurs.

L'un d'eux volait à quelques centaines de mètres au-dessus du désert, tandis que l'autre le survolait à une altitude de quatre mille mètres, tout en remplissant le rôle d'un relais de télévision pour le premier. Rohan, l'astronavigateur et Gralew, ainsi qu'une dizaine d'hommes parmi lesquels se trouvaient notamment Ballmin et Sax, se

tenaient devant l'écran principal du poste de pilotage, observant directement tout ce qui était dans le champ de vision du pilote de la première machine. Au-delà de la zone des gorges tortueuses, remplies d'une ombre profonde, s'ouvrait le désert, avec ses successions interminables de dunes, rayées à présent de noir, car le soleil allait bientôt disparaître. Dans cet éclairage oblique qui donnait au paysage un aspect particulièrement lugubre, défilaient sous les machines quelques cratères de faibles dimensions, remplis de sable à ras bord. Certains n'étaient visibles que grâce au piton central du volcan éteint depuis des siècles. Le terrain se relevait peu à peu et devenait plus varié. Du sable, émergeaient de hautes bandes rocheuses qui formaient un système de chaînes montagneuses étrangement ébréchées. Des rochers pointus et isolés rappelaient des coques de navire éventrées ou d'énormes personnages. Les versants étaient indiqués par les lignes précises des ravins remplis d'éboulis en amoncellements coniques. Enfin, les sables disparurent tout à fait, laissant la place à un pays sauvage de roches abruptes et de cailloux. Çà et là serpentaient — de loin semblables à des rivières — les failles des fentes tectoniques de la carapace planétaire. Le paysage devenait lunaire. c'est à ce moment que se produisit la première aggravation de la réception télévisée : l'image bougeait et était mal synchronisée. Ordre fut lancé de renforcer l'émission, mais cela n'améliora la visibilité que pour peu de temps.

Les rochers, jusqu'alors de couleur blanchâtre, devenaient de plus en plus sombres. Les arêtes superposées qui fuyaient hors du champ de vision, avaient un reflet brunâtre, des étincellements métalliques inquiétants. Ici et là, on pouvait discerner des tables d'un bleu marine presque noir, comme si là-bas, sur la roche nue, poussait une végétation morte mais touffue. C'est alors que la phonie jusqu'alors muette de la première machine se fit entendre. Le pilote s'écriait qu'il entendait les signaux des émetteurs de position automatiques dont était équipé le véhicule de tête de l'expédition. Ceux qui se tenaient dans le poste de pilotage n'entendirent pourtant que sa seule voix, lointaine et qui commença à faiblir dès qu'il se mit à appeler le groupe de Regnar.

Le soleil, à présent, était très bas. Dans sa lumière sanglante, apparut sur la trajectoire de la machine un mur noir, qui roulait sur lui-même en volutes, tel un nuage ; il recouvrait tout, depuis le sommet des rochers jusqu'à une altitude de mille mètres. Tout ce qui se trouvait au-delà était invisible. N'avait été le mouvement lent et régulier des superpositions de cumulus de cette masse noire, par endroits aussi sombre que de l'encre de Chine et brillant ailleurs d'un violet métallique tournant à l'écarlate, on aurait pu la prendre pour une formation montagneuse hors du commun. Sous les rayons

horizontaux du soleil s'ouvraient des cavernes remplies d'un éclat instantané et incompréhensible, comme si des cristaux étincelants de glace noire y tourbillonnaient rageusement. Au premier instant, les spectateurs eurent l'impression que le nuage se dirigeait vers la machine volante, mais c'était là une illusion. C'était le disque volant qui se rapprochait avec une vitesse uniforme, de cet étrange obstacle.

— D. V. 4 à la base. Dois-je pénétrer dans le nuage ? Terminé.

C'était la voix étouffée du pilote. Une fraction de seconde après, l'astronavigateur répondait :

— Commandant à D. V. 4. Stop devant le nuage !

— D. V. 4 à la base. Je stoppe, répondit immédiatement le pilote.

Rohan eut l'impression qu'il y avait eu une expression de soulagement dans sa voix. Quelques centaines de mètres seulement séparaient à présent la machine de l'étrange formation qui s'étirait sur les côtés, comme si elle atteignait l'horizon. Maintenant, presque toute la surface de l'écran était occupée par une sorte de mer gigantesque, charbonneuse, mais impossible puisque verticale. Le mouvement de la machine par rapport à cette masse s'était arrêté. Mais soudain, avant que quiconque eût le temps de dire un mot, la masse qui oscillait lourdement projeta de longs jets qui se dispersèrent et brouillèrent l'image. Simultanément, celle-ci se mit à trembler puis disparut, traversée d'un réseau de décharges électriques qui allaient s'affaiblissant.

— D. V. 4 ! D. V. 4 ! appela le radio.

— Ici D. V. 8 ! (C'était la voix du pilote du second engin qui se faisait entendre, alors que sa machine n'avait jusqu'à présent que servi de relais à la première.) D. V. 8 à la base. Dois-je transmettre l'image ? À vous !

— La base à D. V. 8 ! Transmettez l'image !

L'écran se remplit d'un chaos de courants noirs tourbillonnant furieusement. C'était la même image, mais vue d'une altitude de quatre mille mètres. On voyait que le nuage reposait, tel un long banc homogène, sur le versant de la montagne, comme pour en défendre l'accès. Sa surface se mouvait paresseusement, comme si c'était là une substance goudronneuse en train de se figer ; mais il n'était pas possible de repérer la première machine que le nuage avait engloutie à l'instant.

— La base à D. v. 8 ! Entendez-vous D. V, 4 ? Répondez !

— D. V. 8 à la base. Je n'entends pas. Je passe sur la bande des interférences. Attention ! D. V. 4, ici D. V. 8, répondez, D. V. 4, D. V. 4 ! (Ils entendirent l'appel du pilote, puis, plus distinctement :) D. V. 4 ne répond pas. Je passe sur la bande des ultra-rouges. Attention ! D. V. 4, ici D. V. 8 ! Répondez, D. V. 4 ! D. V. 4 ne répond pas. Je vais essayer de sonder le nuage au radar …

Dans le poste de pilotage plongé dans la pénombre, on n'entendait même pas le bruit des respirations. Tous s'étaient figés dans l'attente. L'image, laissée à elle-même, ne changeait pas : le dos montagneux saillait au-dessus de la mer du nuage noir, comme une île plongée dans un océan noir d'encre. Haut dans le ciel, s'éteignaient des nuages floconneux, gorgés d'or ; le disque du soleil touchait déjà l'horizon, d'ici quelques minutes, ç'allait être le crépuscule.

— D. V. 8 à la base !

La voix du pilote se faisait entendre toute changée.

— Le radar fait apparaître un reflet totalement métallique. À vous !

— La base à D. V. 8 ! Transmettez l'image donnée par les radars sur la vision. Terminé.

L'écran s'assombrit, s'éteignit, pendant un instant s'éclaira d'un blanc vide, puis vira au vert, frémissant de milliards d'étincelles.

— Ce nuage est en fer, soupira quelqu'un dans le dos de Rohan.

— Jason ! appela l'astronavigateur, Jason est-il ici ?

— Je suis là.

Le spécialiste nucléaire se détacha de la masse des hommes debout.

— Est-ce que je peux le chauffer ? … demanda d'une voix tranquille l'astronavigateur, en montrant l'écran.

Tous comprirent ce qu'il voulait dire. Jason prit son temps avant de répondre.

Il faudrait mettre D. V. 4 en garde, afin qu'il élargisse au maximum le rayon de son champ …

— Ne racontez pas de bêtises, Jason ! Nous n'avons pas la liaison …

— Jusqu'à quatre mille degrés … sans grand risque …

— Merci. Blaar, le micro ! Le commandant à D. V. 8 ! Préparez les lasers contre le nuage, avec une puissance réduite, au maximum un billion d'ergs à l'épicentre. Feu continu dans l'axe de l'azimut !

— D. V. 8, feu continu d'un billion d'ergs maximum, répondit immédiatement la voix du pilote.

Pendant une seconde environ, il ne se passa rien. Puis il y eut un éclair et le nuage central, remplissant la partie inférieure de l'écran, changea de couleur. Tout d'abord, il commença à s'étendre, puis il rougit et se mit à bouillonner ; apparut à cet endroit une sorte d'entonnoir aux parois flamboyantes, dans lequel s'abîmèrent, comme s'ils étaient aspirés, les pans des nuages les plus proches. Ce mouvement cessa soudain, le nuage forma un énorme anneau, laissant apparaître, à travers l'œil qui venait de se former, les amoncellements chaotiques des rochers, tandis que dans l'air, seule continuait à s'élever une poussière fine et sombre, en forme de cône volant.

— Le commandant à D. V. 8 ! Descendez à la distance d'efficacité maximum du feu !

Le pilote répéta l'ordre. Le nuage, entourant d'un rempart mouvant la brèche ainsi formée, s'efforçait de la combler, mais à chaque fois que ses tentacules étaient pris dans le feu insoutenable et ardent, il les ramenait. Cela dura quelques instants. La situation ne pouvait s'éterniser. L'astronavigateur n'osait frapper le nuage de toute la force du laser, puisque quelque part dans ses profondeurs, se trouvait le second véhicule volant. Rohan devinait sur quoi comptait Horpach : celui-ci espérait que l'autre machine parviendrait à s'échapper vers la partie dégagée de l'espace. Mais on ne la voyait toujours pas. D. V. 8 planait à présent, presque immobile, frappant des piqûres aveuglantes des lasers les rebords boursouflés du cercle noir. Le ciel, au-dessus, était encore relativement clair, mais les rochers, sous la machine, étaient peu à peu envahis par l'ombre. Le soleil se couchait. Brusquement, l'ombre qui épaississait dans la vallée fut illuminée par une lueur extraordinaire. Rougeâtre et sale, comme la gueule béante d'un volcan aperçue à travers le nuage de l'explosion, elle recouvrit d'un linceul tremblant tout le champ de vision. On ne voyait plus, à présent, que des ténèbres au fond desquelles bouillonnait un feu qui projetait des langues écarlates. C'était la substance du nuage, quelle que fût sa composition, qui attaquait la première machine engloutie dans sa masse et qui se consumait en dégageant une chaleur effroyable, en se heurtant au champ de force entourant le disque volant.

Rohan observait l'astronavigateur qui se tenait immobile, le visage dénué d'expression, inondé par le reflet vacillant de la lueur. Les volutes noires et l'incendie qui faisait rage dans leurs profondeurs et qui, par moments, se figeait en une sorte de buisson ardent, occupaient le centre de l'écran. Dans le lointain, on distinguait un haut sommet rocheux inondé de pourpre, baignant entièrement dans le rouge froid des dernières lueurs du couchant, en cet instant indiciblement terrestre. C'était pourquoi le spectacle qui se déroulait au sein des nuages était d'autant plus incroyable. Rohan attendait : le visage de l'astronavigateur n'exprimait rien. Mais il lui fallait prendre une décision : ou bien donner l'ordre à la machine volant à haute altitude de venir en aide à la première ou, abandonnant celle-ci à son sort, charger la machine éclaireur de poursuivre son vol vers le nord-est.

À cet instant même, quelque chose d'inattendu se produisit. Le pilote de la machine basse, enfermée dans les nuages, avait-il perdu la tête ? Ou une avarie s'était-elle produite à son bord ? Quoi qu'il en soit, le bouillonnement sombre fut traversé d'une flamme dont le centre se mit à briller de façon aveuglante, tandis que de longues

traînées de nuages, que l'explosion avait déchirées, partaient en tous sens. L'onde de choc fut si puissante que toute l'image se mit à osciller au rythme des secousses imprimées à D. V. 8. Puis l'obscurité se rétablit, plus dense ; il n'y avait plus rien en dehors d'elle. L'astronavigateur se pencha et dit quelque chose à l'opérateur radio qui se tenait près des microphones, mais à voix si basse que Rohan ne put rien entendre. Le radio les répéta immédiatement, presque en criant :

— Prépare les antiprotons ! Toute la puissance sur le nuage, feu continu !

Le pilote répéta l'ordre. Alors, l'un des techniciens, qui suivait sur un écran latéral permettant de voir tout ce qui se passait derrière la machine, lança :

— Attention ! D. V, 8 ! Montez ! Montez ! ! Montez ! ! !

De l'espace jusqu'à présent dégagé vers l'ouest, accourait, avec la rapidité d'un ouragan, un nuage noir qui roulait sur lui-même. Pendant une fraction de seconde, il ne fut encore qu'une portion latérale du nuage principal, mais il s'en détacha et, traînant derrière soi des ramifications étirées par la vitesse de sa course, il se mit à monter presque à la verticale. Le pilote, qui avait aperçu ce phénomène une fraction de seconde avant la mise en garde, fit une chandelle verticale inversée pour gagner de la hauteur, mais le nuage le poursuivait, frappant de ses colonnes noires en direction du ciel. Le pilote dirigeait son feu, à tour de rôle, sur chacun de ces tentacules ; frappée de plein fouet, la masse nuageuse la plus proche se dédoubla et fonça. Alors, soudain, toute l'image se mit à trembler.

À ce moment-là, alors qu'une partie du nuage pénétrait déjà dans la zone de transmission des ondes radio, produisant des parasites dans la liaison entre la machine et la base, le pilote usa — sans doute pour la première fois — de son lance-antimatière. Toute l'atmosphère de la planète, sous le coup, se métamorphosa en une mer de feu ; l'éclat pourpre du couchant disparut, comme une chandelle soufflée ; pendant un instant encore, on put deviner le nuage à travers les zigzags des déflagrations et les colonnes fumantes qui les surplombaient ; le nuage gonflait et blanchissait ; alors une seconde explosion, encore plus effroyable, déploya ses cascades incandescentes au-dessus d'un chaos de roches noyées dans des volutes de vapeurs et de gaz. Mais ce fut la dernière chose qu'ils virent, car l'instant d'après, toute l'image se disloqua, traversée des éclairs des déflagrations, et disparut. Seul, l'écran blanc, vide, brillait à présent dans la pénombre du poste de pilotage, éclairant les visages d'une pâleur mortelle des hommes qui le fixaient.

Horpach donna l'ordre aux radios d'appeler sans discontinuer les deux machines et passa lui-même, en compagnie de Rohan, de Jason

et des autres, dans la cabine de navigation voisine.

— À votre avis, ce nuage, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il sans le moindre préambule.

— Il se compose de particules métalliques. Une sorte de suspension dirigée à distance depuis un centre unique, dit Jason.

— Gaarb ?

— C'est aussi mon avis.

— Avez-vous des propositions à faire ? Non ? Tant mieux. Ingénieur en chef, quel est le supercoptère en meilleur état de marche, le nôtre ou celui récupéré à bord du *Condor ?*

— Tous deux fonctionnent bien, Monsieur. Mais, personnellement, je miserais plutôt sur le nôtre.

— Parfait. Rohan, vous aviez envie, si je ne me trompe, de sortir du parapluie … Vous allez en avoir l'occasion. Je vous donne dix-huit hommes, un double assortiment complet d'automates, des lasers à rayon d'action circulaire et des antiprotons … Disposons-nous de quelque chose encore ? … (Personne ne répondit.) Eh oui, pour l'instant, on n'a rien découvert de plus parfait que l'antimatière … Vous partez à 4 h 31, autrement dit au lever du soleil, et vous essayez de découvrir ce cratère, au nord-est, dont Regnar parlait dans son dernier message. Là-bas, vous atterrirez dans un champ de force ouvert. En route, frappez sur tout à la distance maximum. Aucune économie de votre force de frappe. Si vous perdez le contact avec moi, continuez votre mission. Lorsque vous aurez trouvé ce cratère, atterrissez ; mais avec prudence, pour ne pas vous poser sur les hommes … Je suppose qu'ils sont quelque part par là …

Il montra un point sur la carte qui occupait tout un mur.

— Dans ce périmètre cerné de rouge. Ce n'est qu'un croquis, mais je ne dispose de rien de mieux.

— Que dois-je faire après avoir atterri, Monsieur ? Dois-je les chercher ?

— Je vous laisse le soin de décider. Je ne vous demande qu'une chose : souvenez-vous que, pour aucune raison, vous n'avez le droit de tirer dans un rayon de cinquante kilomètres autour de cet endroit, parce que nos hommes peuvent se trouver en bas.

— Sur aucun objectif terrestre ?

— Sur aucun, en général. Jusqu'à cette limite (et, d'un geste, l'astronavigateur sépara en deux parties le territoire figurant sur la carte), vous pouvez employer vos propres moyens de destruction en vue de l'attaque. À partir de cette ligne, vous n'avez plus que le droit de vous défendre à l'aide de votre champ de force. Jason ! Quelle pression le champ d'un supercoptère peut-il supporter ?

— Plus d'un million d'atmosphères par centimètre carré.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « plus » ? Vous voulez me le

vendre ? Je demande combien ? Cinq millions ? Vingt millions ?

Horpach disait tout cela du ton le plus calme ; c'était cette humeur-là du commandant que l'on craignait le plus à bord. Jason s'éclaircit la gorge.

— Le champ a été testé à deux millions et demi …

— Ça, c'est autre chose. Vous avez entendu, Rohan ? Si le nuage pèse sur vous dans ces limites-là, fuyez. En altitude, c'est le mieux.

Il regarda sa montre.

Huit heures après l'instant de votre départ, très précisément, je vous appellerai sur toutes les longueurs d'onde. Si cela ne donne rien, nous essayerons d'établir la liaison avec vous à l'aide de satellites troyens ou par voie optique. Nous enverrons des signaux laser en morse. Je n'ai jamais entendu dire que cela ne donnât pas de résultat. Mais essayons d'en prévoir plus, à partir de ce que nous venons d'entendre. Si même les lasers ne parviennent pas à brûler le nuage, au bout de trois autres heures, vous décollerez et reviendrez. Si je ne suis pas ici …

— Vous avez l'intention de décoller ?

— Ne m'interrogez pas, Rohan. Non. Je n'ai pas l'intention de décoller, mais tout ne dépend pas de nous. Si je ne suis pas ici, vous vous mettrez en orbite circumplanétaire. Vous l'avez déjà fait avec un supercoptère ?

— Oui, deux fois, sur Delta de la Lyre.

— Très bien. Vous savez donc que c'est un peu compliqué, mais parfaitement faisable. L'orbite doit vous permettre d'être stationnaire ; Strœm vous en communiquera les données exactes juste avant votre départ. Vous m'attendrez sur cette orbite trente-six heures durant. Si je ne donne pas signe de vie pendant ce temps, vous reviendrez sur la planète. Vous volerez jusqu'au *Condor,* que vous essayerez de remettre en marche. Je sais que ça se présente mal. Il n'en reste pas moins que vous n'aurez plus alors d'autre possibilité. Si vous réussissez ce tour de force, rentrez alors à la base avec *Le Condor* et faites un rapport sur les péripéties de l'expédition. Avez-vous d'autres questions ?

— Oui. Est-ce que je puis essayer d'entrer en communication avec eux — je veux dire avec ce centre qui dirige le nuage, dans le cas où je réussirais à le découvrir ?

— Je vous en fais seul juge, dans ce cas-là également. Quoi qu'il en soit, le risque doit rester raisonnable. Je ne sais rien, évidemment, mais à mon avis ce centre de commandement ne se trouve pas à la surface de la planète. En outre, son existence même me semble problématique …

— Qu'entendez-vous par là ?

— Nous captons toutes les ondes électromagnétiques vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si quelque chose — n'importe quoi —

dirigeait ce nuage à l'aide d'ondes, nous aurions enregistré les signaux correspondants.

— Ce centre pourrait se trouver dans le nuage lui-même …

— Possible. Je ne sais pas. Jason, est-il possible qu'il existe un moyen de liaison à distance autre qu'électromagnétique ?

— Vous me demandez mon avis, Monsieur ? Non, il n'existe pas de tels moyens.

— Votre avis ? Et que pourrais-je vous demander d'autre ?

— Ce que je sais n'est pas synonyme de ce qui existe. De ce qui est possible. Nous ne connaissons pas de tels moyens. C'est tout.

— La télépathie … fit remarquer quelqu'un qui se tenait dans le fond.

— À ce sujet, je n'ai rien à dire, rétorqua sèchement Jason. En tout cas, on n'a rien découvert de semblable dans la partie explorée du Cosmos.

— Messieurs, nous ne pouvons pas perdre notre temps en discussions stériles. Prenez vos hommes, Rohan, et préparez le supercoptère. Les données de l'écliptique de l'orbite vous seront fournies dans une heure par Stroem. Strœm, veuillez calculer une orbite stationnaire ayant un apogée de cinquante-cinq kilomètres.

— Bien, Monsieur.

L'astronavigateur entrouvrit la porte du poste de pilotage.

— Terner, quoi de neuf ? Rien ?

— Rien, Monsieur. C'est-à-dire de la friture. Beaucoup de parasites provoqués par l'électricité statique, mais rien de plus.

— Aucune trace d'un spectre d'émission ?

— Pas la moindre …

« Ce qui veut dire qu'aucune des machines volantes n'utilise plus son arme, qu'elles ont cessé le combat, se dit Rohan. Si elles avaient combattu à l'aide du feu de leurs lasers ou seulement au moyen d'un lance-flammes inductif, les détecteurs de *L'Invincible* l'auraient décelé à une distance de centaines de kilomètres. »

Rohan était trop fasciné par le caractère dramatique de la situation pour s'inquiéter de la mission dont l'astronavigateur l'avait chargé. Il n'en avait pas le temps, du reste.

Cette nuit-là, il ne ferma pas l'œil. Il fallait vérifier toutes les installations du coptère, le charger de tonnes supplémentaires de carburant, embarquer les vivres et les armes, tant et si bien que ce fut tout juste s'ils réussirent à partir à l'heure dite.

La machine de soixante-dix tonnes, à deux niveaux, s'éleva dans les airs en faisant jaillir des nuages de sable, et se dirigea droit vers le nord-est, au moment même où le disque rouge du soleil émergeait de derrière l'horizon. Tout de suite après l'envol, Rohan monta à quinze mille mètres ; à l'altitude de la stratosphère, il pouvait développer sa

vitesse maximum ; en outre, la probabilité d'y rencontrer le nuage était moindre. Du moins, c'est ce qu'il pensait. Peut-être avait-il eu raison ou peut-être ne fut-ce qu'un heureux hasard, toujours est-il qu'au bout d'une heure à peine, ils se posaient, sous les rayons obliques du soleil levant, à l'intérieur d'un cratère envahi par le sable, dont le fond était encore dans la pénombre.

Avant même que les jets de gaz brûlants n'aient lancé dans les airs des nuages de poussière, les opérateurs de vision alertèrent la cabine de navigation : ils apercevaient quelque chose de suspect dans la partie nord du cratère. La lourde machine volante s'arrêta, frémissant légèrement, comme si elle était suspendue à l'extrémité d'un ressort invisible et détendu ; on procéda alors, d'une hauteur de cinquante mètres, à une observation plus détaillée de cet endroit.

Sur l'écran agrandisseur, on pouvait distinguer, sur un fond gris roussâtre, des petits rectangles disposés avec une grande régularité géométrique autour d'un rectangle plus grand, d'un gris acier. Au même instant que Gaarb et Ballmin — qui étaient avec lui aux commandes — , Rohan reconnut les véhicules de l'expédition conduite par Regnar.

Sans plus attendre, ils atterrirent non loin d'elle, respectant toutes les règles de sécurité. Les pieds télescopiques du coptère n'avaient pas encore fini de travailler, de se replier en mesure, qu'ils ouvraient déjà la trappe et envoyaient deux machines en éclaireurs, protégées par un champ de force mobile. L'intérieur du cratère rappelait un plat aux rebords ébréchés. Le piton volcanique central était recouvert d'une carapace de laves d'un brun noir.

Il ne fallut que quelques minutes aux véhicules pour parcourir un kilomètre et demi — telle était approximativement la distance. La liaison radio était excellente. Rohan parlait avec Gaarb qui se trouvait dans la première machine.

— La montée s'achève, nous allons les voir tout de suite, répéta Gaarb à plusieurs reprises.

Au bout d'un instant, il s'écria :

— Ils sont ici ! Je les vois !

Puis, plus calmement :

— On dirait que tout va bien. Une, deux, trois, quatre, toutes les machines sont à leur place, mais pourquoi sont-elles arrêtées en plein soleil ?

— Et les hommes ? Voyez-vous les hommes ? insistait Rohan, debout, les yeux plissés, devant le micro.

— Oui. Quelque chose remue … ce sont deux hommes … Oh ! Un encore … et quelqu'un est couché à l'ombre … Je les vois, Rohan !

La voix s'éloigna. Rohan l'entendit dire quelque chose à son chauffeur. Il entendit un bruit étouffé, signe que l'on avait lancé une

fusée fumigène. La voix de Gaarb revint sur les ondes :

— Je les salue … la fumée se dirige légèrement dans leur direction … elle va tout de suite se dissiper … Jarg … qu'y a-t-il ? Quoi ? Comment ? … Hello, vous autres, là-bas !

Son cri remplit toute la cabine puis fut coupé net. Rohan discernait les échos de plus en plus assourdis des moteurs qui finirent par se taire ; on entendait à présent des pas pressés, des appels lointains, indistincts, une exclamation puis une autre ; ensuite, ce fut le silence.

— Allô ! Gaarb ! Gaarb ! répétait-il de ses lèvres desséchées.

Les pas sur le sable se rapprochaient, il y eut de la friture dans le micro.

— Rohan ! (La voix de Gaarb était toute changée, essoufflée.) Rohan ! C'est la même chose qu'avec Kertelen ! Ils sont inconscients, ne nous reconnaissent pas, ne disent rien … Rohan, vous m'entendez ?

— J'entends … Tous dans le même état ? …

— On dirait … Je ne sais pas encore. Jarg et Terner vont de l'un à l'autre.

— Comment ça ? Et le champ ?

— Débranché. Pas de champ. Je ne sais pas. Ils l'ont sans doute déconnecté.

— Des traces de combat ?

— Non, rien. Les machines sont arrêtées, intactes, sans la moindre avarie — et eux, ils sont couchés, assis, on peut les secouer … Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Un faible bruit de voix parvint jusqu'à Rohan, interrompu par un glapissement interminable. Il serra les mâchoires, mais il ne put dominer la nausée qui lui nouait l'estomac.

— Dieu tout puissant, c'est Gralew ! entendit-il crier Gaarb. Gralew, mon vieux ! Tu ne me reconnais pas ?

Son souffle, amplifié, emplit soudain toute la cabine.

— Lui aussi, exhala-t-il.

Il se tut un instant, comme pour reprendre des forces.

— Rohan, je ne sais pas si nous nous en sortirons tout seuls … Il faut tous les emmener d'ici. Envoyez-nous d'autres hommes.

— Sur-le-champ. Une heure plus tard, un cortège cauchemardesque s'arrêtait sous la coque métallique du supercoptère. Sur les vingt-deux hommes qui étaient partis, il n'en restait que dix-huit ; le sort des quatre manquants restait inconnu. La plupart s'étaient laissé conduire sans opposer de résistance ; mais il avait fallu en ramener cinq de force, qui ne voulaient pas quitter l'endroit où on les avait trouvés. Cinq brancards prirent le chemin de l'infirmerie improvisée au niveau inférieur du coptère. Les treize hommes restants, qui produisaient une impression terrible, tant leur visage ressemblait à

un masque, furent introduits dans un autre local où ils se laissèrent étendre sans résistance sur des couchettes. Il fallut les déshabiller, leur retirer leurs bottes, car ils étaient aussi désarmés que des nourrissons. Rohan, témoin muet de cette scène, debout entre les séries de lits, remarqua alors que la majorité des rescapés gardait un calme passif, tandis que certains — ceux avec qui il avait fallu recourir à la force — se plaignaient et pleuraient d'une voix étrange.

Il les laissa tous sous la garde du médecin et envoya à la recherche des disparus tout l'équipement dont il disposait. Il avait à présent une quantité considérable de matériel, puisqu'il avait fait mettre en marche par ses hommes les machines abandonnées. Il venait d'envoyer la dernière patrouille, lorsque l'informateur l'appela à la cabine ; le contact était établi avec *L'Invincible.*

Il ne fut même pas étonné. Il ne semblait plus capable de s'étonner de quoi que ce fût. Il transmit brièvement à Horpach des informations sur tout ce qui s'était passé.

— Qui sont les manquants ? voulut savoir l'astronavigateur.

— Regnar en personne, Bennigsen, Korotko et Mead. Y a-t-il des nouvelles des disques volants ? demanda à son tour Rohan.

— Je n'en ai aucune.

— Et le nuage ?

— J'ai envoyé ce matin une patrouille de trois appareils. Elle vient de rentrer. Il n'y a pas trace, là-bas, du nuage.

— Rien ? Absolument rien ?

— Rien.

— Ni des machines volantes ?

— Rien.

CHAPITRE VI
L'HYPOTHÈSE DE LAUDA

Le docteur Lauda frappa à la porte de la cabine de l'astronavigateur. En entrant, il vit que celui-ci dessinait quelque chose sur une carte photogrammétrique.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Horpach sans lever la tête.

— Je voudrais vous dire quelque chose.

— Est-ce urgent ? Nous prenons le départ dans un quart d'heure.

— Je ne sais pas. Il me semble que je commence à comprendre ce qui se passe ici, dit Lauda.

L'astronavigateur reposa son compas. Leurs yeux se rencontrèrent. Le biologiste n'était pas plus jeune que le commandant. Il était étrange qu'on lui permît encore de voler. Sans doute y tenait-il tout particulièrement. Il avait davantage l'air d'un chef mécanicien que d'un savant.

— C'est ce qu'il vous semble, docteur ? Je vous écoute.

— Dans l'océan, la vie existe, dit le biologiste. Elle existe dans l'océan, mais non sur la terre ferme.

— Pourquoi ? Sur la terre ferme, la vie a existé aussi ; Ballmin en a trouvé des traces.

— Oui. Mais des vestiges d'il y a cinq millions d'années. Ensuite, tout ce qui vivait sur la terre ferme a été détruit. Ce que je vais dire semble fantastique, Commandant, et je n'ai à vrai dire presque aucune preuve, mais … c'est ainsi. Je vous demande d'admettre que jadis, il y a des millions d'années de cela, une fusée provenant d'un autre système a atterri ici. Il se peut qu'elle soit venue de la région de la nova.

Il parlait plus vite à présent, mais de façon calme.

— Nous savons qu'avant l'explosion de Zêta de la Lyre, la sixième planète du système était habitée par des créatures douées de raison. Elles avaient une civilisation hautement développée, de type technologique. Supposons qu'un vaisseau-éclaireur des Lyriens ait atterri ici et qu'une catastrophe se soit produite. Ou un autre accident malheureux, à la suite de quoi tout l'équipage a péri. Une explosion du réacteur, disons, une réaction en chaîne … tant et si bien que l'épave qui s'est posée sur Régis n'avait plus à bord la moindre créature vivante. Seuls ont survécu … les automates. Et pas des automates comme les nôtres. Ils n'avaient pas forme humaine. Les Lyriens non plus, sans doute, ne ressemblaient pas aux hommes. Donc, les automates étaient sains et saufs et ils ont quitté le vaisseau. C'étaient des mécanismes homéostatiques hautement spécialisés,

capables de subsister dans les conditions les plus difficiles. Ils n'avaient plus personne au-dessus d'eux qui leur donnât des ordres. Ceux d'entre eux qui, sous l'angle du système intellectuel, ressemblaient le plus aux Lyriens, s'efforcèrent peut-être bien de réparer le vaisseau, bien que cela n'eût pas le moindre sens dans cette situation. Mais vous savez ce qu'il en est. Un robot réparateur réparera ce qu'il lui appartient de réparer, que cela serve à quelqu'un ou non. Ensuite, ce sont d'autres automates qui ont eu l'avantage. Ils se sont rendus indépendants des premiers. Peut-être que la faune locale a essayé de les attaquer. Il existait ici des reptiles semblables aux sauriens ; il y avait donc aussi des rapaces, et certain type de rapace attaque tout ce qui bouge. Les automates ont commencé à les combattre et ils les ont vaincus. Ils ont dû s'adapter pour cette lutte. Ils se transformaient de façon à s'adapter au mieux aux conditions régnant sur la planète. La clef de tout — à mon avis — était que ces automates avaient la capacité d'en produire d'autres, en fonction des besoins. Donc, à mon avis, pour combattre les sauriens volants, des mécanismes volants étaient nécessaires. Je ne connais évidemment aucun détail concret. Je dis ça comme ça, comme si j'imaginais une situation analogue dans les conditions de l'évolution naturelle. Peut-être n'y avait-il pas ici de sauriens volants ; peut-être y avait-il des reptiles rongeurs, vivant sous terre. Je n'en sais rien. Le fait est qu'au fur et à mesure que le temps s'est écoulé, ces mécanismes qui existaient sur la terre ferme se sont parfaitement adaptés aux conditions existantes et qu'ils sont parvenus à exterminer toutes les formes de vie animale sur la planète. Et végétale aussi.

— Végétale aussi ? Comment l'expliquez-vous ?

— Cela, je ne le sais pas bien. Je pourrais proposer plusieurs hypothèses différentes, mais je préfère m'en abstenir. Du reste, je n'ai pas encore dit l'essentiel. Au cours de leur existence sur la planète, ces mécanismes de la seconde génération, ou je ne sais quelle génération suivante, ont cessé d'être semblables à ceux qui étaient à leur origine, autrement dit aux produits de la civilisation lyrienne. Vous me suivez ? Cela signifie qu'une évolution inorganique a commencé. Une évolution d'appareils mécaniques. Quel est le principe fondamental de l'homéostat ? Subsister tandis que les conditions se modifient, même dans les conditions les plus défavorables, les plus dures. Le danger principal, pour les formes ultérieures de cette évolution des systèmes métalliques s'auto-organisant, ne provenait nullement des animaux ou des plantes d'ici. Il leur fallait se procurer des sources d'énergie et des matériaux pour produire des pièces de rechange et des organismes issus d'eux-mêmes. Leurs lointains ancêtres, ceux qui étaient venus ici sur ce vaisseau hypothétique, étaient incontestablement mus à l'aide d'énergie rayonnante. Mais sur Régis III, il n'existe pas d'éléments

radioactifs. Cette source d'énergie leur était donc interdite. Ils durent en chercher une autre. Cela a dû aboutir à une crise grave dans le ravitaillement en énergie ; je pense que c'est alors que ces mécanismes en sont venus à se battre entre eux. À lutter pour survivre, tout simplement, pour exister. C'est en cela que consiste l'évolution, nous le savons. En une sélection. Des mécanismes situés en haut de l'échelle du point de vue intellectuel, mais incapables de survivre — en raison, disons, de leurs dimensions et qui par conséquent exigeaient des quantités considérables d'énergie — , ne pouvaient soutenir la concurrence avec d'autres, moins développés à cet égard, mais plus économiques et énergétiquement plus productifs …

— Attendez ! Peu importe l'aspect fantastique de la chose ; mais dans l'évolution, dans le jeu évolutif, c'est toujours l'être au système nerveux le plus développé qui gagne, n'est-ce pas ? Dans le cas envisagé, au lieu d'un système nerveux, il s'agissait — disons — d'un quelconque système électrique, mais le principe demeure toujours le même.

— C'est vrai, Commandant, mais seulement pour ce qui a trait à des organismes homogènes, apparus sur une planète de façon naturelle, et non venus d'autres systèmes.

— Je ne comprends pas.

— Tout simplement, les conditions biochimiques du fonctionnement des créatures vivantes sur la Terre sont et ont presque toujours été les mêmes. Les algues, les amibes, les plantes, les animaux inférieurs et supérieurs sont faits de cellules presque identiques, ont le même métabolisme — celui de l'albumine ; c'est pourquoi, comme le point de départ est si semblable, le facteur de différenciation devient ce à quoi vous avez fait allusion. Ce n'est pas le seul facteur, mais incontestablement l'un des plus importants. Ici, il en a été autrement. Les mécanismes les plus évolués qui ont débarqué sur Régis puisaient l'énergie nécessaire dans leurs propres réserves radioactives, mais des systèmes plus simples, des petits systèmes réparateurs, disons, pouvaient posséder une batterie se rechargeant à l'aide de l'énergie solaire. Ils auraient alors été extraordinairement privilégiés par rapport aux autres.

— Mais ceux qui étaient plus complexes pouvaient parfaitement les dépouiller de leurs batteries solaires …

— Au juste, à quoi nous mène cette controverse ? Cela ne vaut pas la peine de discuter à ce sujet, Lauda.

— Pardon, c'est essentiel, Commandant. C'est un point très important, étant donné qu'il s'est produit ici une évolution inorganique, de caractère très particulier, qui a commencé dans des conditions exceptionnelles créées par un concours de circonstances. En deux mots, voilà comment je vois ça : dans cette évolution, d'une part,

ce sont les systèmes qui pouvaient le plus efficacement se miniaturiser qui ont gagné et, d'autre part, ceux qui se sont fixés. Les premiers sont à l'origine de ce que nous appelons les nuages noirs. Personnellement, j'estime que ce sont de très petits pseudo-insectes, pouvant s'assembler en cas de besoin, en quelque sorte dans l'intérêt commun, pour former des systèmes d'ordre supérieur. Sous la forme de nuages, précisément. C'est ainsi qu'ont évolué les mécanismes mobiles. Les fixes, en revanche, ont donné naissance à cette étrange espèce de végétation métallique que représentent les ruines de ce que nous avons appelé « les villes » …

— Ainsi donc, selon vous, ce ne seraient pas des villes ?

— Bien sûr que non. Ce ne sont pas des villes, mais uniquement des accumulations de mécanismes fixes, de produits inertes, capables de se multiplier, et puisant l'énergie solaire à l'aide d'organes particuliers … Je suppose que ce sont ces dalles triangulaires …

— Vous estimez donc que cette « ville » continue à avoir une vie végétative ?

— Non. J'ai l'impression que pour une raison que j'ignore, cette « ville » ou plus exactement cette « forêt métallique » a perdu le combat pour la vie et n'est plus constituée à présent que de carcasses en train de rouiller. Une seule forme a survécu : les systèmes mobiles, qui ont la maîtrise de toutes les terres de la planète.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. J'ai entrepris divers calculs. Il se peut qu'au cours des trois derniers millions d'années, le soleil de Régis III se soit refroidi plus vite que précédemment, tant et si bien que ces grands « organismes » fixes ne pouvaient plus y puiser une quantité suffisante d'énergie. Mais ce ne sont là que des suppositions nébuleuses.

— Admettons que ce soit comme vous dites. Supposez-vous que ces « nuages » aient un centre qui les dirige, sur la surface ou à l'intérieur de la planète ?

— Je pense que rien de semblable n'existe. Il se peut que ces micro-organismes deviennent eux-mêmes un tel centre, un « cerveau inorganique », lorsqu'ils s'assemblent d'une façon déterminée. Il peut être avantageux pour eux de se séparer. Ils forment alors des essaims sans consistance, grâce à quoi ils peuvent tout le temps être exposés au soleil ou bien suivre les nuages d'orage, car il n'est pas exclu qu'ils utilisent l'énergie des déflagrations atmosphériques. Mais dans les moments de danger ou — d'une façon plus générale — de changements brusques représentant une menace pour leur existence, ils s'unissent …

— Quelque chose doit pourtant provoquer cette réaction les poussant à se rassembler ; du reste, où se trouve, alors qu'ils sont en « essaimage », la mémoire extraordinairement compliquée de leur

structure d'ensemble ? Un cerveau électronique est « plus intelligent » que ces éléments pris isolément, voyons, Lauda ! Comment ces éléments pourraient-ils, après avoir décomposé ce cerveau, se replacer d'eux-mêmes aux endroits voulus ? Tout d'abord devrait se reconstituer le plan du cerveau tout entier …

— Pas nécessairement. Il suffirait que chaque élément contienne le souvenir des éléments auxquels il s'associe directement. Supposons qu'un élément numéro un doive entrer en liaison avec six autres dans des plans déterminés. Chacun « sait » la même chose en ce qui le concerne. De la sorte, la quantité d'information contenue dans chaque élément peut être très faible et, en dehors d'elle, seul est nécessaire un certain libérateur, un certain signal du type « attention ! danger ! », auquel tous répondent en s'assemblant selon la configuration convenable. De la sorte, le « cerveau » est instantanément reconstitué. Mais ce n'est là qu'un schéma grossier, Commandant. Supposons que la chose soit plus compliquée, ne serait-ce que parce que ces éléments sont assez souvent détruits, ce qui pourtant ne doit pas se répercuter sur l'action du tout …

— Bien. Nous n'avons pas le temps d'examiner davantage de détails de ce genre. Voyez-vous des conclusions concrètes pour nous, à partir de votre hypothèse ?

— Oui, en un sens, mais négatives. Des millions d'années d'évolution mécanique, et ce phénomène que l'homme n'a jamais encore rencontré sur la galaxie. Je vous prie de réfléchir à la question fondamentale. Toutes les machines que nous connaissons servent non pas à elles-mêmes, mais à quelqu'un. Ainsi donc, du point de vue de l'homme, l'existence des taillis métalliques proliférants de Régis III est une absurdité, tout comme celle de son nuage de fer — il est vrai qu'on peut dire tout aussi « absurdes » les cactées qui croissent sur la Terre dans les déserts. L'essentiel, dans le cas présent, c'est qu'ils se sont parfaitement adaptés pour combattre les créatures vivantes. J'ai l'impression qu'ils ne tuaient qu'au commencement de cette lutte, lorsqu'il y avait ici, sur la terre ferme, surabondance de vie ; la dépense d'énergie nécessaire pour tuer s'est révélée être du gaspillage. C'est pourquoi ils appliquent d'autres méthodes, dont le résultat a été la catastrophe qui a frappé *Le Condor,* ainsi que l'accident de Kertelen et, enfin, l'extermination du groupe de Regnar …

— Quelles sont ces méthodes ?

— Je ne sais pas exactement en quoi elles consistent. Je ne puis donner que mon opinion personnelle : le cas de Kertelen, c'est la destruction de presque toute l'information contenue dans le cerveau d'un homme. Et d'un animal aussi, certainement. Ces créatures vivantes, rendues infirmes de la sorte, doivent naturellement périr. C'est là un moyen à la fois plus simple, plus rapide et plus économique

de les tuer … La conclusion que j'en tire est malheureusement pessimiste. Peut-être est-ce un terme trop faible … Nous sommes dans une situation incomparablement pire que la leur, et cela, pour un certain nombre de raisons. Tout d'abord, on peut détruire une créature vivante bien plus facilement qu'un mécanisme ou une installation technique. Ensuite, ces micromachines ont évolué dans des conditions telles qu'elles ont eu à lutter à la fois contre des créatures vivantes et contre leurs « frères » métalliques : les automates doués de raison. Elles ont donc mené un combat sur deux fronts à la fois, combattant tous les mécanismes d'adaptation des systèmes vivants, ainsi que toute manifestation d'intelligence de la part des machines douées de raison. Le résultat de pareilles luttes, poursuivies pendant des millions d'années, doit être, sans doute, un rare universalisme et une perfection de l'action destructrice. Je crains que, pour les vaincre, nous ne devions en fait les anéantir toutes, or c'est là chose quasi impossible …

— C'est votre avis ?

— Oui. Ce qui signifie, évidemment, qu'en concentrant suffisamment de moyens, on pourrait détruire toute la planète … mais ce n'est pas là notre mission, sans dire déjà que nous n'en aurions pas la force. La situation est véritablement unique en son genre, puisque — ainsi que je vois les choses — c'est justement nous qui avons la supériorité intellectuelle. Ces mécanismes ne représentent pas la moindre puissance de raison, ils sont tout simplement parfaitement adaptés aux conditions de la planète, en vue de détruire tout ce qui est intelligent et tout ce qui est vivant. Eux-mêmes, en revanche, sont inanimés. C'est pourquoi ce qui pour eux est encore inoffensif, peut être mortel pour nous.

— Mais d'où cette certitude qu'ils ne sont pas doués de raison ?

— Je pourrais ici me dérober, me réfugier dans l'ignorance, mais j'ai le devoir de vous dire que si je suis certain de quelque chose, c'est précisément de cela. Pourquoi ne représentent-ils pas une force intellectuelle ? Bah ! S'ils l'avaient, ils nous auraient déjà réglé notre compte. Si vous vous remémorez tous les incidents qui se sont succédé sur Régis III depuis notre atterrissage, vous remarquerez qu'ils agissent sans le moindre plan stratégique. Ils attaquent au hasard, de temps à autre.

— Mais … La façon dont ils ont coupé la liaison entre Regnar et nous-mêmes, et ensuite l'attaque des machines parties en éclaireurs …

— Mais ils ne font tout simplement que ce qu'ils ont fait depuis des milliers d'années. Les automates supérieurs qu'ils ont annihilés communiquaient certainement entre eux à l'aide d'ondes radio. Rendre impossible ce genre d'échange d'informations, hacher les transmissions, ce fut là un de leurs premiers problèmes. La solution s'imposait d'elle-même, en quelque sorte, car un nuage métallique est

un écran absolument incomparable. Et maintenant ? Que devrons-nous faire ensuite ? Nous devons nous protéger et protéger nos automates, nos machines, sans lesquels nous ne serions rien — alors qu'eux, à l'inverse, ont une entière liberté de manœuvre. Ils ont sur place des sources de régénération pratiquement illimitées ; ils peuvent se reproduire si nous en détruisons une partie et, par-dessus le marché, aucun moyen employé pour détruire la vie ne peut leur nuire. Nos moyens les plus destructeurs devront être employés nécessairement : frapper à coups d'antimatière … Mais nous ne parviendrons pas à les frapper tous de la sorte. Vous avez remarqué comment se comportent ceux qui ont été atteints ? Tout bonnement, ils se dispersent … En outre, nous devons constamment rester protégés, ce qui limite notre stratégie, alors qu'eux, ils peuvent librement se former en unités plus petites pour aller d'un endroit à un autre … Si bien que si jamais nous les battions sur un continent, ils se transporteraient sur les autres. Mais, en définitive, ce n'est pas notre affaire de les détruire tous. J'estime que nous devons décoller.

— Vraiment ?

— Oui. Puisque nous avons comme adversaires les produits d'une évolution étrangère à la vie et certainement dépourvus de psychisme, nous ne pouvons poser le problème en termes de vengeance ou de revanche pour le sort du *Condor* et de son équipage. Ce serait la même chose que de fustiger l'océan parce qu'il a fait sombrer un bateau corps et biens.

— Dans ce que vous dites, il y aurait beaucoup de vrai si les choses se présentaient réellement ainsi, déclara Horpach en se levant.

Il s'appuya des deux mains sur la carte zébrée de traits rouges et poursuivit :

— Mais, en fin de compte, ce n'est qu'une hypothèse, et nous ne pouvons pas rentrer avec des hypothèses. Une certitude est nécessaire. Non une vengeance, mais une certitude. Un diagnostic exact, des faits bien établis. Si nous les établissons, si j'ai, enfermés dans les réservoirs de *L'Invincible,* des échantillons de cette … de cette faune mécanique volante, dans la mesure où elle existe vraiment, alors, évidemment, je considérerai que nous n'avons rien de plus à faire ici. Ce sera alors l'affaire de la Base de décider le type de comportement à adopter par la suite. Entre parenthèses, il n'y a aucune garantie que ces « insectes » restent sur Régis. Ils peuvent parfaitement se multiplier et finir par représenter un danger pour la navigation cosmique dans cette région de la galaxie.

— Même s'il devait en être ainsi, cela ne se produirait pas avant des centaines de milliers ou même des millions d'années. Vous continuez à raisonner, je le crains, Commandant, comme si nous nous trouvions en face d'un adversaire pensant. Ce qui avait été jadis

l'instrument de créatures douées de raison est devenu indépendant, une fois celles-ci disparues, et a constitué dorénavant réellement une partie des forces naturelles de la planète. La vie a subsisté dans l'océan, car l'évolution mécanique ne s'y attaque pas, tandis qu'elle ne laisse pas les formes de cette vie aborder sur la terre ferme. C'est ce qui explique la petite proportion d'oxygène dans l'atmosphère — elle est produite par les algues océaniques — ainsi que l'aspect de la surface des continents. C'est un désert, car ces systèmes ne construisent rien, ne possèdent aucune civilisation, n'ont rien en dehors d'eux-mêmes, ne créent aucune valeur : c'est pourquoi, aussi, nous devrions les traiter comme des forces naturelles. La nature, elle non plus, ne crée ni jugements ni valeurs. Ces produits sont tout simplement eux-mêmes, ils durent et agissent afin de continuer à durer …

— Comment expliquez-vous la destruction des machines volantes ? Un champ de force les protégeait …

— On peut écraser un champ de force à l'aide d'un autre champ de force. Du reste, Commandant, afin d'anéantir en une fraction de seconde toute la mémoire contenue dans le cerveau d'un homme, il faut en un instant créer autour de sa tête un champ électrique d'une puissance telle qu'il nous serait, même à nous, difficile de le réaliser à l'aide des moyens dont nous disposons à bord. Des convertisseurs, des transformateurs, des électro-aimants gigantesques seraient nécessaires …

— Et vous pensez qu'ils possèdent tout cela ?

— Mais absolument pas ! Ils n'ont rien. Ils sont tout simplement comme de petites briques dont la nécessité du moment construit ce qui est indispensable. Un signal parvient : « Danger ! » Quelque chose est apparu, décelable par des modifications révélatrices, par exemple une modification du champ électrostatique … Immédiatement, l'essaim volant forme cette espèce de « cerveau-nuage » dont la mémoire collective s'éveille : des créatures de ce genre ont déjà été ici, on a agi avec elles de telle et telle façon, après quoi elles ont été détruites … et elles répètent ce mode de comportement …

— Bien, dit Horpach qui, depuis un assez long moment, n'écoutait plus ce que disait le vieux biologiste. Je retarde le départ. Je vais convoquer une conférence ; je préférerais ne pas le faire, car ça va dégénérer en une de ces discussions ! Les passions scientifiques vont s'échauffer, mais je ne vois pas d'autre issue. Dans une demi-heure, dans la grande bibliothèque, docteur Lauda …

— Qu'ils arrivent à me convaincre que je me trompe, et alors vous aurez à bord un homme vraiment satisfait … dit lentement le biologiste, et il sortit aussi doucement qu'il était entré.

Horpach se redressa, s'approcha de l'informateur mural et, ayant

appuyé sur le bouton commandant le réseau des micros intérieurs, appela à tour de rôle tous les savants.

Il apparut que la plupart des spécialistes avaient fait des suppositions semblables à celles de Lauda ; celui-ci était tout simplement le premier à avoir formulé son hypothèse en termes aussi catégoriques. Les discussions ne tournèrent qu'autour d'un problème : savoir si le « nuage » était doté ou non de psychisme. Les cybernéticiens étaient plutôt enclins à le considérer comme un système pensant, doté de la capacité de recourir à des actions stratégiques. Lauda fut violemment attaqué ; Horpach se rendait compte que la virulence de ces attaques était moins provoquée par l'hypothèse du biologiste que par le fait qu'au lieu d'en avoir discuté avec ses confrères, il en avait tout d'abord parlé à lui-même. Malgré tous les liens qui les unissaient au reste de l'équipage, les savants n'en constituaient pas moins une sorte d'État dans l'État, et ils respectaient un certain code de comportement non écrit.

Kronotos, le cybernéticien en chef, demanda de quelle façon, selon Lauda, le « nuage », bien que dépourvu d'intelligence, avait appris à attaquer les hommes.

— Mais c'est bien simple, repartit le biologiste. Il n'a rien fait d'autre pendant des millions d'années. Je pense à la lutte contre les habitants autochtones de Régis III. C'étaient des animaux possédant un système nerveux central. Ils ont appris à les attaquer, exactement comme un insecte, sur Terre, attaque sa proie. Ils le font avec une précision analogue à celle avec laquelle une guêpe est capable d'instiller son venin dans le système nerveux d'une sauterelle ou d'un hanneton. Ce n'est pas de l'intelligence, c'est de l'instinct …

— Et comment ont-ils su la façon de s'attaquer aux machines volantes ? Ils n'en avaient pas rencontré jusqu'à présent …

— Cela, nous ne pouvons pas le savoir, cher confrère. Comme je l'ai déjà dit, ils avaient jadis combattu sur deux fronts. Contre les habitants de Régis, tant contre les vivants que contre les morts, c'est-à-dire les autres automates. Ces automates, forcément, devaient utiliser diverses sortes d'énergie pour se défendre et attaquer …

— Mais s'il n'y en avait pas parmi eux qui volaient …

— Je devine ce que le docteur veut dire, remarqua Saurahan, l'adjoint du cybernéticien en chef.

— Ces grands automates, ces macro-automates communiquaient entre eux afin de coopérer, et il était plus facile de les détruire si on les isolait, si on les séparait les uns des autres ; le meilleur moyen, par conséquent, c'était de bloquer les transmissions …

— Il ne s'agit pas de savoir si l'on peut expliquer les différentes façons dont se comporte le « nuage » sans avoir à recourir à l'hypothèse de l'intelligence, répondit Kronotos, puisque nous ne

sommes pas tenus de prendre en considération le « rasoir d'Occam ». Ce n'est pas notre affaire, pour l'instant du moins, de bâtir une hypothèse qui expliquerait tout avec les moyens les plus économiques ; il nous faut en revanche en édifier une qui nous permette d'agir avec le maximum de sécurité. C'est pourquoi il vaut mieux supposer que le « nuage » est peut-être doué de raison, car nous n'en serons que plus circonspects. Et nous agirons plus prudemment. Si, à l'inverse, nous admettions avec Lauda que le nuage ne possède pas d'intelligence alors qu'il en posséderait une en réalité, nous pourrions facilement payer une telle faute un prix terrible … Je ne parle pas en théoricien, mais avant tout en stratège.

— Je ne sais pas qui tu veux convaincre, le nuage ou moi, répondit calmement Lauda. Je ne suis pas partisan d'une insuffisance de précautions, mais le nuage ne possède pas un type d'intelligence autre que celui des insectes et, plus précisément, que celui, non pas d'un insecte isolé, mais, disons, d'une fourmilière. Car s'il en était autrement, nous serions tous morts.

— Prouve-le.

Nous n'avons pas été, pour le « nuage », son premier adversaire du type *homo,* puisqu'il a déjà eu affaire à d'autres, semblables : je rappelle qu'avant nous, le *Condor* est venu ici. Or, pour pénétrer à l'intérieur du champ de force, il aurait suffi, à ces « mouches » microscopiques, de s'enterrer dans le sable. Elles connaissaient le champ de force du *Condor,* elles auraient donc pu apprendre cette méthode d'attaque. Or, elles n'ont rien fait de semblable. Donc, ou bien le « nuage » est un imbécile ou bien il agit instinctivement …

Kronotos ne voulut pas s'avouer vaincu, mais ici intervint Horpach, proposant de remettre à plus tard la suite de la discussion. Il demanda que l'on fît des propositions concrètes, découlant de ce qui avait été établi avec une grande probabilité. Nygren demanda si l'on ne pouvait pas protéger les hommes à l'aide d'un écran, en les coiffant de ces casques métalliques qui empêchent toute action du champ magnétique. Les physiciens n'en conclurent pas moins que ce ne serait pas efficace, puisqu'un champ très violent crée dans le métal des courants tourbillonnants qui porteraient le casque à une très haute température. Dès qu'il commencerait à sentir la brûlure, celui qui le porterait n'aurait qu'une solution : le retirer au plus vite.

La nuit était tombée. Horpach parlait, dans un coin de la salle, avec Lauda et les médecins. Les cybernéticiens formaient un cercle à part.

— Il est tout de même extraordinaire que des créatures dotées d'une intelligence supérieure, autrement dit ces macro-automates, n'aient pas eu le dessus, remarqua l'un d'eux. Ce serait là une exception qui confirme la règle qui veut que l'évolution aille dans le

sens de la complication, du perfectionnement de l'homéostase … les questions de l'information, de son utilisation …

— Ces automates n'avaient pas la moindre chance précisément parce que, dès le début, ils étaient si hautement développés et si compliqués, répondit Saurahan. Comprends donc : ils étaient hautement spécialisés afin de pouvoir collaborer avec leurs constructeurs, les Lyriens. Et lorsque ceux-ci ont disparu, ils se sont retrouvés en quelque sorte amputés, privés de commandement. En revanche, les formes qui ont donné naissance aux « mouches » d'aujourd'hui (je n'affirme nullement que celles-ci existaient déjà alors, je considère même que c'est exclu, elles ont dû apparaître bien plus tard), ces formes, donc, étaient relativement élémentaires, et, pour cette raison même, avaient bien des voies d'évolution possibles.

— Il y a peut-être même un facteur plus important encore, ajouta le docteur Sax qui venait de se joindre à eux. Nous avons affaire à des mécanismes, or les mécanismes ne font jamais preuve de cette tendance à se réparer eux-mêmes que possèdent les animaux : un tissu vivant qui se régénère de lui-même s'il a été blessé. Un macro-automate, même s'il peut en réparer d'autres, a besoin pour cela d'outils, de tout un parc de machines. Il suffirait donc de les couper de ces outils pour les rendre aveugles. Ils sont alors devenus une proie quasi désarmée pour les créatures volantes qui étaient bien moins exposées à la détérioration …

— C'est extraordinairement intéressant, dit soudain Saurahan. Il en découle que nous devons construire nos automates d'une façon tout à fait différente de ce que nous faisons, afin qu'ils soient véritablement universels : il faut partir de petites pièces élémentaires, de pseudo-cellules pouvant être interchangeables.

— Ce n'est pas si nouveau que ça, fit remarquer Sax en souriant. L'évolution des formes vivantes se fait de cette façon, et ce n'est pas par hasard … C'est pourquoi le fait que le « nuage », lui aussi, se compose de tels éléments interchangeables n'est certainement pas dû au hasard … C'est affaire de matériau : un macro-automate endommagé a besoin de pièces de rechange que seule une industrie hautement développée peut produire, tandis qu'un système constitué de quelques cristaux ou d'autres éléments simples — un tel système peut être détruit, et cela n'entraîne aucun dommage, car il sera immédiatement remplacé par l'un des milliards de systèmes semblables.

Voyant qu'il ne pouvait en attendre beaucoup, Horpach quitta les savants qui, plongés dans leur discussion, n'y prêtèrent guère attention. Le commandant se rendit au poste de pilotage, afin d'informer l'équipe de Rohan de l'hypothèse de « l'évolution inorganique » Il faisait déjà sombre lorsque *L'Invincible* établit la

liaison avec l'hypercoptère qui se trouvait dans le cratère. Ce fut Gaarb qui prit le micro.

— Je n'ai que sept hommes ici, dit-il, dont deux médecins auprès de ces malheureux. Tous dorment en ce moment, à part le radio qui est assis à côté de moi. Mais Rohan n'est pas encore de retour.

— Pas encore de retour ? Quand est-il parti ?

— Vers six heures de l'après-midi. Il a pris six machines et tous les autres hommes … Nous étions convenus qu'il rentrerait après le coucher du soleil. C'était il y a dix minutes.

— Et vous êtes en liaison radio avec lui ?

— Elle a été coupée il y a environ une heure.

— Gaarb ! Pourquoi ne m'avez-vous pas alerté immédiatement ?

— Rohan m'a déclaré avec assurance que la liaison radio serait interrompue pendant un certain temps, car ils allaient s'enfoncer dans l'une de ces profondes gorges, vous savez, Monsieur … Leurs pentes sont envahies de cette saloperie métallique qui donne de tels échos qu'il est pratiquement impossible d'entendre les signaux …

— Veuillez m'informer immédiatement du retour de Rohan … il aura à répondre de cela … de la sorte, nous pouvons perdre très vite tous nos hommes.

L'astronavigateur parlait encore lorsqu'il fut interrompu par une exclamation de Gaarb :

— Ils arrivent, Commandant ! Je vois les lumières, ils remontent la pente, c'est Rohan … une, deux, non, ce n'est qu'une seule machine … je vais tout savoir immédiatement.

— J'attends.

Gaarb, voyant les lumières de projecteurs se balancer à ras du sol, éclairer à tout instant le campement pour de nouveau disparaître dans les replis du terrain, se saisit d'un lance-fusée qui gisait non loin sur le plancher et tira deux fois en l'air. L'effet fut excellent. Tous les hommes endormis sautèrent à bas de leur lit, tandis que la machine décrivait une boucle et que le radio qui montait la garde au poste central ouvrait un passage dans le champ de force. Le véhicule à chenilles, couvert de poussière, s'engagea entre les lumières bleues, afin de gagner la dune où s'était posé le supercoptère. Avec effroi, Gaarb reconnut dans le véhicule le petit amphibie de patrouille, à trois places — un véhicule pour les liaisons radio. Avec tous les autres, il courut au-devant de la machine en marche. Avant qu'elle ne s'arrêtât, un homme en combinaison déchirée en sauta, le visage tellement barbouillé de boue et de sang que Gaarb ne le reconnut pas tant que l'autre ne se fit pas entendre.

Gaarb, gémit-il, attrapant le savant par l'épaule, tandis que ses jambes pliaient sous lui.

Les autres se précipitèrent, le soutinrent, tout en criant :

— Qu'est-il arrivé ? Où sont les autres ?

— Il — n'y — a — plus — personne … parvint à articuler Rohan avant de glisser inerte entre leurs bras, évanoui.

Vers minuit, les médecins parvinrent à le ranimer. Couché sous l'auvent en aluminium de la baraque, dans une tente à oxygène, il raconta ce que, une demi-heure plus tard, Gaarb transmit par radio à *L'Invincible*.

CHAPITRE VII
LE GROUPE DE ROHAN

La colonne conduite par Rohan comportait deux grands ergorobots, quatre véhicules à chenilles tout terrain et une petite machine amphibie. Rohan s'y était installé avec le chauffeur Jarg et le bosco Terner. Ils avançaient selon la formation stipulée en cas de procédure de troisième degré. En tête, allait en se balançant un ergorobot vide, suivi de la voiture de patrouille amphibie de Rohan, puis des quatre machines qui avaient chacune embarqué deux hommes ; le second ergorobot fermait la colonne ; à eux deux, ils protégeaient tout le groupe grâce au bouclier du champ de force.

Rohan s'était décidé à organiser cette expédition car, alors qu'ils se trouvaient encore dans le cratère, il avait été possible, à l'aide de « chiens électriques », de découvrir la piste de trois des quatre hommes manquants du groupe de Regnar. Il était évident que, si on ne les retrouvait pas, ils seraient condamnés à mourir de soif ou de faim, à errer à travers les chemins de pierre, plus désarmés que des enfants.

Ils parcoururent les premiers kilomètres en se laissant guider par les indications des détecteurs. Au débouché d'une des gorges qu'ils dépassaient, larges et plates en cet endroit, aux environs de sept heures du soir, ils découvrirent des empreintes très nettes de pas, imprimées dans la fange qu'avait laissée un torrent en cours d'assèchement. Ils distinguèrent trois sortes d'empreintes, parfaitement conservées dans la vase humide qui n'avait que peu séché au cours de la journée ; il y en avait aussi une quatrième, mais brouillée, car l'eau qui sourdait faiblement entre les roches l'avait déjà détrempée. Ces marques d'un dessin caractéristique indiquaient qu'elles avaient été faites par les pieds lourdement chaussés des hommes de Regnar qui s'étaient dirigés vers le fond de la gorge. Un peu plus loin, elles disparaissaient sur les rochers, mais ceci ne découragea naturellement pas Rohan, qui savait que les versants du ravin devenaient plus loin de plus en plus abrupts. Il était donc improbable que les fuyards frappés d'amnésie aient réussi à se hisser sur ces pentes. Rohan comptait les découvrir d'un instant à l'autre à l'extrémité de la gorge qu'il ne pouvait apercevoir à cause des coudes nombreux et très prononcés. Après avoir brièvement tenu conseil, ils repartirent. La colonne parvint bientôt à un endroit où, sur les deux versants, poussaient des buissons métalliques extraordinaires, extrêmement touffus. C'étaient des formations stipulées, à pinceaux, d'une hauteur variant approximativement d'un à un mètre et demi. Cette végétation sortait des fissures de la roche nue, remplies d'une

sorte d'argile noirâtre. Tout d'abord, les buissons apparurent isolément, puis formèrent un fourré homogène, dont la couche rouillée, épineuse comme une brosse, recouvrait les deux pentes du ravin presque jusqu'au fond ; là serpentait, dissimulé sous de grandes dalles, un mince filet d'eau.

Ici et là, entre les « buissons », s'ouvraient des entrées de cavernes. Des unes s'écoulaient de minces ruisseaux, les autres étaient sèches ou semblaient desséchées. Celles dont l'ouverture se trouvait assez bas, les hommes de Rohan essayaient de les examiner, en les éclairant jusqu'au fond à l'aide de leurs projecteurs. Dans l'une de ces grottes, ils trouvèrent une quantité considérable de petits cristaux triangulaires, en partie noyés dans l'eau qui gouttait de la voûte. Rohan en avait une pleine poignée dans sa poche. Ils roulèrent pendant une demi-heure environ en remontant le ravin de plus en plus escarpé. Jusqu'à présent, les véhicules à chenilles grimpaient parfaitement la pente. Comme, en deux endroits, ils découvrirent de nouveau des traces de pas dans la vase desséchée du bord du ruisseau, ils étaient certains d'aller dans la bonne direction. Derrière l'un des tournants, le contact radio jusqu'alors maintenu avec le supercoptère devint nettement moins bon, ce que Rohan attribua au rôle d'écran joué par les taillis métalliques. Des deux côtés de la gorge, large de vingt mètres au sommet et d'environ douze au fond, s'élevaient des parois par endroits presque verticales, recouvertes de quelque chose qui ressemblait à une fourrure noire et raide — la masse des fils de fer des taillis. Ces buissons étaient si nombreux de part et d'autre qu'ils formaient un épais revêtement montant jusqu'aux sommets.

La colonne des véhicules eut à franchir deux portes rocheuses relativement larges ; cela prit pas mal de temps, car les techniciens du champ durent en réduire la portée avec beaucoup de précision, afin de ne pas heurter les rochers. Ils étaient en effet pleins de fissures dues à l'érosion et prêts à s'émietter, aussi chaque coup du champ énergétique contre les piliers rocheux risquait de provoquer l'éboulement de toute une avalanche de pierres. Ce n'était évidemment pas pour eux-mêmes qu'ils craignaient, mais pour les hommes égarés — s'ils se trouvaient à proximité — qu'un glissement de ce genre risquait de blesser et même de tuer.

Une heure environ s'était écoulée depuis que la liaison radio s'était interrompue lorsque, sur les écrans magnétiques des détecteurs, apparurent des éclairs rapprochés. Les appareils de détection s'étaient apparemment détraqués, puisque, lorsqu'on voulut y lire la direction d'où provenaient ces impulsions, on vit qu'ils indiquaient à la fois tous les points de l'horizon. Ce fut à l'aide de compteurs d'intensité et de polarisation, seulement, qu'il fut possible d'établir que la source des oscillations du champ magnétique était constituée par les taillis

recouvrant les versants de la gorge. C'est alors seulement qu'ils remarquèrent aussi que ces taillis se présentaient différemment que dans la partie du ravin déjà traversée : ils n'étaient plus recouverts d'un dépôt de rouille, les buissons dont ils se composaient étaient plus hauts, plus grands et plus noirs, semblait-il, car sur leurs branches ou plutôt sur leurs tiges de fer étaient collées d'étranges excroissances. Rohan ne se décida tout de même pas à étudier cela de près, ne voulant pas se risquer à ouvrir le champ de force.

Ils repartirent à une allure un peu plus rapide, tandis que les impulsomètres et les détecteurs magnétiques décelaient des activités de plus en plus variées. Lorsqu'on levait la tête, on pouvait voir, de place en place, l'air frémir au-dessus de toute la surface des sombres broussailles, comme s'il était fortement chauffé. Derrière la seconde porte rocheuse, ils remarquèrent que de minces traînées semblables à des tourbillons de fumée en train de se dissiper tournaient en spirales derrière les buissons du sommet. Cela se produisait toutefois à si haute altitude qu'on ne pouvait pas se rendre compte de la nature du phénomène, même en utilisant des jumelles. Il est vrai que Jarg, qui conduisait la voiture de Rohan, affirma — car il avait la vue très perçante — que ces « fumées » avaient l'air d'essaims de petits insectes.

Rohan sentait l'inquiétude le gagner peu à peu, car l'expédition durait plus longtemps qu'il ne l'aurait cru, et que l'on n'apercevait toujours pas la fin de ce ravin sinueux. Mais on pouvait rouler plus vite à présent, car les amoncellements de pierres rencontrés précédemment dans le lit du torrent avaient disparu ; quant au ruisseau, il était pour ainsi dire inexistant, caché profondément sous les galets : ce n'était que lorsque les machines s'arrêtaient, que l'on pouvait entendre, dans le silence revenu, le murmure à peine perceptible de l'eau invisible.

Derrière le coude suivant, apparut une porte rocheuse plus étroite que les précédentes. Après en avoir mesuré l'écartement, les techniciens constatèrent qu'on ne pouvait pas la traverser en gardant le champ de force ouvert. On sait qu'un tel champ ne peut prendre des dimensions arbitraires, mais qu'il forme toujours une variante d'un volume engendré par une conique, donc une sphère, un ellipsoïde ou un hyperboloïde. Précédemment, ils avaient réussi à franchir les rétrécissements du ravin en réduisant le champ de protection aux dimensions d'un ballon stratosphérique aplati qui, évidemment, était invisible.

À présent, aucune manœuvre n'aurait permis de réaliser pareil exploit. Rohan tint conseil avec le physicien Tomman et les deux techniciens du champ. Il fut décidé en commun de risquer le passage en déconnectant momentanément et partiellement seulement le

champ. Un ergorobot vide devait en premier franchir le défilé, son émetteur de champ débranché ; dès l'obstacle franchi, il rétablirait le champ afin d'assurer une pleine protection sur l'avant, en forme de bouclier convexe. Tandis que les quatre grosses machines ainsi que la voiture de patrouille de Rohan traverseraient la porte, ils ne seraient privés de protection qu'au-dessus d'eux ; enfin, le dernier ergorobot fermant la colonne unirait son « bouclier » à celui du premier, immédiatement après avoir franchi le rétrécissement, pour reconstituer de la sorte une protection complète.

Tout se déroulait conformément à ce projet et la dernière des quatre voitures à chenilles passait précisément entre les colonnes de pierre, lorsqu'une secousse étrange fit frémir l'air — ce n'était pas un bruit, mais bien une secousse, comme si, à proximité, un rocher était tombé ; les parois broussailleuses du ravin se mirent à fumer, un nuage noir en jaillit, qui se lança à une vitesse folle sur la colonne.

Rohan, qui avait décidé de laisser passer les gros transporteurs avant son amphibie, était justement arrêté, attendant que le dernier d'entre eux fût passé. Il vit soudain les versants de la gorge émettre une vapeur noire, ainsi qu'un immense éclair vers l'avant, là où l'ergorobot de tête, qui avait déjà franchi le défilé, avait rétabli le champ. Des volutes et des volutes du nuage attaquant le convoi se consumaient sur sa surface, mais la majeure partie s'en éleva au-dessus des flammes et se précipita à la fois sur toutes les machines. Rohan cria à Jarg de mettre immédiatement en marche l'ergorobot de queue, et de relier son champ à celui du premier, car dans ces circonstances, le danger d'un éboulement ne comptait plus. Jarg s'affaira, mais ne réussit pas à rétablir le contact. Sans doute — comme devait le faire remarquer par la suite l'ingénieur en chef — les klystrons du circuit électronique étaient-ils surchauffés. Si le technicien les avait maintenus dans le circuit quelques secondes de plus, le champ aurait certainement jailli, mais Jarg perdit la tête et, au lieu de renouveler sa tentative, sauta hors de la machine. Rohan le saisit par sa combinaison, mais l'homme fou de terreur s'arracha à sa poigne et s'enfuit vers le bas du ravin. Lorsque Rohan réussit enfin à atteindre les appareils, il était déjà trop tard.

Les hommes surpris dans les transporteurs sautaient à terre et couraient dans tous les sens, presque invisibles dans les tourbillons du nuage bouillonnant. Ce spectacle était si invraisemblable que Rohan n'essaya même pas d'intervenir. (C'était du reste impossible : s'il rétablissait le champ, il les blesserait, car ils essayaient même de gravir les pentes, comme pour chercher refuge dans les taillis métalliques.) Il se tenait à présent, passif, dans la machine abandonnée et attendait son tour. Dans son dos, Terner, le buste sorti de la tourelle de tir, tirait en l'air à l'aide de lasers à air comprimé,

mais ce feu ne servait à rien, car la majeure partie du nuage se trouvait déjà trop près. Soixante mètres à peine, séparaient Rohan du reste de la colonne. Sur toute cette distance, se débattaient et se roulaient sur le sol les malheureux qu'on aurait dits atteints par des flammes noires ; ils criaient assurément, mais leurs cris, comme tous les autres bruits, y compris le grondement du premier ergorobot — sur le champ de force duquel continuaient à se consumer, dans un incendie frémissant, des myriades d'attaquants — , étaient noyés dans le sifflement rauque et interminable du nuage.

Rohan restait toujours là, sorti à mi-corps de son amphibie, n'essayant même plus de s'y cacher, non mû par un courage désespéré — comme il devait le redire par la suite — , mais tout simplement parce qu'il n'y pensait pas, pas plus qu'à autre chose.

Cette image qu'il n'allait jamais pouvoir oublier — ces hommes pris sous une avalanche noire — se transforma soudain d'une façon stupéfiante. Les victimes attaquées cessèrent de se rouler sur les pierres, de fuir, de ramper vers les buissons de fils de fer. Lentement, les hommes se levaient ou s'asseyaient, et le nuage, s'étant divisé en une série d'entonnoirs, forma au-dessus de chacun comme un tourbillon localisé, d'un seul attouchement effleura leur torse ou seulement leur tête, puis s'éloigna, effervescent, en grondant, de plus en plus haut entre les parois de la gorge, jusqu'à ce qu'il formât un écran à la lumière du ciel crépusculaire. Ensuite, avec un bruissement continu et décroissant, il se glissa entre les roches, s'engloutit dans la jungle noire et y disparut, si bien que seuls de rares petits points noirs, restés çà et là sur le sol entre les hommes couchés, témoignaient de la réalité de ce qui venait de se passer.

Rohan, ne parvenant toujours pas à croire qu'il était sauvé et ne comprenant pas à quoi attribuer ce fait, chercha Terner des yeux. Mais la tourelle de tir était vide ; le bosco en avait sans doute sauté, il ne savait quand ni comment. Il le vit, couché non loin de là, tenant toujours les lasers serrés sur sa poitrine par la crosse, et regardant devant lui avec des yeux qui ne voyaient rien.

Rohan descendit de voiture et se mit à courir d'un homme à l'autre. Ils ne le reconnaissaient pas. Aucun ne lui adressa la parole. La plupart semblaient calmes ; ils s'étaient couchés sur les pierres ou restaient assis, mais deux ou trois se levèrent et, s'approchant des machines, commencèrent à en palper lentement les flancs, avec des mouvements maladroits d'aveugles.

Rohan remarqua Genlis, un remarquable radariste, ami de Jarg, la bouche entrouverte. Tel un sauvage qui aurait vu une machine pour la première fois de sa vie, il essayait de remuer la poignée qui ouvrait la portière du transporteur.

L'instant d'après, Rohan devait comprendre ce que signifiait le

trou rond brûlé dans l'une des cloisons du poste de pilotage du *Condor* : en effet, tandis que, s'étant agenouillé, il saisissait le docteur Ballmin par les épaules et le secouait avec l'énergie du désespoir, comme s'il était convaincu que de cette façon il le ferait revenir à son état normal, juste à côté de sa tête jaillit avec fracas une flamme violette. C'était l'un des hommes assis plus loin qui, ayant sorti de son étui son lance-flammes, appuyait sans le vouloir sur la détente. Rohan l'interpella, mais l'homme n'y prêta pas la moindre attention. Peut-être cet éclair avait-il été à son goût, comme les feux d'artifice plaisent aux jeunes enfants, car il se mit à tirer, vidant son chargeur atomique tant et si bien que l'air était plein d'étincelles de chaleur et que Rohan, s'étant jeté à terre, dut ramper entre les pierres.

Au même moment, un piétinement rapide se fit entendre et Jarg apparut, tout essoufflé, le visage ruisselant de sueur, de derrière le tournant du ravin. Il courait droit sur le fou qui s'amusait à tirer.

— Arrête-toi ! Couche-toi ! Couche-toi ! cria Rohan de toutes ses forces.

Mais avant que Jarg, qui ne se rendait encore compte de rien, s'arrêtât, un coup le frappa atrocement à l'épaule gauche, si bien que Rohan vit son visage, tandis que le bras volait en l'air et que le sang jaillissait de l'horrible blessure. L'homme qui tirait semblait ne s'être aperçu de rien ; quant à Jarg, après avoir regardé avec un étonnement indicible son moignon sanglant, puis son bras coupé, il tournoya sur lui-même et s'abattit sur le sol.

L'homme au lance-flammes se leva. Rohan voyait la flamme continue de l'arme en train de s'échauffer faire jaillir des étincelles des pierres, dans une odeur de fumée de silex. L'homme marchait en vacillant ; ses mouvements étaient absolument ceux d'un enfant tenant une crécelle. La flamme trancha l'espace entre deux hommes assis l'un à côté de l'autre, qui ne fermèrent même pas les yeux pour se protéger de sa lumière aveuglante. Un instant encore, et l'un d'eux aurait reçu toute la décharge en plein visage. Rohan — une fois de plus, ce ne fut pas une décision consciente, mais un réflexe — arracha de son étui son propre lance-flammes et tira, une fois seulement. L'homme se frappa violemment la poitrine de ses deux mains crispées, son arme tinta contre les pierres et lui-même s'écroula, visage contre terre.

Rohan se leva alors. La nuit tombait. Il fallait les ramener tous, le plus vite possible, à la base. Il n'avait que son propre véhicule, le petit amphibie. Lorsqu'il avait voulu utiliser l'un des transporteurs, il s'était rendu compte que deux d'entre eux étaient entrés en collision dans la partie la plus étroite du défilé rocheux, et qu'on ne pourrait les séparer qu'à l'aide d'une grue. Restait l'ergorobot de queue, qui ne pouvait emporter plus de cinq hommes, alors qu'il y en avait neuf de vivants, bien qu'inconscients. Il se dit que le mieux serait de les rassembler

tous, de les attacher afin qu'ils ne puissent se sauver nulle part ni se faire du mal, de remettre en marche les champs des deux ergorobots afin de les protéger, et de partir lui-même chercher du secours. Il ne voulait emmener personne, car sa petite voiture tout terrain était absolument désarmée ; aussi, en cas d'attaque, préférait-il être seul à courir les risques.

La nuit était déjà profonde lorsqu'il termina cet extraordinaire travail. Les hommes s'étaient laissé attacher sans opposer la moindre résistance. Il manœuvra l'ergorobot de queue, afin de pouvoir s'éloigner dans un terrain dégagé avec son véhicule amphibie ; il mit en place les deux émetteurs, établit à distance le contact créant le champ de force à l'intérieur duquel se trouvaient les hommes attachés. Alors, il prit le chemin du retour.

C'est ainsi que, vingt-sept jours après son atterrissage, presque la moitié de l'équipage de *L'Invincible* était hors combat.

CHAPITRE VIII
LA CATASTROPHE

Comme toute histoire vraie, le récit de Rohan était bizarre et incohérent. Pourquoi le nuage ne les avait-il pas attaqués, lui et Jarg ? Pourquoi n'avait-il pas touché non plus Terner, tant que celui-ci n'avait pas quitté l'amphibie ? Pourquoi Jarg s'était-il sauvé, pour revenir ensuite ? Il était relativement facile de répondre à cette dernière question. Il était revenu, supposa-t-on, parce qu'il avait repris son sang-froid après un moment de panique et s'était rendu compte qu'il était à environ cinquante kilomètres de la base — distance qu'il ne pourrait parcourir à pied avec les réserves d'oxygène dont il disposait.

Les questions précédentes demeuraient des énigmes. Y répondre pourrait avoir pour tous les hommes une importance réellement vitale. Mais les considérations et les hypothèses devaient céder le pas à l'action.

Horpach apprit le sort du groupe de Rohan à minuit passé ; une demi-heure plus tard, il décollait.

Déplacer un croiseur cosmique d'un endroit à un autre, distant d'à peine deux cents kilomètres, est une tâche ingrate. Il faut conduire constamment le vaisseau suspendu verticalement au-dessus du feu de ses tuyères, à une vitesse relativement réduite, ce qui entraîne une consommation considérable de carburant. Les propulseurs, non adaptés à ce genre de travail, exigeaient l'intervention constante des automates électriques, et même ainsi, le colosse métallique se mouvait dans la nuit avec un faible roulis, comme s'il était porté sur la surface d'une mer légèrement houleuse. C'eût été assurément un spectacle extraordinaire pour un observateur resté sur Régis III, que cette forme peu distincte dans le reflet des flammes qu'elle projetait, qui avançait dans les ténèbres, telle une colonne de feu.

Il n'était pas facile non plus de se maintenir dans la bonne direction. Il fallut s'élever au-dessus de l'atmosphère puis y rentrer de nouveau, la poupe la première.

Tout cela absorba entièrement l'attention de l'astronavigateur, d'autant que le cratère recherché était dissimulé par un léger voile de nuages. À la fin, avant l'aube encore, *L'Invincible* se posait au lieu voulu, à deux kilomètres de l'ancienne base de Regnar. Le supercoptère, les machines et les baraquements furent pris alors dans le périmètre de protection du croiseur. Un groupe de secours, fortement armé, ramena ensuite, vers midi, tous les hommes du groupe de Rohan qui avaient été sauvés, en bonne santé, mais

inconscients. Il fallut adjoindre à l'infirmerie deux nouvelles cabines, car la salle d'hospitalisation proprement dite était déjà comble. Ce ne fut qu'une fois tout cela terminé que les savants entreprirent de sonder le secret qui avait sauvé Rohan et qui aurait sauvé Jarg, sans le tragique accident du lance-flammes entre les mains du fou.

C'était incompréhensible, car tous deux, tant par leurs vêtements, leur armement que leur aspect, ne différaient en rien des autres. Cela ne signifiait sans doute rien, non plus, le fait qu'ils se trouvaient à trois, avec Terner, dans le petit véhicule tout terrain.

Horpach se trouvait en outre placé devant le dilemme suivant : que faire à présent ? La situation était suffisamment claire pour qu'il puisse rentrer à la Base avec les données qu'il possédait, qui justifiaient le retour et expliquaient en même temps la fin tragique du *Condor*. Ce qui intriguait le plus les savants, a savoir les pseudo-insectes métalliques, leur symbiose avec les « plantes » de fer enracinées sur les rochers, enfin la question du « psychisme » du nuage (alors qu'on ne savait même pas s'il en existait un ou plusieurs ou enfin si des nuages de petite taille pouvaient s'assembler et se fondre pour ne former plus qu'un seul nuage homogène) — tout cela ne l'aurait pas incité à rester sur Régis III même une heure de plus, sans le fait qu'il y avait quatre manquants de l'équipe de Regnar, ce dernier inclus.

Les traces laissées par les égarés avaient entraîné le groupe de Rohan dans la gorge. Il était incontestable que ces hommes sans défense y mourraient, même si les habitants inanimés de Régis les laissaient tranquilles. Il fallait donc fouiller les terrains avoisinants, car privés de toute capacité d'agir de façon raisonnée, les malheureux ne pouvaient compter que sur l'aide de *L'Invincible*.

La seule chose que l'on réussit à établir avec une approximation raisonnable, ce fut le rayon dans lequel mener les recherches, étant donné que les égarés, dans cette contrée de grottes et de ravins, n'avaient pas pu s'éloigner du cratère de plus d'une vingtaine ou d'une trentaine de kilomètres. Ils n'avaient déjà plus beaucoup d'oxygène dans leurs appareils, mais les médecins assuraient que respirer l'atmosphère de la planète ne comportait assurément pas de risque mortel et que, dans l'état où ces hommes se trouvaient, les vertiges provoqués par le méthane dissous dans le sang n'avaient guère d'importance.

La zone à explorer n'était pas très étendue ; mais exceptionnellement difficile et impénétrable. Passer au peigne fin tous les culs-de-sac, toutes les crevasses, les cryptes et les cavernes, même dans les conditions les plus favorables, pouvait prendre des semaines. Sous les rochers des ravins et des vallées, ne communiquant avec eux que de place en place, se dissimulait un second système de couloirs et

de grottes creusés par les eaux. Il était parfaitement possible que les égarés séjournassent dans l'une de ces cachettes. En outre, on ne pouvait même pas espérer les retrouver tous en un seul et même endroit. Privés de mémoire, ils étaient plus démunis que des enfants puisque ceux-ci, du moins, fussent restés ensemble. Et, en plus de tout cela, cette région était le siège des nuages noirs. Le puissant armement de *L'Invincible* et ses moyens techniques ne pouvaient être d'un grand secours dans les recherches. La protection la plus sûre — le champ de force — ne pouvait absolument pas être utilisée dans les corridors souterrains de la planète. Ainsi donc, restait l'alternative : ou bien repartir immédiatement, ce qui équivalait à condamner les hommes perdus à la mort, ou bien entreprendre des recherches risquées. Elles ne pourraient laisser d'espoir qu'au cours des tout prochains jours, une semaine au maximum. Horpach savait que des recherches poursuivies au-delà de ce délai ne permettraient de découvrir que les dépouilles de ces hommes.

Le lendemain, de bon matin, l'astronavigateur convoqua les spécialistes, leur exposa la situation et leur communiqua qu'il comptait sur leur aide. Ils se trouvaient en possession d'une poignée d'« insectes métalliques » que Rohan avait rapportés dans la poche de son blouson. Ils avaient consacré près de vingt-quatre heures à les étudier. Horpach voulait savoir s'il existait la moindre chance de rendre ces objets radicalement inoffensifs. Une question fut de nouveau posée : qu'était-ce donc qui avait préservé Jarg et Rohan de l'attaque du « nuage » ?

Les « prisonniers » occupaient, pendant la conférence, la place d'honneur, dans un récipient en verre hermétiquement bouché, au centre de la table. Il n'en restait qu'une quinzaine, les autres ayant été détruits pendant les examens. Ces produits, à triple symétrie parfaite, rappelaient par leur forme la lettre Y, avec trois embranchements terminés en pointe acérée et réunis au centre par un renflement. Ils étaient noirs comme du charbon sous la lumière directe mais, sous la lumière réfléchie, ils prenaient des opalisations grises et olivâtres, comme les abdomens de certains insectes terrestres aux écailles faites de très petites surfaces, comme un diamant taillé en rose ; chacun renfermait une construction microscopique, toujours la même. Ses éléments, plusieurs centaines de fois plus petits qu'un grain de sable, formaient une sorte de système nerveux autonome, au sein duquel il avait été possible de distinguer des systèmes partiellement indépendants les uns des autres.

La partie la plus petite, occupant l'intérieur des jambages de la lettre Y, constituait le système gouvernant les mouvements de l' « insecte » qui, dans la structure microcristalline de ses jambages, possédait quelque chose qui ressemblait à un accumulateur universel

qui serait en même temps un transformateur d'énergie. Selon la façon dont les microcristaux entraient en contact, ils créaient soit un champ électrique, soit un champ magnétique, soit encore des champs de force alternatifs qui pouvaient porter à une température relativement élevée la partie centrale. Alors, la chaleur accumulée rayonnait vers l'extérieur dans une seule direction. Le mouvement d'air ainsi produit, une sorte de jet, permettait à l'organisme de s'élever dans n'importe quelle direction. Un petit cristal isolé ne volait pas, mais voletait plutôt, et il n'était pas capable — du moins pendant les expériences en laboratoire — de diriger son vol avec précision. En revanche, lorsqu'il se joignait à d'autres par contact entre l'extrémité de leurs jambages, il donnait naissance à un agrégat dont les capacités aérodynamiques étaient d'autant plus grandes que le nombre des composants était plus considérable.

Chaque petit cristal pouvait s'unir à trois autres ; en outre, il pouvait aussi entrer en contact avec la partie centrale d'un autre par l'extrémité de l'un de ses jambages ; cela permettait une construction en couches multiples des ensembles ainsi constitués. L'assemblage ne devait pas se faire obligatoirement par contact réel ; il suffisait que les extrémités se rapprochassent pour que chaque champ magnétique ainsi formé maintînt le tout en équilibre. Pour une quantité déterminée d'« insectes », l'agrégat commençait à faire montre de nombreuses propriétés : il pouvait en effet, en fonction de l'« excitation » par des stimulants extérieurs, modifier la direction de son mouvement, sa forme, la fréquence des impulsions vibratoires internes. Si les stimulants se modifiaient de certaine façon, les signes du champ s'inversaient et, au lieu de s'attirer, les cristaux métalliques se séparaient, passant à l'état de « dissémination individuelle ».

Outre le système dirigeant ces mouvements, chacun des petits cristaux noirs comportait à l'intérieur un autre système de connexion ou plutôt un fragment d'un tel système, qui semblait bien être une partie d'un ensemble plus considérable. Ce tout d'ordre supérieur, apparaissant sans doute seulement lorsqu'une énorme quantité d'éléments s'assemblaient, était le véritable moteur régissant les activités du nuage. Mais là s'arrêtaient les connaissances des savants. Ils ne savaient rien des possibilités de croissance des systèmes d'ordre supérieur ; ce qui, en outre, restait particulièrement obscur pour eux, c'était le problème de leur « intelligence ». Kronotos supposait que plus le nombre d'éléments s'unissant entre eux était considérable, et plus grande était la capacité à résoudre un problème. Cela semblait assez convaincant, mais ni les cybernéticiens, ni les informaticiens ne connaissaient l'équivalent d'une telle construction, à savoir d'un « cerveau croissant à volonté » et adaptant ses dimensions à l'importance de ses intentions.

Une partie des cristaux apportés par Rohan était abîmée. Les autres, toutefois, avaient des réactions caractéristiques. Un cristal isolé pouvait voleter, s'élever en restant presque stable, retomber, se rapprocher de la source des stimulants ou s'en éloigner ; en outre, il était absolument inoffensif, et n'émettait, même lorsqu'il était sur le point d'être détruit — or les savants avaient essayé d'en détruire à l'aide de moyens chimiques, par la chaleur, en recourant à des champs de force et divers rayonnements — , et n'émettait donc alors aucune sorte d'énergie. Il était parfaitement possible de l'écraser, comme le plus faible hanneton sur la Terre — à cette seule différence près que sa carapace cristallo-métallique n'était pas facile à briser. En revanche, lorsqu'ils s'assemblaient pour former un agrégat, même de dimensions relativement faibles, les « insectes » commençaient, exposés à l'action d'un champ magnétique, à produire un autre champ qui annulait le premier ; chauffés, ils s'efforçaient de se débarrasser de la chaleur à l'aide d'un rayonnement infrarouge. Les expériences ne pouvaient être poussées plus avant, puisque les savants ne disposaient que d'une poignée de cristaux.

Aux questions de l'astronavigateur, ce fut Kronotos qui répondit au nom de tous les « en chef ». Les savants demandaient qu'on leur donnât le temps de poursuivre leurs recherches, mais avant tout ils souhaitaient se procurer une grande quantité de ces petits cristaux. Ils proposaient donc que l'on envoyât dans le fond du ravin une expédition qui, cherchant les disparus, pourrait en même temps leur procurer pour le moins quelques dizaines de milliers de pseudo insectes.

Horpach y consentit. Il considérait toutefois qu'il n'avait plus le droit de risquer la vie de ses hommes. Il décida donc d'envoyer dans le ravin une machine qui, jusqu'à présent, n'avait participé à aucune action.

C'était un véhicule de quatre-vingts tonnes, automoteur, d'affectation spéciale, utilisé d'ordinaire uniquement dans des conditions de pollution grave par rayonnement ou encore de pression ou de température considérable. Cette machine, vulgairement surnommée *Le Cyclope,* se trouvait tout au fond de la cale du croiseur, solidement arrimée à l'aide des poutrelles du panneau de charge. En principe, on ne l'utilisait jamais à la surface des planètes et, à vrai dire, *L'Invincible* n'avait jamais encore eu recours à son *Cyclope.* On aurait pu compter sur les doigts d'une seule main les circonstances exigeant le recours à cette extrémité — et ceci, en prenant en considération l'ensemble de la flotte dont disposait la Base.

Envoyer *Le Cyclope* faire quelque chose, cela signifiait, dans l'argot des équipages, confier la tâche au diable en personne : jamais on n'avait entendu dire que *Le Cyclope* eût connu un échec.

La machine, hissée à l'aide de grues, fut disposée sur la plate-forme supérieure de la rampe, où les techniciens et les programmateurs s'affairèrent, pour la préparer à sa mission. Elle possédait, outre le système habituel des Dirac produisant les champs de force, un lance-antimatière sphérique qui lui permettait donc de tirer des antiprotons dans n'importe quelle direction ou dans toutes à la fois. Une rampe de lancement construite à l'intérieur de son ventre blindé permettait au *Cyclope,* grâce à l'interférence des champs de force, de s'élever de quelques bons mètres au-dessus du sol et de n'être donc pas tributaire d'un socle ou de la présence de roues ou de chenilles. Sur l'avant, s'ouvrait un groin blindé par l'ouverture duquel pouvait émerger une sorte de « main » télescopique, capable de procéder sur place à des forages, de prélever à l'extérieur des échantillons de minéraux et d'exécuter divers autres travaux. Bien sûr, *Le Cyclope* était équipé d'un puissant émetteur radio et d'un émetteur de télévision, mais il n'en avait pas moins été conçu pour des activités indépendantes, grâce à un cerveau électronique qui le commandait. Les techniciens du groupe opérationnel de l'ingénieur Petersen introduisirent dans ce cerveau un programme préparé en vue de l'expédition : l'astronavigateur prévoyait en effet qu'il perdrait tout contact avec la machine une fois que celle-ci serait entrée dans la gorge. Ce programme comportait la recherche des hommes égarés, que *Le Cyclope* devait introduire dans ses entrailles en procédant de la façon suivante : tout d'abord il les protégerait ainsi que lui-même à l'aide d'un second champ de force, extérieur au sien propre, et ce n'est qu'alors qu'il ouvrirait un passage dans cette enveloppe protectrice interne. En outre, la machine devait attraper une grande quantité de petits cristaux parmi ceux qui l'attaqueraient. Le lance-antimatière ne devait être utilisé qu'en dernier recours, si le champ de force protecteur courait le risque d'être écrasé — étant donné que la réaction d'annihilation devait, par la force des choses, polluer par rayonnement radioactif toute la région, ce qui constituerait un danger pour la vie des hommes égarés qui se trouvaient peut-être non loin de l'endroit de l'affrontement.

De bas en haut, *Le Cyclope* mesurait huit mètres, et il était « trapu » en proportion, puisque le diamètre de la coque était de quatre mètres. Si un passage entre les rochers lui semblait infranchissable, il lui serait possible de l'élargir soit en utilisant sa « main de fer », soit en repoussant et en écrasant les roches à l'aide de son champ de force. Même s'il déconnectait ce champ, il ne risquait guère, puisque son blindage de céramique au vanadium avait la dureté du diamant.

On introduisit à l'intérieur du *Cyclope* un automate qui devait prendre soin des hommes retrouvés, pour qui des lits avaient été

préparés. Enfin, une fois toutes les installations contrôlées, la coque blindée glissa avec une surprenante légèreté le long de la rampe et, comme soulevée par une force invisible — car elle ne projetait absolument pas de poussière, même en se déplaçant à la plus grande vitesse — elle passa par l'ouverture du champ de *L'Invincible,* signalé par les lumières bleues, pour disparaître rapidement aux yeux des hommes massés contre la poupe.

Pendant une heure environ, la liaison par radio et télévision entre *Le Cyclope* et le poste de pilotage fut parfaite. Rohan reconnut l'entrée du ravin où s'était produite l'attaque au grand obélisque, semblable à une tour d'église à moitié effondrée, qui fermait partiellement le passage entre les parois rocheuses. La vitesse du *Cyclope* diminua considérablement lorsqu'il aborda les premiers éboulis au pied des gros rochers. Les hommes debout devant les écrans entendaient jusqu'au clapotis du ruisseau caché sous les amoncellements de pierres — tant était silencieux le moteur atomique du monstre.

Les techniciens des transmissions maintinrent l'image et le son jusqu'à deux heures quarante, au moment où, après avoir franchi une partie plate et praticable du ravin, *Le Cyclope* s'engagea dans le labyrinthe des taillis rouillés. Grâce aux efforts des radiotechniciens, on réussit encore à échanger de part et d'autre quatre messages ; mais le cinquième parvint si déformé qu'on ne pouvait qu'essayer d'en deviner le contenu : le cerveau électronique du *Cyclope* informait qu'il poursuivait sa route sans ambages.

Conformément au plan établi, Horpach envoya alors une sonde volante dotée d'un relais de télévision. S'élevant droit dans le ciel, elle disparut en quelques secondes. Ses signaux commencèrent à parvenir au central, tandis qu'apparaissait, filmé d'une hauteur de plusieurs milles, un paysage pittoresque, plein de rocs déchiquetés et couverts de buissons couleur de rouille et d'encre. Au bout d'une minute, sans la moindre difficulté, ils aperçurent *Le Cyclope,* tout en bas, qui avançait dans le fond d'une gorge profonde et étincelait comme un poing d'acier, Horpach, Rohan et les chefs des groupes spécialisés se tenaient près des écrans. La réception était bonne, mais ils n'en prévoyaient pas moins qu'elle pourrait se détériorer ou s'interrompre ; c'est pourquoi d'autres sondes qui prendraient éventuellement le relais attendaient, prêtes au départ. L'ingénieur en chef estimait qu'en cas d'attaque, le contact avec *Le Cyclope* serait certainement coupé, mais qu'on pourrait du moins, alors, observer son comportement.

Les yeux électroniques du *Cyclope* ne pouvaient le voir ; en revanche, ceux qui se tenaient devant les écrans, grâce à l'étendue de l'image transmise par la télésonde qui volait en altitude, remarquaient parfaitement que quelques centaines de mètres seulement séparaient le monstre des transporteurs barrant la route, abandonnés dans

l'étranglement. *Le Cyclope* devait, après s'être acquitté de ses autres tâches, prendre en remorque les deux véhicules qui s'étaient emboutis.

Les transporteurs vides, vus d'en haut, ressemblaient à de petites boîtes verdâtres ; devant l'un d'eux, on apercevait une silhouette partiellement carbonisée : le cadavre de l'homme que Rohan avait atteint de son lance-flammes.

Juste avant le tournant derrière lequel pointaient les arêtes rocheuses du défilé, *Le Cyclope* s'arrêta. Il s'approcha d'une touffe de végétation métallique qui atteignait presque le fond du ravin. Tous suivirent ses mouvements avec une attention tendue. Il avait dû ouvrir par l'avant son champ de force, pour pouvoir faire sortir, par l'étroite ouverture de son groin, sa « main » semblable à un très long canon de fusil terminé par une paume crochue. Elle émergea du corps de l'appareil, saisit une touffe de végétation minérale et, apparemment sans effort, l'arracha de son socle rocheux. Après quoi, la machine redescendit à reculons dans le fond de la gorge.

Toute l'opération s'était parfaitement déroulée. Grâce à la sonde qui surplombait le ravin, un contact radio fut établi avec le cerveau du *Cyclope ;* celui-ci les informa que l' « échantillon » fourmillant d'« insectes » noirs avait été enfermé dans un réceptacle.

Le Cyclope était parvenu à cent mètres de l'endroit de la catastrophe. Se trouvait là, appuyé contre le rocher, l'ergorobot de queue du groupe de Rohan ; dans l'étranglement du ravin, étaient arrêtés les deux transporteurs soudés l'un à l'autre et, plus loin en avant, le second ergorobot. Un frémissement à peine perceptible de l'air prouvait qu'ils continuaient à émettre le champ de force que Rohan avait établi après la catastrophe qui s'était abattue sur son groupe. *Le Cyclope* interrompit à distance l'action des Dirac des ergorobots, puis, augmentant la force de son réacteur, il s'éleva dans les airs, survola adroitement les carcasses des transporteurs inclinés et se posa enfin sur les pierres, au-delà de l'étranglement.

Ce fut précisément en cet instant que l'un des spectateurs poussa un cri d'avertissement qui retentit dans le poste de pilotage de *L'Invincible,* distant de soixante kilomètres du ravin : du pelage noir des versants, une sorte de fumée commençait à s'échapper, qui se dirigeait par vagues sur le véhicule, avec une impétuosité telle qu'en un instant, celui-ci disparut complètement, dissimulé par une suie noire qui l'enveloppait comme d'un manteau. Immédiatement, l'épaisseur du nuage parti à l'attaque fut traversée d'une lueur en bouquet. *Le Cyclope* n'avait pas utilisé son arme effroyable : c'étaient seulement les champs de force émis par le nuage qui se heurtaient à son enveloppe protectrice. Celle-ci semblait s'être brusquement matérialisée, enveloppée d'une épaisse couche d'un noir fourmillant. Tantôt cela se gonflait comme une immense boule de lave, tantôt cela

se rétractait, et ce jeu singulier dura un bon moment. Ceux qui regardaient avaient l'impression que la machine, dissimulée à leur vue, s'efforçait de repousser des myriades d'assaillants dont le nombre grossissait sans cesse, car à chaque instant, de nouveaux nuages déferlaient vers le fond de la gorge. On ne voyait plus l'éclat de la sphère du champ de force. Seul, dans le silence absolu, se poursuivait l'affrontement de deux forces sans vie, mais gigantesques. Enfin, l'un des hommes debout devant l'écran poussa un soupir : le bouclier noir tremblant venait de disparaître sous un entonnoir sombre ; le nuage venait de se transformer en une sorte de tourbillon qui s'éleva au-dessus des sommets des rocs les plus élevés ; accroché en bas à son adversaire invisible, en haut il tournoyait en cercles fous sur un bon kilomètre, tel un maelstrom aux opalescences bleuâtres. Personne ne dit mot, tous comprenaient que le nuage tentait de la sorte d'écraser le bouclier protecteur dans lequel, comme un grain dans son écorce, se tenait la machine.

Rohan remarqua du coin de l'œil que l'astronavigateur ouvrait déjà la bouche pour demander à l'ingénieur en chef si le champ de force supporterait cette pression, mais il ne dit rien. Il n'en eut pas le temps.

Le tourbillon noir, les parois du ravin, la végétation, tout cela disparut en une fraction de seconde. Le spectacle était tel qu'on aurait dit qu'un volcan, crachant le feu, s'était ouvert au fond du précipice. Ce fut d'abord une colonne de fumée et de lave brûlante, des fragments de roches, enfin une grande nuée traînant des volutes de vapeur et s'élevant de plus en plus haut, jusqu'à ce que cette vapeur — provenant certainement de l'eau du ruisseau bouillonnant — eût atteint une hauteur d'un kilomètre et demi, là où planait le relais de télévision. *Le Cyclope* venait d'actionner son lance-antimatière. Aucun des hommes ne bougea ni ne dit mot, mais aucun ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de satisfaction vengeresse ; qu'elle fût déraisonnable ne l'empêchait pas d'être intense. On aurait pu penser que le nuage avait enfin trouvé un adversaire digne de lui. Tout contact avec *Le Cyclope* fut coupé dès l'attaque ; désormais ils ne voyaient que ce que leur transmettaient les ondes ultra-courtes de la sonde volante, à travers les soixante-dix kilomètres d'atmosphère vibrante. Les hommes qui se trouvaient en dehors du poste de pilotage furent informés du combat qui se déroulait dans le ravin fermé. La partie de l'équipage qui s'affairait à démonter le baraquement d'aluminium, abandonna le travail. Le rebord nord-est de l'horizon s'éclaircit comme si un deuxième soleil allait s'y lever, plus puissant que celui qui se trouvait au zénith, puis cette lueur fut dissimulée par une colonne de fumée qui forma lentement un champignon gigantesque.

Les techniciens qui surveillaient la télésonde durent l'écarter du champ de bataille et la faire monter de quatre kilomètres. Ce ne fut qu'à cette altitude qu'elle sortit de la zone des violents courants atmosphériques provoqués par les explosions incessantes. On ne voyait plus les pics enserrant le ravin, les pentes velues ni même le nuage noir qui s'y était engouffré. L'écran était rempli par des pans bouillonnants de feu et de fumée, cernés par les paraboles des débris incandescents. Les micros acoustiques de la sonde transmettaient sans interruption un grondement tantôt faible, tantôt fort, comme si une grande partie du continent était secouée par un tremblement de terre.

Que ce combat insensé ne prît pas fin était stupéfiant. Au bout d'une quarantaine de secondes, le fond du ravin et tout le pourtour du *Cyclope* avaient dû atteindre la température de fusion ; les rochers s'affaissaient, s'écroulaient, se transformaient en laves et l'on voyait déjà nettement le torrent d'un écarlate brillant qui commençait à se frayer un chemin vers le débouché du ravin, à quelques kilomètres du centre du combat. Horpach se demanda un instant si les interrupteurs électroniques du lance-antimatière ne s'étaient pas coincés, car il semblait impossible que le nuage continuât d'attaquer un adversaire qui l'anéantissait à un tel point. Ce qui apparut sur l'écran prouva qu'il se trompait, lorsque, à la suite d'un nouvel ordre, la sonde s'éleva plus haut encore, atteignant ainsi la limite de la troposphère.

À présent, le champ de vision embrassait environ quarante kilomètres carrés. Dans le terrain labouré du ravin, un étrange mouvement commençait. À un rythme apparemment lent — ce qui était uniquement dû à la distance du point d'observation — émergeaient sans cesse des pentes rocheuses recouvertes de coulures noires, des affaissements et des cavernes, des volutes et des volutes sombres qui montaient verticalement, se rejoignaient et se dirigeaient vers le cœur du combat. Pendant plusieurs minutes, on put croire que les avalanches sombres se précipitant sans arrêt vers ce centre, écraseraient le feu atomique, l'étoufferaient et l'anéantiraient sous leur poids. Mais Horpach connaissait les réserves énergétiques du monstre que la main de l'homme avait construit.

Un grondement assourdissant qui ne s'atténua pas un seul instant remplit le poste de pilotage tandis que des flammes hautes de trois kilomètres foudroyaient le corps du nuage à l'attaque et commençaient à tourner lentement, formant une espèce de moulin incandescent ; l'air tremblait par masses entières et ployait sous la chaleur dont le foyer commença alors à se déplacer.

Le Cyclope, pour des raisons inconnues, s'était mis en marche à reculons et, sans cesser un instant le combat, il reculait lentement vers l'entrée de la gorge. Peut-être son cerveau électronique tenait-il compte de la possibilité d'un effondrement des parois rocheuses sur la

machine, sous l'action des explosions atomiques ; cela aurait gêné sa liberté de manœuvre, bien qu'elle eût pu sortir indemne de dessous un pareil poids. Le fait était là : *Le Cyclope,* tout en combattant, s'efforçait de gagner un terrain plus dégagé, on ne voyait plus, dans les remous bouillonnants, ce qui était le feu de son arme, ou la fumée de l'incendie, ou des lambeaux de nuage, ou les décombres des pics rocheux qui s'effondraient.

Il semblait que le cataclysme avait atteint son point culminant. L'instant suivant, il se produisit pourtant quelque chose d'incroyable. L'image s'enflamma, devint d'une blancheur à blesser les yeux, se recouvrit d'une éruption de milliards d'explosions et, dans un nouvel apport d'antimatière, tout fut anéanti de ce qui constituait le milieu où se mouvait *Le Cyclope* : l'air, les débris, la vapeur, les gaz et les fumées ; tout cela, transformé en rayonnement le plus dur, après avoir fendu en deux le ravin, enferma le nuage, sur un rayon de deux kilomètres, dans les tenailles de l'annihilation et s'éleva dans les airs, comme projeté par une catastrophe qui aurait ravagé le cœur même de la planète.

L'Invincible, qui était distant de soixante-dix kilomètres de l'épicentre de cette effroyable explosion, oscilla sur sa base ; les vagues sismiques passèrent sur le désert, les transporteurs et les ergorobots de l'expédition, groupés sous la rampe, furent déplacés ; quelques minutes plus tard, un vent hurlant descendit des montagnes, brûla de sa chaleur le visage de ceux qui cherchaient un abri sous les machines, et, après avoir soulevé un mur de sable tourbillonnant, s'éloigna dans le grand désert.

Un débris avait sans doute frappé la sonde de télévision, bien qu'elle se trouvât alors à treize kilomètres du centre du cataclysme. Le contact ne fut pas coupé, mais l'image devint nettement moins bonne, brouillée par de nombreux parasites. Une minute s'écoula. Lorsque les fumées se furent un peu dissipées, Rohan, aiguisant le regard, devina la phase suivante de la lutte.

Elle n'était pas achevée, comme il avait été prêt à le croire à l'instant. Si les attaquants avaient été des créatures humaines, le massacre qu'ils subissaient aurait sans doute contraint les rangs suivants à s'arrêter au seuil de l'enfer déchaîné. Mais le mort combattait le mort, le feu atomique ne s'était pas éteint, il avait simplement changé de forme et modifié la direction de l'attaque principale.

C'est alors que Rohan comprit pour la première fois — ou plutôt devina sans le formuler — à quoi avait dû ressembler jadis l'affrontement qui avait eu lieu sur la surface désertique de Régis III, lorsque certains robots en écrasaient et en mettaient d'autres en pièces ; quelles étaient les formes que revêtait l'évolution de ces

espèces inanimées et ce que signifiaient au juste les mots de Lauda, lorsqu'il avait dit que les pseudo-insectes avaient vaincu parce qu'ils étaient les mieux adaptés. En même temps, quelque chose lui traversa l'esprit : dans le temps, quelque chose d'analogue avait dû se passer ici ; la mémoire inerte, indestructible, perpétuée grâce à l'énergie solaire dans chacun des petits cristaux, la mémoire du nuage comptant des billions d'éléments, devait comporter la connaissance de heurts semblables ; c'était précisément contre de pareils adversaires — des géants isolés, lourdement cuirassés, des mammouths atomiques de la famille des robots, que ces grains inanimés avaient dû combattre il y avait des centaines de siècles de cela — ces grains inanimés qui apparemment n'étaient rien face aux flammes qui détruisaient tout, aux explosions qui, en un instant, mettaient le feu aux roches. Ce qui leur avait permis de subsister et ce qui avait fait que les blindages des énormes monstres avaient été déchiquetés comme des chiffons rouillés, traînés à travers l'immense désert, ainsi que les squelettes des mécanismes électroniques jadis précis, enfouis à présent dans le sable, c'était — il en avait l'intuition — un courage incroyable, inqualifiable — si toutefois on pouvait parler de courage à propos des petits cristaux du nuage titanesque. Mais quel autre mot possédait-il pour qualifier cela ? … Car, malgré lui, il ne pouvait s'empêcher d'admirer le nuage, en voyant qu'il continuait à combattre, en pensant à l'hécatombe qui l'avait décimé …

Car le nuage continuait d'attaquer. À présent, sur toute l'étendue visible de la hauteur de la sonde, c'était à peine si quelques pics — les plus hauts — émergeaient au-dessus de sa surface. Tout le reste, toute cette contrée de ravins, avait disparu, noyé sous des vagues noires qui affluaient concentriquement de tous les points de l'horizon, pour s'engouffrer dans les profondeurs de l'entonnoir de feu dont le centre était *Le Cyclope,* invisible sous le bouclier de chaleur frémissante. Cet assaut, payé apparemment de pertes immenses et insensées, n'était pourtant pas dépourvu de chances de succès.

Rohan et tous les hommes qui contemplaient, à présent déjà sans réagir, le spectacle que leur présentait l'écran, s'en rendaient compte. Les réserves énergétiques du *Cyclope* étaient pratiquement inépuisables, mais plus le feu ininterrompu de l'annihilation se prolongeait, plus, malgré ses protections puissantes, malgré les puissants miroirs de réflexion, une petite partie des températures stellaires se communiquait aux armes, revenait à sa source ; aussi devait-il faire de plus en plus chaud à l'intérieur de la machine. C'était pourquoi l'attaque était menée avec un acharnement qui ne faiblissait pas, c'était pourquoi elle était menée de partout à la fois, puisque plus les heurts successifs de l'antimatière et de la grêle des cristaux volant à leur perte se produisaient près des blindages de la machine, et plus

fortement s'échauffaient tous les appareils. Aucun homme, depuis longtemps, n'aurait plus tenu à l'intérieur du *Cyclope ;* peut-être bien que son armure de céramique avait déjà viré au rouge cerise. Les hommes, dans le poste de pilotage, ne voyaient pourtant qu'une seule chose sous le dôme des fumées : le tourbillon bleu du feu palpitant qui, pas après pas, reculait vers l'entrée de la gorge, tant et si bien que l'endroit de la première attaque du nuage se dégageait, trois kilomètres plus au nord, révélant son sol grillé, effrayant, recouvert de couches de scories et de laves, avec, pendants, des rochers effrités, des touffes arrachées de buissons gris de cendres et, emprisonnés à l'intérieur, fondus en tas métalliques, les petits cristaux frappés par l'onde de chaleur.

Horpach fit débrancher les micros qui, jusqu'à présent, emplissaient le poste de pilotage d'un tonnerre assourdissant, et demanda à Jason ce qui se produirait lorsque la température, à l'intérieur du *Cyclope,* dépasserait le degré de résistance du cerveau électronique.

Le savant n'eut pas un instant d'hésitation :

— L'action du lance-antimatière sera arrêtée.

— Et les champs de force ?

— Non.

La bataille de feu s'était déjà déplacée dans la plaine, juste à l'entrée du ravin. L'océan d'encre bouillonnait, fumait, tourbillonnait et, avec des sauts infernaux, tombait dans l'entonnoir flamboyant.

— Ça ne va sans doute plus tarder …, dit Kronotos, dans le silence du spectacle tempétueusement agité mais privé de son, qui se déroulait sur les écrans.

Une minute s'écoula. Brusquement, l'éclat de l'entonnoir de feu baissa fortement. Le nuage le recouvrit.

— À soixante kilomètres de nous, répondit le technicien des transmissions à la question de Horpach.

L'astronavigateur fit sonner l'alarme. Tous les hommes furent appelés à leur poste. *L'Invincible* rentra la rampe, l'ascenseur et ferma ses sas. Un nouvel éclair apparut à l'horizon. L'entonnoir de feu était réapparu. Cette fois-ci le nuage ne l'attaqua pas ; à peine ses bords, saisis par le feu, s'embrasaient-ils que tout le reste commença à reculer en direction de la contrée des gorges, S'enfonçant dans leur labyrinthe plein d'ombres. Alors *Le Cyclope,* apparemment intact, apparut aux hommes qui regardaient. Il continuait à rouler à reculons, très lentement, tout en tirant sans discontinuer sur tout ce qui l'entourait : les pierres, le sable et les dunes.

— Pourquoi n'a-t-il pas arrêté son lance-antimatière ? s'écria quelqu'un.

Comme si elle avait entendu ces mots, la machine éteignit la

flamme des explosions, tourna sur elle-même et se mit à rouler dans le désert avec une vitesse croissante. La sonde volante l'accompagnait d'en haut. À un certain moment, ils virent quelque chose : comme un fil de feu, se précipitant à une vitesse incroyable droit sur leurs visages ; avant d'avoir compris que *Le Cyclope* venait de tirer sur la sonde, et que ce qu'ils voyaient était la traînée des particules d'air annihilées sur la trajectoire du projectile, ils reculèrent instinctivement, tremblant comme s'ils craignaient que l'explosion ne jaillît hors de l'écran et n'explosât à l'intérieur du poste de pilotage. Immédiatement après, l'image disparut et l'écran se remplit d'une lumière grise.

— Il a démoli la sonde ! cria le technicien qui se tenait au pupitre de commande. Commandant ! !

Horpach fit lancer une seconde sonde. *Le Cyclope* était déjà si près de *L'Invincible* qu'ils le virent immédiatement, à peine la sonde avait-elle pris de l'altitude. Un nouvel éclair, et elle aussi fut détruite. Avant que l'image ne disparût, ils eurent le temps de distinguer leur propre vaisseau dans le champ de vision de l'appareil : *Le Cyclope* n'était plus qu'à dix kilomètres d'eux.

— Il est devenu fou ou quoi ? dit d'une voix nerveuse le second technicien.

Ces mots semblèrent ouvrir une porte dans l'esprit de Rohan. Il regarda le commandant et comprit que celui-ci pensait de même. Il avait l'impression que ses membres, sa tête, tout son corps étaient remplis d'un rêve de plomb, insensé et bourbeux. Mais des ordres furent donnés : le commandant fit lancer d'abord une troisième, puis une quatrième fusée. *Le Cyclope* les détruisit à tour de rôle, comme un tireur d'élite s'amusant à faire tomber des quilles.

— J'ai besoin de toute la puissance, dit Horpach, sans détourner la tête de l'écran.

L'ingénieur en chef, tel un pianiste plaquant un accord, frappa des deux mains sur les touches du tableau de commande.

— Puissance de départ dans six minutes, annonça-t-il.

— J'ai besoin de toute la puissance, répéta Horpach, toujours sur le même ton.

Alors, dans le poste de pilotage, un tel silence s'établit qu'on n'entendait plus que le ronronnement des transmissions derrière les cloisons émaillées, comme si un essaim d'abeilles y sortait de son sommeil.

— Le revêtement de la pile est trop froid …, commença à dire l'ingénieur en chef.

Mais alors Horpach lui fit face et, pour la troisième fois, sans élever davantage la voix, répéta :

— J'ai besoin de TOUTE la puissance.

Sans un mot, l'ingénieur tendit le bras vers l'interrupteur principal. Dans les profondeurs du vaisseau, les courts mugissements de la sirène d'alarme se faisaient entendre et, comme un lointain tambour, lui répondaient les pas des hommes courant à leur poste de combat. Horpach regardait de nouveau l'écran. Personne ne disait mot, mais à présent tous avaient compris que l'impossible s'était produit : l'astronavigateur se préparait à combattre son propre *Cyclope*.

Les voyants, en s'allumant, se mettaient en rangs tels des soldats. L'indicateur de la puissance dont disposait le vaisseau fit apparaître successivement sur le cadran des nombres de cinq, puis de six chiffres. Quelque part, une étincelle avait jailli d'un fil — on sentait dans l'air une odeur d'ozone. Dans la partie arrière du poste de pilotage, les techniciens communiquaient entre eux par signes convenus, montrant des doigts quel système de contrôle il fallait à présent mettre en marche.

La sonde suivante, avant d'être annihilée, montra le groin allongé du *Cyclope* qui se frayait un passage entre des alignements de rochers ; l'écran redevint vide une fois de plus, blessant les yeux de sa blancheur d'argent. D'un instant à l'autre, la machine allait apparaître en vision directe ; le bosco des radaristes attendait déjà près de son appareil dont la télécaméra extérieure avait été — sortie au-dessus de la proue du vaisseau, ce qui permettait d'agrandir le champ de vision. Le technicien des transmissions lança la sonde suivante. *Le Cyclope* ne semblait pas se diriger droit sur *L'Invincible* qui attendait, hermétiquement fermé, prêt au combat, sous le bouclier de son champ de force. De son sommet, à des intervalles réguliers, des télésondes s'envolaient. Rohan savait que le vaisseau pourrait supporter le choc de la charge d'antimatière, mais qu'il lui faudrait en absorber l'énergie, au détriment de ses réserves. La tactique la plus raisonnable, dans ces conditions, lui semblait être la mise de la fusée en orbite stationnaire. Il s'attendait à un tel ordre d'un instant à l'autre, mais Horpach se taisait, comme s'il comptait que, d'une façon incompréhensible, le cerveau électronique du *Cyclope* « reprendrait ses esprits ». De fait, tout en observant de dessous ses lourdes paupières les mouvements de cette forme sombre qui se mouvait sans bruit parmi les dunes, il demanda :

— Vous l'appelez ?

— Oui. Il n'y a pas possibilité d'établir le contact.

— Envoyez-lui un grand stop.

Les techniciens s'agitaient à leur pupitre. Deux, trois, quatre fois, des ruisselets de lumière coururent sous leurs doigts.

— Il ne répond pas, Commandant.

« Pourquoi ne décolle-t-il pas ? se demandait Rohan qui ne

parvenait pas à comprendre cela. Ne veut-il pas admettre son échec ? Horpach ! ! Quelle absurdité ! Mais il a bougé … À présent ! À présent il va donner l'ordre ! »

Mais l'astronavigateur n'avait fait que reculer d'un pas.

— Kronotos ?

Le cybernéticien s'approcha.

— Je suis là, Monsieur.

— Qu'ont-ils pu lui faire ?

Rohan fut frappé par cette façon de parler : « ils », avait dit Horpach, comme s'il avait vraiment eu affaire à un adversaire pensant.

— Les circuits automatiques comportent des cryotrons, dit Kronotos. (Et l'on sentait que ce qu'il allait dire ne serait que simple supposition) La température s'est élevée, ils ont perdu leur supraconductivité …

— Vous le savez, docteur, ou vous cherchez à deviner ? demanda l'astronavigateur.

C'était une étrange conversation, car tous continuaient à fixer l'écran, devant eux, où l'on voyait déjà, sans l'intermédiaire de la sonde, Le *Cyclope* qui se déplaçait d'un mouvement coulé, pas tout à fait sûr pourtant, car il déviait parfois de sa route, comme s'il ne savait pas quelle direction suivre. Plusieurs fois de suite, il tira sur la sonde qui ne servait plus à rien, avant de parvenir à l'atteindre. Ils la virent tomber comme une fusée brillante.

— La seule chose que je puisse supposer, c'est que c'est une question de résonance, dit après une courte hésitation le cybernéticien. Si leur champ a coïncidé avec la tendance auto-excitatrice du cerveau …

— Et le champ de force ?

— Le champ de force ne fait pas écran à un champ électromagnétique.

— Dommage, remarqua sèchement l'astronavigateur.

La tension diminuait lentement, car à présent il était déjà clair que *Le Cyclope* ne se dirigeait pas vers le vaisseau mère. La distance entre eux, très faible l'instant d'avant, commençait à croître. La machine échappée au contrôle des hommes partait dans l'immense étendue du désert septentrional.

— L'ingénieur en chef me remplace, dit Horpach. Quant à vous, messieurs, je vous prie de descendre avec moi.

CHAPITRE IX
LA TRÈS LONGUE NUIT

Le froid réveilla Rohan. À demi conscient, il se recroquevilla sous sa couverture, pressant le drap contre son visage. Il cherchait à se protéger la figure avec ses mains, mais le froid qui le gagnait empirait d'instant en instant. Il savait qu'il devait se réveiller complètement et pourtant il retardait encore ce moment, sans savoir pourquoi. Brusquement, il s'assit sur sa couchette dans l'obscurité la plus totale. Il reçut le souffle glacial en plein visage. Il se leva à tâtons et, tout en jurant entre ses dents, chercha le climatiseur. Il avait eu si chaud, au moment de se coucher, qu'il avait mis le bouton en plein sur le froid.

L'air de la petite cabine se réchauffait peu à peu, mais à présent, assis sous sa couverture, il ne pouvait plus se rendormir. Il regarda le cadran phosphorescent de sa pendulette — il était trois heures, heure du bord. « Une fois de plus, seulement trois heures de sommeil ! » se dit-il avec colère. Il continuait à avoir froid. La conférence avait duré longtemps, ils s'étaient séparés peu avant minuit. « Tant de parlotes pour rien ! » avait-il pensé.

À présent, dans les ténèbres qui l'entouraient, il aurait donné n'importe quoi pour être de retour à la Base, ne rien savoir de cette maudite Régis III, de son cauchemar sans vie, doué de l'ingéniosité des choses inertes. La majorité des stratèges avait conseillé de se mettre en orbite ; seuls, dès le début, l'ingénieur et le physicien en chef avaient penché du côté de Horpach qui soutenait qu'il fallait rester aussi longtemps que ce serait possible. La chance de retrouver les quatre hommes disparus du groupe de Regnar était peut-être de un pour cent mille ou moins encore. S'ils n'étaient déjà pas morts précédemment, seul un éloignement considérable du lieu du combat avait pu les sauver de l'enfer atomique. Rohan aurait beaucoup donné pour savoir si l'astronavigateur n'avait pas décollé uniquement à cause d'eux ou si d'autres considérations n'avaient pas joué. Ici, tout se présentait autrement que cela ne le ferait, exposé en termes secs dans un rapport, à la lumière calme de la Base, où il faudrait dire que l'on avait perdu la moitié des machines de l'expédition, la principale arme — *Le Cyclope* avec son lance-antimatière, qui allait représenter désormais un danger supplémentaire pour tout vaisseau atterrissant sur la planète — , que les pertes en hommes s'élevaient à six tués et que, en outre, la moitié de l'équipage avait dû être hospitalisée et que ceux-ci seraient dorénavant incapables de voler, pendant des années et peut-être à jamais. Et qu'ayant perdu des hommes, des machines et le meilleur appareil, on s'était sauvé — car que pouvait être d'autre, à présent, le

retour, si ce n'était une vulgaire fuite ? Une fuite devant de petits cristaux microscopiques, création de la petite planète désertique, tout ce qui restait de la civilisation des Lyriens que celle de la Terre avait depuis longtemps rattrapée ! Mais Horpach était-il homme à prendre pareilles considérations en compte ? Peut-être ne savait-il pas lui-même pourquoi il ne décollait pas ? Peut-être comptait-il sur quelque chose ? Mais sur quoi ?

Les biologistes disaient qu'il existait une chance de vaincre les insectes inanimés à l'aide de leur propre arme. Du moment que cette espèce évoluait — tel était leur raisonnement — on pouvait, pourquoi pas ? prendre en main la poursuite de cette évolution. Il fallait tout d'abord introduire, dans une quantité considérable de spécimens que l'on se procurerait, des mutations, des modifications héréditaires d'un type déterminé, qui, au cours de la reproduction, seraient transmises aux générations suivantes et rendraient inoffensive toute cette race cristalline. Cela devrait être une modification très particulière, de façon qu'elle puisse apporter un avantage immédiat et fasse en même temps que cette nouvelle espèce ou variété ait une sorte de talon d'Achille, un point faible où l'on puisse l'atteindre. Mais c'était bien là, justement, un bavardage type de théoriciens : ils n'avaient pas la moindre idée de ce que devrait être cette mutation, comment la mener à bien, comment se saisir d'une quantité considérable de ces maudits cristaux, sans s'engager dans un nouveau combat au cours duquel on risquait d'essuyer une défaite pire que celle de la veille. Et même si tout réussissait, combien de temps faudrait-il attendre les effets de cette évolution à venir ? Ni un jour ni une semaine ! Et alors ? Ils devraient tourner autour de Régis pendant un ou deux ans, peut-être pendant dix ans ? Tout cela n'avait pas le moindre sens.

Rohan eut l'impression qu'il avait exagéré avec le climatiseur : de nouveau, il faisait trop chaud. Il se leva, rejetant la couverture, se lava, s'habilla rapidement et sortit.

L'ascenseur n'était pas là. Il l'appela et, attendant dans la pénombre où tressaillaient les petites lumières du voyant, sentant dans sa tête tout le poids des nuits sans sommeil et des journées pleines de tension, il se mit à écouter le silence nocturne du vaisseau, à travers la rumeur de son sang qui battait à ses tempes. Parfois, il y avait un gargouillement dans les tuyauteries invisibles ; des étages inférieurs montait le ronronnement étouffé des propulseurs travaillant à vide, car ils étaient toujours prêts à prendre le départ à tout instant. Un souffle d'air sec à goût métallique montait du puits vertical, de part et d'autre de la plate-forme sur laquelle il se tenait. Les portes s'ouvrirent, il entra dans la cabine. Il descendit au huitième niveau. Ici, le corridor tournait, suivant la paroi du blindage principal, éclairée par une file de petites lampes bleues. Il avançait, levant

automatiquement les pieds au bon endroit, lorsqu'il franchissait les seuils surélevés des caissons hermétiques. Enfin, il aperçut les ombres des hommes qui étaient de service au réacteur principal. Le lieu était sombre ; seuls quelques cadrans brillaient sur les tableaux. Les hommes étaient assis en dessous, dans des fauteuils surbaissés.

— Ils sont morts, dit quelqu'un. (Rohan ne reconnut pas celui qui parlait.) Tu veux parier ? Dans un rayon de cinq milles, il y avait mille röntgens … Ils ne vivent plus. Tu peux être tranquille.

— Alors, pourquoi restons-nous ici ? grommela un autre.

(Non d'après sa place, mais à l'endroit qu'il occupait au contrôle gravimétrique, Rohan se rendit compte que c'était Blank, le bosco.)

— Le vieux ne veut pas rentrer.

— Et toi, tu rentrerais ?

— Que peut-on faire d'autre ?

Il faisait chaud ici, et dans l'air s'élevait une odeur particulière, un parfum artificiel d'aiguilles de pin par lequel on s'efforçait, grâce aux climatiseurs, de camoufler la puanteur des plastiques échauffés lorsque les piles travaillaient, et des tôles de la carcasse blindée. Le résultat était un mélange qui ne ressemblait à rien d'autre, une fois qu'on s'était suffisamment éloigné du huitième niveau. Rohan se tenait debout, invisible pour les hommes assis, le dos appuyé au rembourrage de mousse de la cloison. Ce n'était pas qu'il se cachait : tout simplement, il n'avait pas envie de se mêler à cette conversation.

— Il s'approche peut-être, maintenant …, dit quelqu'un après un court silence.

Le visage de celui qui parlait apparut un instant tandis qu'il se penchait en avant, à moitié rose, à moitié jaune dans le reflet des lampes témoins ; on avait l'impression que la paroi du réacteur regardait les hommes recroquevillés à ses pieds. Rohan, comme tous les autres, devina immédiatement de quoi il était question.

— Nous avons le champ et le radar, rétorqua à contrecœur le bosco.

— Ça t'avancera beaucoup, le champ, lorsque le rayonnement s'élèvera à un billion d'ergs.

— Le radar ne le laissera pas passer.

— C'est à moi que tu dis ça ? Voyons, je le connais comme ma poche.

— Et alors quoi ?

— Quoi ? Il a un antiradar. Un système de brouillage …

— Un drôle de fou ! Nous voilà bien ! Tu étais au poste de pilotage ?

— Non, je n'y étais pas.

— Bon, mais moi, j'y étais. Dommage que tu n'aies pas vu tomber les sondes.

— Ça veut dire quoi, ça ? Qu'ils l'on réglé autrement ? Qu'il est déjà sous leur contrôle ?

« Ils disent tous « ils », se dit Rohan. Comme si c'étaient vraiment des créatures vivantes, douées de raison … »

— Du diable si les protons le savent ! Il paraît que seules ses transmissions sont déréglées.

— Alors pourquoi qu'il lutterait contre nous ?

Le silence tomba de nouveau.

— On ne sait pas où il est ? demanda celui qui n'avait pas été dans le poste de pilotage.

— Non. Le dernier rapport remonte à onze heures. Kralik me l'a dit. Ils l'ont vu qui tournait en rond dans le désert.

— Loin d'ici ?

— Eh quoi, tu as la trouille ? À quelque quatre-vingt-dix milles d'ici. Il ne faut même pas une heure pour parvenir jusqu'à lui. Ou peut-être moins.

— Ça suffit peut-être comme ça, de parler pour ne rien dire, non ? intervint le bosco Blank, d'une voix coléreuse.

Son profil anguleux apparut sur le fond lumineux des petits clignotants bariolés. Tous se turent.

Rohan fit doucement demi-tour et s'éloigna aussi silencieusement qu'il était venu. Sur son chemin, il passa devant deux laboratoires : dans le grand, les lumières étaient éteintes ; dans le petit, c'était allumé. Il voyait la lumière des lustres du plafond tomber obliquement dans le corridor. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Autour de la table ronde, rien que des cybernéticiens et des physiciens : Jason, Kronotos, Sarner, Livin, Saurahan et quelqu'un encore qui, le dos tourné aux autres, dans l'ombre d'un panneau incliné, mettait au point le programme d'un grand cerveau électronique.

— … il y a deux solutions pour provoquer des réactions en chaîne, l'une annihilatrice, l'autre avec autodestruction. Toutes les autres sont organiques, disait Saurahan.

Rohan ne franchit pas le seuil. De nouveau, il se tenait là et écoutait sans se faire voir.

— La première solution avec réactions en chaîne consiste à mettre en action un processus qui se poursuivra de lui-même. Pour cela est nécessaire un lance-antimatière qui entrera dans le ravin et y restera.

— Il y en a déjà eu un …, fit remarquer quelqu'un.

— S'il ne possède pas de cerveau électronique, il peut fonctionner même si la température monte à plus d'un million de degrés. Il faut une arme en plasma ; le plasma ne craint pas les températures stellaires. Le nuage se comportera comme il l'a déjà fait. Il s'efforcera d'étouffer la machine, d'entrer en résonance avec les circuits de

commande, mais il n'y aura pas de circuits, rien qu'une réaction infranucléaire. Plus il y aura de matière qui entrera en réaction, plus celle-ci sera violente. De la sorte, on peut attirer en un seul endroit et annihiler toute la nécrosphère de la planète …

« La nécrosphère ? … se demanda Rohan. Ah ! ah ! évidemment, puisque ces cristaux sont morts. Rien de mieux que les savants ! Ils sont toujours prêts à inventer quelque joli mot … »

— Ce qui me plaît le plus, c'est la variante avec auto-annihilation, dit Jason. Mais comment vous représentez-vous cela ?

— Eh bien, cela consisterait à provoquer tout d'abord la constitution de deux grands « cerveaux-nuages » bien consolidés, et ensuite à les faire se heurter l'un contre l'autre ; le procédé vise à faire que chaque nuage vienne à considérer l'autre comme son concurrent dans la lutte pour la vie …

— Je comprends, mais comment » pensez-vous y parvenir ?

— Ce n'est pas facile, mais faisable dans le cas où un nuage n'est qu'un pseudo-cerveau et ne possède donc pas la capacité de raisonner …

— La variante organique est pourtant la plus sûre, avec baisse de la moyenne du rayonnement émis …, dit Sarner. Il suffirait de quatre charges d'hydrogène, de cinquante à cent mégatonnes pour chaque hémisphère, au total pas tout à fait huit cents … Les eaux océaniques, en s'évaporant, augmenteront le volume des nuages de vapeur d'eau, l'albédo augmentera et les symbiotes fixés au sol ne pourront leur fournir le minimum d'énergie nécessaire à leur multiplication …

— Le calcul est fondé sur des données incertaines, protesta Jason.

Voyant qu'une querelle de spécialistes allait commencer, Rohan s'éloigna de la porte et s'en fut, poursuivant son chemin.

Au lieu de gagner l'ascenseur, il emprunta l'escalier de fer en colimaçon que normalement personne n'utilisait. Il passa tour à tour sur les paliers des niveaux de plus en plus élevés. Il vit comment, dans le hall des réparations, l'équipe de De Vries s'affairait, avec ses arcs à souder aveuglants, autour des grands arcticiens immobiles. Il aperçut de loin les hublots de l'infirmerie où brûlaient des lumières mauves, voilées. Un médecin passa silencieusement dans le corridor, suivi d'un automate auxiliaire qui portait un assortiment complet d'instruments étincelants. Il passa devant les mess vides et obscurs, les locaux du club, la bibliothèque, enfin il parvint à son propre étage. Il passa à côté de la cabine de l'astronavigateur et s'arrêta à un pas de la porte, comme s'il voulait écouter ce qui se passait chez celui-ci, aussi. Pas le moindre bruit ni le moindre rai de lumière ne filtrait sous le panneau lisse de la porte, et les hublots ronds étaient hermétiquement fermés, leurs vis à tête de cuivre serrées à fond.

Ce ne fut que dans sa cabine qu'il ressentit de nouveau la fatigue.

Ses épaules s'affaissèrent, il s'assit lourdement sur sa couchette, se déchaussa et s'appuya contre les coussins, la nuque sur ses poignets croisés. Assis de la sorte, il regardait le plafond bas, faiblement éclairé par la lampe de chevet, où une crevasse de la peinture laquée courait, coupant en deux sa surface bleue.

Ce n'était pas par sentiment du devoir qu'il avait parcouru le vaisseau tout entier, pas davantage parce qu'il était curieux de connaître ce que disaient et comment vivaient les autres. Il avait tout simplement peur de ces heures nocturnes, car alors le poursuivaient des images qu'il ne voulait pas se rappeler. De tous ses souvenirs, le pire était celui de l'homme qu'il avait tué en tirant de près, afin que celui-ci n'en tuât pas d'autres. Il savait que s'il éteignait à présent, il reverrait une fois de plus cette scène, lorsque le fou, un vague sourire inconscient sur les lèvres, avançait en titubant, comme à la poursuite du canon qui tremblait dans sa main, comment il dépassait le corps sans bras couché sur les pierres.

Ce corps, c'était Jarg, Jarg qui était revenu pour mourir bêtement après avoir été miraculeusement sauvé ; une seconde plus tard, l'autre devait s'écrouler sur le cadavre, sa combinaison fumante déchiquetée sur la poitrine. C'était en vain qu'il avait essayé de chasser ce tableau qui se déroulait devant ses yeux en dépit de sa volonté. Il croyait sentir l'odeur de l'ozone, le recul brûlant de la crosse qu'il serrait alors de ses doigts suants ; il entendait aussi la plainte des hommes qu'ensuite, hors d'haleine, il avait traînés pour les attacher comme des gerbes de blé. À chaque fois, le visage tout proche, soudain aveugle, de l'homme brûlé, le frappait par son expression d'impuissance désespérée.

Quelque chose fit un bruit sourd : le livre qu'il avait commencé à lire alors qu'il était encore à la Base venait de tomber. Il avait marqué la page d'un signet blanc, mais il n'avait pas lu une seule ligne, car quand l'aurait-il fait ? Il s'installa plus confortablement. Il pensa aux stratèges qui élaboraient à présent des plans de destruction du nuage, et sa bouche se tordit en un sourire méprisant.

« Ça n'a pas le moindre sens, tout ça …, se dit-il. Ils veulent détruire … et à vrai dire, nous aussi, nous tous, nous voulons détruire cette chose, et pourtant nous ne sauverons personne en le faisant. Régis n'est pas habitée, l'homme n'a rien à chercher ici. D'où cette rage, alors ? C'est tout à fait comme si les autres avaient été tués par un orage ou un tremblement de terre. Aucune intention consciente, aucune pensée hostile ne se sont dressées sur notre route. Un processus inerte d'auto-organisation … est-ce que ça vaut la peine de gaspiller toutes nos forces et toute notre énergie afin d'anéantir cette chose, pour la seule raison que, tout d'abord, nous l'avions prise pour quelque ennemi à l'affût qui, en premier lieu, aurait attaqué *Le Condor*

par traîtrise, pour s'en prendre ensuite à nous ? Combien de phénomènes semblables, stupéfiants, échappant à la compréhension humaine, le Cosmos ne renferme-t-il pas ? Est-ce que nous devons partout nous rendre avec cette énorme puissance dé destruction à bord de nos navires, afin de briser tout ce qui est contraire à notre façon de comprendre ? Comment l'ont-ils donc appelée ? Une « nécrosphère » ; mais alors, c'est aussi une nécro-évolution, une évolution de la matière non vivante. Peut-être les Lyriens auraient-ils eu leur mot à dire, car Régis III était dans leur rayon d'action, peut-être avaient-ils voulu la coloniser après que leurs astrophysiciens leur eurent annoncé que leur Soleil allait se transformer en nova … C'était peut-être pour eux la dernière chance … Si nous étions en pareille situation, évidemment que nous lutterions, évidemment que nous détruirions ces objets cristallins noirs … Mais comme ça ? … À une distance d'un parsec de la Base, éloignée elle-même de la Terre par tant d'années-lumière, au nom de quoi, au fait, sommes-nous ici, à perdre des hommes ? Pourquoi nos stratèges cherchent-ils en pleine nuit la meilleure méthode d'annihilation, alors que — voyons — il ne saurait même être question de vengeance … »

Si Horpach s'était trouvé à présent devant lui, il lui aurait dit tout cela. Combien cela est ridicule et en même temps fou, ce désir de faire payer pour la mort des camarades qui sont morts parce qu'on les a envoyés à cette mort … « Nous avons tout simplement été imprudents, nous avons trop fait confiance à nos lance-antimatière et à nos détecteurs, nous avons commis des erreurs et nous en supportons les conséquences. Nous seuls sommes coupables. »

— Il pensait ainsi, les yeux fermés dans la faible lumière, ses yeux qui le brûlaient comme si des grains de sable s'étaient glissés sous ses paupières. L'homme il le comprenait à présent sans l'aide de mots — ne s'est pas encore élevé à la hauteur voulue, n'a pas encore mérité d'accéder à l'attitude si fièrement appelée géocentrique. Tellement vantée depuis longtemps, elle ne consiste pas seulement à ne rechercher que des êtres semblables à soi-même et à ne comprendre que ceux-là, mais elle doit consister aussi à ne pas se mêler des affaires qui ne vous concernent pas, parce que non humaines. Conquérir le désert, bien sûr, pourquoi pas ? Mais ne pas attaquer ce qui existe, ce qui, au cours de millions d'années, a créé son propre équilibre, qui n'est tributaire de rien ni de personne, si ce n'est des forces de rayonnement et des forces des corps physiques. Et cet équilibre persistant est actif, agissant, ni pire ni meilleur que celui de ces composés albuminoïdes qui ont nom animal ou homme.

C'est ce Rohan-là, plein de cette omni compréhension galacticocentrique de toutes les formes existantes, que vint frapper — telle une aiguille transperçant les nerfs — le hurlement aigu et répété

des sirènes d'alarme.

— Tout ce qu'il venait de penser, une seconde plus tôt, disparut, balayé par le bruit insistant qui remplissait tous les niveaux. L'instant d'après, il se précipitait dans le corridor, courait avec les autres au rythme lourd des pas fatigués, dans la chaude respiration des hommes. Avant même d'atteindre l'ascenseur, il sentit non par un de ses sens ou toute sa personne, mais comme par le corps du vaisseau dont il serait devenu une molécule — une secousse apparemment très faible et éloignée, mais qui se transmit à la coque du croiseur depuis le soutènement de la poupe jusqu'à la proue, un coup d'une force qu'on ne pouvait comparer à rien, coup que — et cela, il le sentit — quelque chose reçut et repoussa en souplesse, un quelque chose qui était encore plus gros que *L'Invincible.*

— C'est lui ! C'est lui ! entendait-on crier parmi les hommes qui couraient. Ils disparaissaient les uns après les autres dans les ascenseurs, les portes se refermaient avec un chuintement, les équipages dévalaient l'escalier en colimaçon, n'ayant pas le temps d'attendre leur tour. Alors, à travers les voix mêlées, les appels, les coups de sifflet des boscos, le signal répété de la sirène d'alarme et les piétinements, du niveau principal parvint une seconde secousse, silencieuse mais d'autant plus puissante, comme le heurt d'un second coup au but. Les lumières du corridor baissèrent puis reprirent leur éclat. Rohan n'avait jamais supposé que l'ascenseur pût aller aussi lentement. Il se tenait là, sans savoir qu'il continuait à appuyer de toutes ses forces sur le bouton et qu'à côté de lui, il n'y avait plus qu'un seul homme, le cybernéticien Livin. L'ascenseur s'arrêta et, alors qu'il en sautait, Rohan entendit le sifflement le plus ténu qu'on puisse imaginer, un sifflement dont les plus hautes harmoniques — il le savait — n'étaient plus perceptibles pour l'oreille humaine. C'était comme le gémissement de toutes les soudures au titane du croiseur. Il parvint à la porte du poste de pilotage au moment même où il comprit que *L'Invincible* venait de répondre au feu par le feu.

Mais ç'avait été aussi la fin du combat. Devant l'écran, sur son fond de flammes, se dressait la haute silhouette noire de l'astronavigateur ; les lumières du plafond étaient éteintes, exprès peut-être ; à travers des traînées qui rayaient l'écran de haut en bas, se dessinait, brouillant tout le champ de vision, le champignon de l'explosion, adhérant au sol par sa base et en haut gigantesque, ventru, projetant des volutes bulbeuses vers tous les points de l'horizon. Ainsi venait d'être réduit en atomes et anéanti *Le Cyclope ;* dans l'air, était encore en suspens la terrible et vitreuse vibration de l'explosion qui se dissipait et à travers le bruit de laquelle on entendait la voix monotone du technicien :

— Vingt et six au point zéro … vingt et huit, au périmètre … un

et quatre, vingt-deux dans le champ …

« Nous avons mille quatre cent vingt röntgens dans le champ, le rayonnement a rompu la barrière de protection … », comprit Rohan. Il ne savait pas que quelque chose de ce genre fût possible. Mais lorsqu'il regarda le cadran du contrôleur principal de puissance, il comprit quelle était la charge que l'astronavigateur avait utilisée. Avec une telle énergie, on aurait pu faire bouillir une mer intérieure de dimension moyenne. Évidemment … Horpach avait préféré ne pas courir le risque de tirs répétés. Peut-être avait-il exagéré, mais à présent, du moins, ils n'avaient plus qu'un seul adversaire.

Sur les écrans, cependant, se déroulait un spectacle extraordinaire : boursouflé et joufflu, le sommet du champignon flamboyait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, du vert le plus argenté aux rouges abricot, carmin et écarlates les plus profonds. On ne voyait absolument pas le désert — Rohan s'en aperçut à présent seulement — car une sorte de brouillard épais l'avait enveloppé : le sable, soulevé sur plusieurs dizaines de mètres, qui roulait en vagues, comme si l'étendue s'était transformée en une véritable mer. Pendant ce temps, le technicien continuait à répéter les chiffres lus sur l'échelle :

— Vingt mille au point zéro … huit et six cents au périmètre … un et un, et zéro deux dans le champ …

La victoire remportée sur *Le Cyclope* fut accueillie par un silence de mort ; car un triomphe consistant à détruire une de ses propres unités et, de surcroît, la meilleure, ne se prêtait pas particulièrement à célébration. Les hommes commencèrent à se disperser, tandis que le champignon de l'explosion continuait de grossir dans l'atmosphère. Il s'embrasa soudain à son sommet d'une seconde gamme de coloris, car il venait d'être touché par les rayons du soleil qui était encore derrière l'horizon. Déjà, il avait franchi les couches supérieures des cirrus glacés et se dressait bien au-dessus, tout en tonalités d'or mauve, d'ambre et de platine. Ces lueurs, par vagues, sortaient de l'écran pour illuminer tout le poste de pilotage qui s'irisait comme si quelqu'un avait barbouillé des couleurs des fleurs terrestres les pupitres émaillés de blanc.

Rohan s'étonna une fois encore, en remarquant la tenue de Horpach. Celui-ci était en manteau. Il portait le pardessus de gala d'un blanc de neige que Rohan lui avait vu la dernière fois lors des cérémonies d'adieux à la Base. Il avait sans doute enfilé le premier vêtement qui lui était tombé sous la main. Debout, les mains dans les poches, ses cheveux gris hérissés sur les tempes, il laissa courir son regard sur les présents.

— Rohan, mon cher, dit-il d'une voix étonnamment douce, veuillez venir dans ma cabine.

Rohan s'approcha et se redressa instinctivement. Alors l'astronavigateur fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Ils marchèrent ainsi, l'un derrière l'autre, tout le long du corridor, tandis que, par les bouches de ventilation, on entendait le ronflement de l'air brassé, le bourdonnement sourd et comme coléreux de la masse humaine qui emplissait les niveaux inférieurs.

CHAPITRE X
L'ENTRETIEN

Rohan entra dans la cabine de l'astronavigateur, nullement surpris d'avoir été appelé. Il s'y était rendu rarement, il est vrai ; pourtant, après son retour solitaire à la base installée dans le cratère, il avait été convoqué à bord de *L'Invincible* et Horpach l'avait alors, justement, reçu chez lui. De telles invitations, d'ordinaire, ne présageaient rien de bon. Il est vrai qu'alors Rohan était trop secoué par la catastrophe survenue dans le ravin pour craindre la colère de l'astronavigateur. Du reste, celui-ci n'avait pas eu un mot de blâme et l'avait simplement interrogé dans les moindres détails sur les circonstances qui avaient accompagné l'attaque du nuage. Le docteur Sax avait participé à l'entrevue. Il avait émis l'hypothèse que si Rohan avait survécu, c'était parce qu'il avait été frappé de « stupeur », d'un hébétement qui avait réduit l'activité électrique du cerveau, si bien que le nuage l'avait pris pour l'un de ceux qu'il avait déjà rendus inoffensifs, qu'il avait déjà blessés. Quant à Jarg, le neurophysiologiste estimait que le chauffeur avait été sauvé par pur hasard, puisque, en s'enfuyant, il s'était trouvé en dehors du rayon de l'attaque. Terner en revanche, qui presque jusqu'à la fin avait essayé de défendre les autres et soi-même en tirant à l'aide de ses lasers, avait agi comme le devoir le lui ordonnait, certes, mais, paradoxalement, c'était justement cela qui l'avait perdu, car son cerveau avait travaillé normalement et avait donc attiré l'attention du nuage. Celui-ci était évidemment aveugle, et l'homme ne constituait pour lui rien de plus qu'un objet mobile dont l'existence se manifestait par les potentiels électriques de son cortex cérébral. Aussi Horpach, les médecins et Rohan avaient-ils examiné la possibilité de protéger les hommes en les plongeant dans un état de « stupeur artificielle », grâce à l'absorption d'une préparation chimique appropriée. Sax avait estimé, toutefois, qu'une telle potion agirait trop lentement quand il serait réellement nécessaire de procéder à un « camouflage électrique », alors qu'il était évidemment impossible d'envoyer des hommes en mission dans un état d'hébétude. C'est ainsi que l'examen médical de Rohan n'avait donné aucun résultat concret.

À présent, il supposait que Horpach voulait peut-être en parler une fois encore. Il s'arrêta au milieu de la cabine, deux fois plus grande que la sienne. Elle était en communication directe avec le poste de pilotage, et sur le mur s'alignaient les microphones de l'installation intérieure. Mais, en dehors de ça, rien n'y prouvait que le commandant du vaisseau l'habitait depuis des années. Horpach se

débarrassa de son manteau. Il portait en dessous un pantalon et une chemise à résille. À travers les mailles, les poils gris et abondants de son large thorax s'échappaient. Il s'assit un peu de biais par rapport à Rohan et s'appuya de ses bras puissants sur la table sur laquelle il n'y avait rien, en dehors d'un petit livre à la reliure de cuir fatiguée, que Rohan ne connaissait pas. Le regard de ce dernier glissa de cette lecture inconnue de son chef au visage du commandant lui-même, qu'il vit en quelque sorte pour la première fois. C'était un homme mortellement fatigué, qui n'essayait même pas de dissimuler le tremblement de ses mains qu'il avait portées à son front. Rohan comprit alors en un éclair qu'il ne connaissait absolument pas Horpach sous les ordres duquel il servait depuis quatre ans déjà. Jamais il n'avait encore eu l'idée de se demander pourquoi, dans la cabine de l'astronavigateur, il n'y avait aucun de ces petits objets, parfois amusants ou naïfs, que les hommes emportent dans l'espace comme autant de souvenirs de leur enfance ou de leur foyer. Il lui sembla alors qu'il comprenait pourquoi Horpach n'avait rien de ce genre, pourquoi, sur les murs, il ne voyait aucune photographie représentant des êtres chers demeurés sur la Terre. Horpach n'avait besoin de rien de tel, car il était entièrement ici et la Terre n'était pas son foyer. Mais peut-être le regrettait-il à présent, pour la première fois de sa vie ? Ses lourdes épaules, ses bras puissants et sa nuque ne trahissaient pas la vieillesse. Seule était vieille la peau sur les mains, épaisse, formant des rides peu prononcées sur les articulations des doigts qui blanchissaient lorsqu'il les redressait, tandis qu'il regardait leur léger tremblement avec un intérêt apparemment indifférent et fatigué, comme s'il constatait quelque chose qui jusqu'à présent lui était inconnu. Rohan ne voulait pas regarder cela. Mais le commandant, penchant légèrement la tête sur le côté, le regarda droit dans les yeux et grommela, avec un sourire presque coupable :

— J'ai forcé la dose, hein ?

Rohan fut abasourdi non pas tant par ces paroles que par leur ton et par tout le comportement de l'astronavigateur. Il ne répondit pas. Il était encore debout. L'autre, après s'être frotté la poitrine de sa large paume, ajouta :

— Ça valait peut-être mieux.

Et, quelques secondes plus tard, avec une sincérité exceptionnelle chez lui :

— Je ne savais pas quoi faire.

Il y avait dans ces mots quelque chose de bouleversant. Rohan croyait savoir que le commandant, depuis plusieurs jours déjà, était tout aussi embarrassé qu'eux tous, mais en cet instant, il se rendit compte que ce n'était pas là un savoir réel, qu'en réalité il était persuadé que l'astronavigateur prévoyait quelques coups à l'avance de

plus que tout autre, parce qu'il devait en être ainsi. Or voici que soudain l'être même du commandant se révélait à lui, sous deux aspects en quelque sorte, puisqu'il voyait le torse à demi dénudé de Horpach, ce corps si fatigué, aux mains tremblantes, dont l'existence n'était pas parvenue précédemment jusqu'à sa conscience, et qu'en même temps il venait d'entendre des paroles qui confirmaient la véracité de cette découverte.

— Assieds-toi, mon garçon, dit le commandant.

Rohan s'assit. Horpach se leva, alla au lavabo, s'inonda le visage et la nuque d'eau froide, s'essuya rapidement, brutalement, enfila un blouson, le boutonna et s'assit en face de lui. Le regardant de ses yeux pâles, toujours un peu larmoyants, comme s'ils étaient irrités par un vent violent, il demanda nonchalamment :

— Quoi de neuf, avec ton … immunité ? Ils t'ont ausculté ?

« Ce n'est donc que ça » — cette réflexion passa par la tête de Rohan. Il s'éclaircit la gorge.

— Oui, les médecins m'ont ausculté, mais ils n'ont rien découvert. Sans doute Sax avait-il raison avec cette histoire de stupeur.

— Eh oui ! Ils n'ont rien dit de plus ?

— Pas à moi. Mais j'ai entendu … ils se demandaient pourquoi le nuage n'attaque qu'une seule fois un homme et qu'il l'abandonne ensuite à son triste sort.

— C'est intéressant. Et quoi

— Lauda estime que le nuage distingue les hommes normaux de ceux qu'il a blessés, en raison de la différence d'activité électrique du cerveau. Chez un blessé, le cerveau a le même genre d'activité que chez un nouveau-né. Ou du moins très semblable. Il semble justement que dans cet état d'hébétude dans lequel j'étais tombé, l'image est assez semblable. Sax suppose qu'on pourrait imaginer une fine résille métallique que l'on dissimulerait sous les cheveux … elle enverrait des impulsions très faibles, les mêmes que celles d'un cerveau blessé. Une sorte de « capuchon invisible ». Que de cette façon, on pourrait se masquer devant le nuage. Mais c'est sans doute une supposition. On ne sait pas si ça réussirait. Ils aimeraient faire un certain nombre d'expériences. Ils n'ont toutefois pas un nombre suffisant de ces petits cristaux — et ceux que *Le Cyclope* devait ramasser, nous ne les avons pas reçus …

— C'est bon, soupira l'astronavigateur. Ce n'est pas de cela que je voulais parler avec toi … Ce que nous allons nous dire maintenant restera entre nous, hein ?

— Oui …, répondit lentement Rohan, et la tension revint entre eux.

L'astronavigateur le regardait à présent, comme s'il avait du mal à commencer.

— Je n'ai pas pris encore de décision, dit-il soudain. Un autre, à ma place, tirerait à pile ou face. Rentrer — ne pas rentrer … Mais je ne le veux pas. Je sais que souvent tu n'es pas d'accord avec moi …

Rohan ouvrit la bouche, mais l'autre, d'un léger mouvement de la main, lui coupa la parole avant qu'il n'ait dit mot.

— Non, non … Et voilà, tu as une chance. Je te la donne. C'est toi qui vas décider. Je ferai ce que tu diras de faire.

Il le regarda dans les yeux puis abaissa immédiatement ses lourdes paupières.

— Comment ça … moi ? balbutia Rohan.

Il s'était attendu à tout, mais pas à cela.

— Oui, toi, justement toi. Évidemment, c'est convenu : ça restera entre nous. Tu prendras la décision, et moi j'en assurerai l'exécution. C'est moi qui en répondrai devant la Base. Des conditions bien commodes, pas vrai ?

— Vous dites ça … sérieusement … Monsieur ? demanda Rohan, uniquement pour gagner du temps, car il savait déjà que tout cela était vrai.

— Oui. Si je ne te connaissais pas, je te laisserais du temps. Mais je sais que tu erres ici et là et que tu penses … que depuis longtemps tu as pris une décision … mais peut-être que j'aurais été incapable de te faire parler. C'est pourquoi tu vas me le dire, ici, immédiatement. Parce que c'est un ordre. Pendant ces quelques instants, tu vas devenir le commandant de *L'Invincible* … Tu ne veux pas sur-le-champ ? Bien. Tu as une minute.

Horpach se leva, se dirigea vers le lavabo, se frotta les joues de ses mains jusqu'à faire crisser ses poils gris sous ses doigts, et commença à se raser avec son rasoir électrique, comme si de rien n'était. Il se regardait dans la glace. Rohan à la fois le voyait et ne le voyait pas. Sa première réaction était la colère. Colère contre Horpach qui avait agi avec lui d'une façon aussi brutale, lui donnant le droit ou plutôt le devoir de décider, le liant par sa parole, tout en acceptant par avance toute la responsabilité. Rohan le connaissait assez pour savoir que tout cela avait été mûrement réfléchi et était désormais irrévocable. Les secondes passaient et il allait falloir parler, à l'instant, tout de suite, et il ne savait rien. Tous les arguments irréfutables qu'il eût si volontiers envoyés au visage de l'astronavigateur, qu'il avait échafaudés comme des briques parfaitement assemblées pendant ses méditations nocturnes, avaient disparu. Quatre hommes étaient morts — à peu près certainement. Si ce n'était pas ce « à peu près », il n'y aurait rien eu à soupeser, à éplucher, tout simplement ils auraient décollé à l'aube. Mais voici qu'à présent ce « à peu près » commençait à prendre en lui des proportions gigantesques. Tant qu'il avait tout simplement été à côté d'Horpach, il avait estimé qu'ils devaient

décoller immédiatement. Il sentait à présent qu'un tel ordre ne lui passerait pas par la gorge. Il savait que ce serait alors non pas la fin de l'affaire de Régis III, mais bien son commencement. Cela n'avait rien à voir avec la responsabilité envers la Base. Ces quatre hommes resteraient sur la planète, et rien, désormais, ne serait plus comme dans le passé. L'équipage voulait rentrer. Mais il se souvint alors de son errance nocturne à travers le vaisseau et il comprit qu'au bout d'un certain temps, les hommes commenceraient à y penser, puis à en parler. Ils seraient amenés à se dire : « Vous voyez ? Il a laissé quatre hommes là-bas et il a pris le départ. » Et rien ne compterait, hormis ce fait. Chaque homme devait savoir que les autres ne l'abandonneraient pas — en aucune circonstance. Que l'on peut subir tous les échecs possibles, mais qu'il faut avoir l'équipage au complet à bord — les vivants et les morts. Ce principe ne figurait pas dans le règlement. Mais si l'on ne se comportait pas de la sorte, personne ne pourrait voler.

— Je t'écoute ? dit Horpach.

Il reposa son rasoir et vint s'asseoir en face de lui.

— Il faut essayer …

— Quoi ?

— De les retrouver …

C'était dit. Il savait que l'astronavigateur ne s'opposerait pas à lui. Il était à présent, en vérité, absolument certain que Horpach avait compté précisément sur ceci, qu'il l'avait fait exprès. Afin de ne pas être seul à prendre le risque ?

— Les autres. Je comprends. Bien.

— Mais il faut un plan. Un moyen, raisonnable …

— Nous avons été raisonnables jusqu'à présent, fit remarquer Horpach. Tu connais les résultats.

— Puis-je dire quelque chose ?

— Je t'écoute.

— J'ai été, cette nuit, au conseil de guerre des stratèges. C'est-à-dire que j'ai écouté … du reste, peu importe. Ils mettent au point diverses variantes en vue d'annihiler le nuage … mais le problème ne consiste pourtant pas à le détruire, mais tout simplement à retrouver ces quatre hommes. C'est pourquoi, si l'on se lance dans un massacre à l'aide d'antiprotons, et si l'on suppose que l'un d'eux est encore vivant, alors, il ne sortira plus d'un deuxième enfer de ce genre, c'est sûr et certain. Personne n'en sortirait. C'est impossible.

— C'est aussi ce que je pense, répondit d'une voix lente le commandant.

— Vous aussi, Monsieur ? C'est bien … mais alors ?

Horpach se taisait.

— Est-ce qu'ils … est-ce qu'ils ont trouvé une autre solution ?

— Eux ? … Non.

Rohan voulait demander encore quelque chose, mais il n'en eut pas le courage. Les mots moururent sur ses lèvres. Horpach le regardait, comme s'il attendait quelque chose. Mais Rohan ne savait rien — le commandant supposerait-il par hasard que lui, sans aide aucune, était parvenu à imaginer quelque chose de plus parfait que tous les savants, que les cybernéticiens et les stratèges, avec leurs cerveaux électroniques ? Ce serait absurde. Et pourtant, il le regardait patiemment. Ils se taisaient. Des gouttes d'eau tombaient régulièrement du robinet, avec un bruit particulièrement sonore dans le silence absolu. Et de ce silence entre eux prit naissance quelque chose qui glaça les pommettes de Rohan. Il sentait déjà le froid gagner tout son visage, de la nuque aux mâchoires, sa peau le tirait, tandis qu'il regardait les yeux larmoyants de Horpach, à présent indiciblement vieux. Il ne voyait plus rien hormis ces yeux. À présent, il savait.

Il hocha lentement la tête. C'était comme s'il disait « oui ». « Tu comprends ? demandait le regard de l'astronavigateur — Je comprends », répondit Rohan d'un regard. Mais au fur et à mesure que cette conscience devenait en lui plus évidente, il sentait que cela ne pouvait pas être. Que cela, personne n'avait le droit de l'exiger de lui, pas même lui-même. Il continuait donc à se taire. Il se taisait, mais faisant à présent semblant qu'il ne devinait rien, qu'il ne savait rien ; il se réconfortait avec cet espoir naïf que du moment que rien n'avait été dit, il était possible de nier ce qui était passé d'un regard à l'autre. Il serait possible de mentir, de soutenir que c'était manque de pénétration — car il comprenait que Horpach ne lui dirait jamais cela. Mais celui-ci voyait cela, voyait tout. Ils restaient assis, sans bouger. Le regard de Horpach s'adoucit. Il n'exprimait plus l'attente ni une insistance impérieuse, mais seulement de la compassion. c'était comme s'il disait : « Je comprends. Bien. Qu'il en soit donc ainsi. » Le commandant baissa les paupières. Un instant encore, et ce qui n'avait pas été dit aurait disparu et tous deux pourraient se comporter à l'avenir comme si rien du tout ne s'était passé. Mais ce regard détourné remporta la décision. Rohan entendit sa propre voix : J'irai, dit-il.

Horpach poussa un profond soupir, mais Rohan, saisi de la panique provoquée par le mot qu'il venait de prononcer, ne le remarqua pas.

— Non, dit Horpach. Tu n'iras pas ainsi …

Rohan gardait le silence.

— Je ne pouvais pas te le dire …, dit l'astronavigateur. Ni même chercher un volontaire. Je n'en ai pas le droit. Mais à présent, tu sais déjà toi-même que nous ne pouvons pas décoller comme ça. Seul, un

homme seul peut entrer là-bas … et en ressortir. Sans casque, sans machines, sans arme.

Rohan l'entendait à peine.

— Je vais à présent t'exposer mon plan. Tu y réfléchiras. Tu pourras le rejeter, parce que tout ça continue à rester entre nous deux. Je vois ça comme ça : un appareil à oxygène en silicone. Aucun métal. J'enverrai là-bas deux jeeps, vides. Elles attireront sur elles le nuage, qui les détruira. En même temps partira une troisième jeep. Avec un homme. C'est là qu'est à vrai dire le plus grand risque : il faudra s'approcher aussi près que possible en voiture, afin de ne pas perdre son temps à marcher dans le désert. La réserve d'oxygène suffira pour dix-huit heures. J'ai ici des photogrammes de tout le ravin et de ses environs. J'estime qu'il ne faut pas emprunter le chemin des expéditions précédentes, mais arriver en jeep aussi près que possible de la limite nord du haut plateau et, de là-bas, descendre à pied à travers les rochers, jusqu'en bas. Jusqu'à la partie supérieure de la gorge. S'ils sont quelque part, ce ne peut être que là. Là-bas, ils ont pu en réchapper. Le terrain est difficile, beaucoup de cavernes et de crevasses. Si tu les retrouvais tous ou seulement l'un d'entre eux …

— Justement. Comment les emmener avec moi ? demanda Rohan, qui se sentit aiguillonné par une satisfaction maligne.

À cet endroit, le plan devenait bancal. Avec quelle légèreté Horpach ne le sacrifiait-il pas …

— Tu auras une potion prévue pour cela, qui plonge dans une légère stupeur. Il existe quelque chose de ce genre. Évidemment, cela ne sera nécessaire que si le rescapé ne veut pas te suivre de lui-même. Heureusement, plongé dans cet état, on peut marcher.

« Heureusement … », se dit Rohan. Il serra les poings sous la table, en veillant à ce que Horpach ne puisse pas le remarquer. Il n'avait absolument pas peur. Pas encore. Tout cela, pris ensemble, était par trop irréel …

— Dans le cas où le nuage … s'intéresserait à toi, tu devras te coucher sur le sol et rester immobile. J'ai pensé à utiliser quelque préparation pharmaceutique en un tel cas, mais elle agirait avec trop de retard. Il ne reste que cette protection de la tête, ce simulateur de courant dont a parlé Sax …

— Quelque chose de ce genre existe-t-il déjà ? demanda Rohan.

Horpach comprit la signification cachée de cette question. Mais il garda son calme.

— Non. Mais on peut fabriquer ça en l'espace d'une heure. Un filet très mince, caché dans les cheveux. Le petit appareil générateur d'un courant rythmé sera cousu dans le col de la combinaison. Et maintenant … je te donne une heure. Je te donnerais volontiers davantage de temps, mais avec chaque heure qui passe, les chances de

les sauver diminuent. Comme ça déjà, elles sont minimes. Quand prendras-tu ta décision ?

— Je l'ai déjà prise.

— Quel idiot ! Tu n'entends pas ce que je te dis ? Tout le reste, ce n'était que pour que tu comprennes que nous n'avons pas encore le droit de décoller …

— Puisque vous savez, Monsieur, qu'en tout cas j'irai …

— Tu n'iras pas si je ne te le permets pas. N'oublie pas que je suis toujours et encore le commandant à bord. Un problème se pose à nous, devant quoi aucune ambition, de qui que ce soit, ne doit compter.

— Je comprends parfaitement, dit Rohan. Vous voulez, Monsieur, que je me sente contraint … ? Bien … Par conséquent … mais ce que nous disons est toujours protégé par votre parole ?

— Oui.

— Dans ce cas, je veux savoir ce que vous feriez à ma place. Nous allons changer de rôles … juste le contraire de ce que nous avons fait à l'instant …

Horpach se tut un instant.

— Et si je te disais que je n'y serais pas allé ?

— Dans ce cas-là, moi non plus, je n'irai pas. Mais je sais que vous me direz la vérité.

— Alors, tu n'iras pas ? Parole ? Non, non … Je sais que ce n'est pas nécessaire …

L'astronavigateur se leva. Alors, Rohan se leva, lui aussi.

— Vous ne m'avez pas répondu, Monsieur.

L'astronavigateur le regardait. Il était plus grand, plus massif et plus large d'épaules. Ses yeux prirent la même expression de lassitude qu'au début de leur entretien.

— Tu peux y aller, dit-il.

Rohan se redressa instinctivement et se dirigea vers la porte. L'astronavigateur fit alors un geste comme s'il voulait le retenir, le saisir par le bras, mais Rohan ne s'en aperçut pas. Il sortit. Horpach resta immobile devant la porte qui venait de se refermer, et il resta longtemps debout ainsi.

CHAPITRE XI
L'INVINCIBLE

Les deux premières jeeps descendirent la rampe à l'aube. Les courbes des dunes, du côté du levant, étaient encore sombres de l'obscurité de la nuit. Le champ s'ouvrit pour laisser passer les machines et se referma, dans un étincellement de lumières bleues. Sur la marche arrière de la troisième jeep, tout près de la poupe du croiseur, Rohan était assis, en combinaison, sans casque ni lunettes protectrices, avec seulement l'embout du petit masque à oxygène dans la bouche ; il serrait ses genoux de ses mains croisées, car c'était le plus commode pour suivre le sautillement de l'aiguille des secondes.

Dans la poche de poitrine gauche de sa combinaison, il avait quatre ampoules pour piqûres, dans la droite, des tablettes de concentré nutritif extra-plates, tandis que les poches au-dessus des genoux étaient pleines de petits instruments : détecteur de rayonnement, petit détecteur magnétique, boussole, ainsi qu'une carte microphotogrammétrique de la région, guère plus grande qu'une carte postale, qu'il fallait examiner avec une forte loupe. Il avait enroulé six fois autour de son torse la plus fine corde en plastique qu'on avait pu trouver. Enfin, tous ses vêtements ne comportaient pour ainsi dire pas de parties métalliques. Il ne sentait absolument pas le filet en minces fils de fer dissimulé sous ses cheveux, à moins de remuer exprès la peau de son crâne ; il ne sentait pas non plus la présence du courant, mais il pouvait contrôler le fonctionnement de la pile minuscule cousue dans son col simplement en mettant le doigt à cet endroit : ce petit cylindre dur battait en effet rythmiquement et l'on pouvait sentir ce pouls au toucher.

Une traînée rouge se dessina à l'orient et le vent se leva, coupant les sommets sablonneux des dunes. La ligne légèrement dentelée du cratère, qui formait la ligne de l'horizon, semblait fondre peu à peu dans l'afflux d'écarlate. Rohan releva la tête : il devait être privé d'une liaison dans les deux sens avec le vaisseau, car un émetteur en fonctionnement aurait immédiatement trahi sa présence. Mais il avait, dans le pavillon de l'oreille, un appareil récepteur pas plus gros qu'un pois ; *L'invincible* pouvait donc — du moins jusqu'à un certain moment — lui envoyer ses signaux. Et justement l'appareil venait de parler ; c'était presque comme si une voix s'était fait entendre à l'intérieur même de sa tête.

— Attention, Rohan, ici Horpach … les détecteurs de la proue relèvent un accroissement de l'activité magnétique. Sans doute les jeeps sont-elles déjà sous le nuage … j'envoie une sonde …

Rohan regardait le ciel qui s'éclaircissait. Il ne remarqua pas le moment exact du départ de la fusée qui fonça verticalement, entraînant derrière elle une fine traînée de fumée blanche qui enveloppa le sommet du vaisseau, puis partit à une vitesse vertigineuse vers le nord-est. Les minutes passaient. Déjà, la moitié du disque gonflé du vieux soleil se trouvait comme à califourchon sur le rebord du cratère.

— Un nuage de dimensions moyennes attaque la première jeep … (La voix dans sa tête se fit soudain entendre.) Pour l'instant, la seconde avance sans problème … la première approche de la porte rocheuse … attention ! nous venons à l'instant de perdre le contrôle de la première voiture. Tout contrôle optique aussi — le nuage vient de la dissimuler. La seconde arrive au tournant qui annonce le septième rétrécissement … elle n'est pas attaquée … ça commence ! Nous avons perdu le contrôle de la seconde. Les nuages viennent de la recouvrir … Rohan ! Attention ! Ta jeep prend le départ dans quinze secondes. Désormais tu agiras comme tu le jugeras bon. Je branche l'appareil automatique donnant le départ. Bonne chance …

La voix de Horpach s'éloigna soudainement. Un tic-tac métallique, le décompte des secondes, la remplaça. Rohan s'assit plus confortablement, cala ses jambes, passa le bras dans la boucle du conduit électrique fixé au dossier de la jeep. La légère machine tressaillit soudain et démarra en souplesse.

Horpach avait gardé tous les hommes à l'intérieur du vaisseau et Rohan lui en était presque reconnaissant, car il n'aurait pu supporter les moindres adieux. Si bien qu'à présent, accroché au siège sautillant de la jeep, il ne voyait que l'immense colonne de *L'Invincible* qui diminuait lentement. L'éclair bleu qui, un instant, clignota sur les flancs des dunes, lui apprit que sa machine franchissait à présent la limite du champ de force. Tout de suite après, la vitesse augmenta et un nuage roux, soulevé par les roues ballons, lui cacha le paysage ; c'était tout juste s'il distinguait au-dessus le ciel de l'aurore. Ce n'était pas particulièrement heureux : il pouvait se trouver attaqué, tout à fait à l'improviste. C'est pourquoi, au lieu de rester assis, comme il avait été prévu, il pivota, se souleva et, se tenant au dossier, se maintint debout sur la marche. Grâce à cela, il pouvait voir par-dessus le dos aplati de la machine vide et observer le désert qui accourait vers lui. La jeep roulait à sa vitesse maximum, sautant et cahotant par moments, tant et si bien que Rohan devait se cramponner de toutes ses forces. On n'entendait pour ainsi dire pas le moteur, seul le vent sifflait autour de sa tête, des grains de sable lui blessaient les yeux, tandis que, de part et d'autre de la machine, de véritables fontaines de sable jaillissaient, formant un mur impénétrable, si bien qu'il ne sut pas quand il se trouva bien au-delà des pentes du cratère. Sans doute

la jeep était-elle passée par l'un des cols sablonneux de son versant nord.

Soudain, Rohan entendit un signal chantant qui se rapprochait : c'était l'émetteur en activité de la télésonde envoyée à une altitude telle qu'il ne pouvait l'apercevoir dans le ciel, même en aiguisant son regard. Elle avait dû monter très haut pour ne pas attirer l'attention du nuage ; en même temps, sa présence était indispensable, sinon *L'Invincible* n'aurait pas pu diriger les déplacements de la jeep. Sur la paroi arrière de la voiture, on avait intentionnellement installé un compteur kilométrique, pour lui permettre de s'orienter plus facilement. Il en avait déjà fait dix-neuf et il s'attendait, d'un instant à l'autre, à voir apparaître les premiers rochers. Mais le disque bas du soleil, qui jusqu'à présent était à sa droite, rougeoyant à peine derrière la poussière soulevée, glissa légèrement vers l'arrière. La jeep tournait donc à gauche. Rohan essaya en vain d'apprécier si l'ampleur de cette manœuvre était conforme au tracé établi au préalable ou si la boucle était plus considérable : cela signifierait que, dans le poste de pilotage, on avait détecté une manœuvre inattendue du nuage et qu'on désirait l'en éloigner. Le soleil disparut peu après derrière une première barre rocheuse à pente faible. Puis il réapparut. Dans l'éclairage oblique, le paysage avait un aspect sauvage et ne ressemblait pas à celui dont il se souvenait lors de sa dernière expédition. Mais alors il l'avait observé d'une hauteur plus considérable, puisqu'il se tenait dans la tourelle du transporteur. La jeep commença à cahoter de façon si terrible qu'il se heurta plusieurs fois douloureusement la poitrine contre le blindage. Il lui fallait à présent bander tous ses muscles pour que la violence de ces secousses ne le jetât pas à bas de son étroite marche, puisque même les roues ballon n'arrivaient pas à amortir les cahots. Les roues dérapaient sur les pierres, rejetaient des graviers en gerbes hautes ; tandis que la voiture descendait bruyamment la pente, elles patinaient par moments avec un chuintement aigu. Rohan avait l'impression que cette course infernale devait être audible à des kilomètres à la ronde, aussi commençait-il sérieusement à se demander s'il ne fallait pas arrêter la machine — un peu plus bas que son épaule, il avait la poignée du frein à main que l'on avait prolongé hors du blindage — et sauter à terre. Mais alors, il aurait eu des kilomètres et des kilomètres à faire à pied, et la durée de cette marche aurait diminué ses chances déjà minimes d'arriver rapidement au but. Serrant les dents, les mains convulsivement cramponnées aux poignées qui ne lui semblaient plus du tout si sûres, il se contentait donc de regarder, de ses yeux plissés, par-dessus le capot plat de la voiture, vers le haut de la pente. Le chant de la radiosonde cessait par moments, mais l'engin se trouvait certainement toujours au-dessus de lui, car la jeep manœuvrait adroitement, évitant les amoncellements

d'éboulis rocheux, penchait par moments, ralentissait et repartait à toute vitesse vers le haut de la pente.

Le compteur indiquait qu'il avait parcouru vingt-sept kilomètres. La route tracée sur la carte en comptait soixante, mais en réalité elle devait certainement être plus longue, ne serait-ce qu'en raison des zigzags et des virages incessants. À présent, il n'y avait plus trace des sables. Le soleil, énorme, ne chauffait presque pas ; il était suspendu lourdement, de façon quasi menaçante, continuant à toucher de son disque les dentelures rocheuses. La machine, tirée en tous sens par des secousses fiévreuses, se frayait furieusement un chemin à travers les éboulis, parfois dévalant la pente avec une avalanche de pierres grinçante ; les pneus émettaient un hurlement sifflant en heurtant en vain les pierres sur la pente de plus en plus raide. Vingt-neuf kilomètres. Hormis le signal chantant de la sonde, on n'entendait rien. *L'Invincible* gardait le silence. Pourquoi ? Il avait l'impression que la faille vaguement distincte, dessinée par des lignes noirâtres qu'il devinait juste sous le soleil rouge, était le rebord supérieur du ravin dans lequel il devait descendre, mais pas ici, bien plus loin, vers le nord. Trente kilomètres. En tout cas, il ne voyait pas trace du nuage noir. Sans doute était-il en train de régler leur compte aux deux autres machines. Ou les aurait-il tout simplement abandonnées, s'étant contenté de les couper du vaisseau en bloquant les transmissions ? La jeep fonçait de tout son poids, comme un animal aux abois ; parfois le halètement du moteur tournant au maximum le prenait à la gorge. La vitesse décroissait régulièrement, bien que l'engin avançât avec une surprenante efficacité. Peut-être aurait-il mieux valu utiliser un véhicule à coussin d'air ? Mais c'était là une machine trop grosse et trop lourde ; et puis, ça ne valait pas la peine d'y songer, puisqu'on ne pouvait plus rien y changer …

Il voulut regarder sa montre. Il ne réussit pas à le faire — il ne parvint pas, même l'espace d'une seconde, à lever son poignet jusqu'à ses yeux. Il essayait, en pliant les genoux, de réduire les effroyables secousses qui lui tordaient les entrailles. La machine se souleva brusquement par l'avant, le capot relevé, pencha de côté tout en dévalant brusquement la pente, les freins gémirent, mais déjà les pierrailles volaient de tous côtés, des galets résonnèrent sur les tôles du léger blindage, la jeep tourna sur place, avec de furieux cahots, glissa un moment vers le côté à travers une traînée d'éboulis, puis ce mouvement se ralentit …

Lentement, la machine prit un virage et se remit à grimper obstinément la pente. À présent, il voyait déjà la gorge. Il la reconnaissait aux masses noirâtres, ressemblant à des taillis de pins, des horribles buissons qui recouvraient les roches abruptes. Un demi-mille le séparait sans doute des bords du ravin. Trente-quatre

kilomètres …

La pente qu'il fallait encore gravir semblait n'être qu'une mer d'éboulis chaotiquement accumulés. Il semblait impossible qu'une machine pût trouver un chemin là-dedans. Rohan avait cessé de chercher du regard les passages possibles, puisqu'il n'avait pas le pouvoir de commander la manœuvre. Il s'efforçait plutôt de ne pas perdre des yeux les rochers qui cernaient le précipice. À chaque instant, le nuage noir pouvait en surgir.

— Rohan … Rohan …, entendit-il soudain.

Son cœur battit plus fort. Il avait reconnu la voix de Horpach.

La jeep ne pourra probablement pas te conduire jusqu'à destination. Nous ne pouvons pas, d'ici, apprécier la pente du versant avec une précision suffisante, mais il nous semble que tu n'as plus à parcourir en voiture que cinq ou six kilomètres. Lorsque la jeep tombera en panne, il faudra que tu continues à pied … Je répète …

Horpach redit la même chose une seconde fois. « Au maximum quarante-deux, quarante-trois kilomètres … il m'en restera environ dix-sept — sur ce terrain, ça représente au moins quatre heures, sinon davantage, calcula en un éclair Rohan. Mais peut-être qu'ils se trompent et que la jeep passera … »

La voix se tut ; de nouveau, on n'entendait que la voix chantante de la sonde qui se répétait rythmiquement. Rohan mordit l'embout de son masque, car il lui blessait les muqueuses à l'intérieur des lèvres, à chaque secousse un peu brutale. Le soleil ne touchait plus la montagne la plus proche, mais ne montait pas. Il avait devant les yeux des pierres plus ou moins grosses, des dalles qui l'enveloppaient parfois de leur ombre froide ; la machine avançait à présent bien plus lentement. Levant les yeux, il aperçut de légers nuages floconneux qui se dispersaient dans le ciel. On voyait les étoiles au travers.

Brusquement, quelque chose de bizarre arriva à la jeep. Son arrière sembla se coucher, tandis que l'avant se relevait … l'espace d'un instant, elle resta à se balancer ainsi, comme un cheval se dressant sur ses pattes de derrière … une seconde, et sans doute serait-elle tombée, en ensevelissant Rohan, si ce dernier n'avait sauté. Il se laissa tomber sur les genoux et les mains, sentit un choc douloureux à travers ses gants de protection épais et ses leggins, glissa de deux bons mètres dans les éboulis avant de parvenir à s'arrêter. Les roues de la jeep eurent encore un grincement aigu avant qu'elle ne tombât en panne.

— Attention … Rohan … trente-neuf kilomètres de parcourus … la machine ne pourra pas passer, plus loin … Tu dois aller à pied … tu te guideras sur la carte … la jeep restera ici, au cas où tu ne pourrais pas rentrer autrement … tu es à l'intersection des coordonnées 46 et 192 …

Lentement, Rohan se mit debout. Tout son corps le faisait souffrir. Mais seuls les premiers pas furent difficiles ; ses muscles commencèrent à obéir. Il voulait s'éloigner le plus possible de la jeep immobilisée entre deux seuils rocheux. Il s'assit sous un grand obélisque, sortit la carte de sa poche et chercha à s'orienter. Ce n'était pas chose facile. À la fin, il parvint à déterminer où il se trouvait. Un kilomètre environ, à vol d'oiseau, le séparait du bord supérieur du ravin, mais en cet endroit, il n'était absolument pas question de descendre ; les versants étaient recouverts d'un manteau ininterrompu de buissons métalliques. Il se dirigea donc vers le haut, se demandant tout le temps s'il devait essayer de descendre dans le fond de la gorge avant l'endroit choisi. Pour y accéder, il lui faudrait au bas mot quatre heures de marche. Même s'il réussissait à rentrer en jeep, il fallait compter cinq autres heures pour le retour, et combien de temps pour descendre dans le fond du ravin, sans parler des recherches elles-mêmes ? Du coup, tout le plan lui sembla privé de la moindre once de bon sens. C'était tout simplement là un geste tout aussi vain qu'héroïque par lequel Horpach, en le sacrifiant, pouvait calmer sa propre conscience. Il fut, pendant quelque temps, saisi d'une telle rage — car il s'était laissé manœuvrer comme un gamin, et l'astronavigateur avait tout combiné d'avance — qu'il ne vit presque plus rien de ce qui l'entourait. Peu à peu, il se calma. « Impossible de rebrousser chemin, se répétait-il. le vais essayer. Si je ne parviens pas à descendre, si je ne trouve personne d'ici trois heures, je rentre. » Il était sept heures un quart.

Il s'efforçait de marcher d'un pas long et régulier, mais pas trop vite, car la consommation d'oxygène augmentait très rapidement en cas d'effort. Il fixa la boussole à son poignet droit, pour ne pas dévier de la direction choisie. Il lui fallut pourtant, à plusieurs reprises, contourner des éboulements aux bords abrupts. La pression atmosphérique était, sur Régis III, bien moindre que sur la Terre, ce qui laissait au moins une relative liberté de mouvement, même sur un terrain aussi difficile. Le soleil avait monté dans le ciel. Son ouïe, habituée à la présence constante de tous les sons qui, telle une barrière protectrice, l'avaient accompagné et entouré dans toutes les expéditions précédentes, était en quelque sorte nue et particulièrement acérée. De temps en temps, seulement, il entendait le chant rythmique de la sonde, mais bien plus faiblement que précédemment ; en revanche, le moindre souffle de vent heurtant des arêtes rocheuses mobilisait son attention, car il lui semblait entendre un faible bourdonnement, ce bourdonnement qu'il connaissait et dont il se souvenait si bien. Peu à peu, il s'habitua à cette marche et se sentit plus libre pour réfléchir, tout en posant automatiquement les pieds sur une pierre puis une autre. Il avait dans sa poche un compte-

pas ; il ne voulait pas en consulter le cadran trop tôt et décida donc de ne le faire qu'au bout d'une heure. Il ne résista pas, pourtant, et sortit l'instrument semblable à une montre avant qu'elle ne se fût écoulée. Ce fut pour lui une douloureuse désillusion : i ! n'avait pas fait trois kilomètres. Il lui avait fallu gagner de l'altitude, ce qui avait ralenti sa marche. « Ce n'est donc pas trois ou quatre heures, mais pour le moins six … », se dit-il. Il prit la carte et s'étant agenouillé, se repéra pour la seconde fois. Le bord supérieur du ravin était visible à sept ou huit cents mètres de là, à l'est ; il avait tout le temps marché plus ou moins parallèlement à cette ligne. En un endroit, des taillis noirs de la pente étaient séparés par une menue traînée qui serpentait : probablement le lit desséché d'un ruisseau. Il s'efforça de mieux examiner cet endroit. Agenouillé, tandis que des rafales de vent soufflaient autour de sa tête, il vécut un instant d'hésitation. Comme s'il ne savait pas encore ce qu'il faisait, il se leva, remit machinalement la carte dans sa poche et commença à marcher en angle droit par rapport à la direction qu'il avait suivie jusque-là, se dirigeant donc vers les versants abrupts de la gorge.

Il était tout près déjà de rochers silencieux et éboulés comme si, à chaque instant, la terre devait céder sous son poids. Une peur affreuse lui poignait le cœur. Il avançait tout de même, en agitant des mains qui n'avaient rien à tenir. Il s'arrêta brusquement et regarda vers la vallée, vers le désert où se trouvait *L'Invincible*. Le vaisseau était invisible, caché derrière l'horizon. Il le savait, ce qui ne l'empêcha pas de fixer longuement l'horizon où le ciel avait des coloris virant au roux et où montaient lentement des nuages floconneux. Le chant des signaux de la sonde était devenu si faible qu'il n'était pas sûr que ce fût là plus qu'une illusion. Pourquoi *L'Invincible* se taisait-il ?

« Parce qu'il n'a plus rien à me dire », se répondit-il. Les roches du sommet, semblables à des statues grotesques rongées par l'érosion, étaient tout près. Le ravin s'ouvrit devant lui comme un énorme fossé, plein d'ombre, car les rayons du soleil ne parvenaient pas encore à mi-hauteur de ses parois recouvertes de végétation noire. De place en place, pointaient hors des fourrés broussailleux des aiguilles blanches, du calcaire semblait-il. Il embrassa du regard tout l'immense espace, jusqu'au fond caillouteux, à une profondeur de quinze cents mètres et il se sentit alors si exposé aux coups, si vulnérable qu'il s'agenouilla instinctivement, pour adhérer aux pierres et devenir en quelque sorte l'une d'elles. Cela n'avait pas le moindre sens, car il ne risquait pas d'être aperçu. Ce qu'il devait craindre n'avait pas d'yeux. Couché sur la dalle pierreuse que le soleil chauffait vaguement, il regardait en bas. La carte photogrammétrique lui transmettait une vérité absolument inutilisable, car elle montrait le terrain vu à vol d'oiseau,

dans un effrayant raccourci vertical. Or il n'était pas question de descendre le long de l'étroite ligne dénudée entre les deux coulées de végétation noire. Il lui faudrait non pas vingt-cinq, mais au moins cent mètres de corde et, en outre, il aurait besoin d'un crochet, d'un piolet, alors qu'il n'avait rien de tel, qu'il n'était pas équipé pour faire de la varappe. Au commencement, cette étroite ravine descendait en pente assez douce, mais elle était coupée plus bas, disparaissait au regard sous la bosse en surplomb de la paroi rocheuse et ne réapparaissait que très loin, tout au fond, à travers une brume grisâtre. Une idée stupide lui passa par la tête : s'il avait eu un parachute …

Il examinait avec obstination les pentes de part et d'autre de l'endroit où il s'était couché, s'étant glissé sous une grosse roche en forme de champignon. Ce ne fut qu'alors qu'il sentit que du grand vide qui s'ouvrait sous lui montait un léger courant d'air chaud. C'était pourquoi le dessin de la ligne de faîte, en face, tremblait délicatement. Les broussailles jouaient le rôle d'un accumulateur des rayons solaires. Il retrouva, en regardant vers le sud-ouest, les sommets des pics dont la base constituait !a porte rocheuse où s'était produite la catastrophe. Il ne les aurait pas reconnus si, contrairement aux autres rocs, ils n'avaient été tout à fait noirs et n'avaient brillé comme s'ils étaient recouverts d'une épaisse couche d'émail — leur surface avait certainement fondu pendant la bataille entre *Le Cyclope* et le nuage … Mais il ne put distinguer ni les transporteurs ni même les traces de l'explosion atomique dans le fond du ravin, de l'endroit où il se trouvait. Il était couché de la sorte et fut brusquement pris de désespoir : il devait descendre tout en bas, et il n'y avait aucun chemin. Au lieu d'être soulagé, de se dire qu'il pouvait rentrer et expliquer à l'astronavigateur qu'il avait fait tout son possible, il prit une résolution.

Il se leva. Un mouvement, dans les profondeurs de la gorge, à peine entr'aperçu, le rejeta à genoux sur les pierres, mais il se redressa. « Si je tombe à plat ventre à tout instant, je ne ferai pas grand-chose », se dit-il. Il marchait à présent sur le faîte, cherchant un passage ; tous les deux ou trois cents pas, il se penchait vers le vide et à chaque fois il voyait le même tableau : là où la pente était douce, elle était tapissée de buissons noirs, là où il n'y en avait pas, elle tombait verticalement. Une fois, une pierre bougea sous son pied et roula en bas. Elle en entraîna d'autres ; la petite avalanche, en grondant, frappa la paroi velue à quelque cent pas plus bas ; en sortit une traînée de fumée étincelant dans le soleil, qui se déploya dans les airs et y resta un moment suspendue, comme si elle examinait les alentours, et alors il s'immobilisa ; au bout d'une minute ou plus, la fumée se dispersa et fut absorbée sans bruit par les taillis miroitants.

Il allait bientôt être neuf heures lorsque, ayant regardé en bas en

s'appuyant contre un rocher, il aperçut tout au fond de la vallée — le ravin, en cet endroit, s'élargissait considérablement — une petite tache qui bougeait. D'une main tremblante, il tira de sa poche une petite longue-vue pliante qu'il braqua …

C'était un homme. La lorgnette était trop faible pour qu'il puisse en distinguer le visage — mais il voyait parfaitement le mouvement régulier des jambes. Cet homme marchait lentement, en boitant légèrement, comme s'il traînait une jambe blessée. Devait-il l'appeler ? Il n'en eut pas le courage. En réalité, il essaya : sa gorge ne laissa pas passer le moindre son. Il se prit à se haïr à cause de cette maudite peur. Il ne savait qu'une chose : à présent, c'était certain, il ne rebrousserait certainement plus chemin. Il grava bien dans sa mémoire l'endroit où l'autre se dirigeait — il remontait la vallée qui allait en s'élargissant, en direction des pyramides blanchâtres d'éboulis — et il se mit à courir dans la même direction, le long du faîte, sautant par-dessus les pierres, les crevasses béantes, jusqu'à ce que son cœur se mît à battre la chamade. « C'est de la folie, je ne puis pas continuer comme ça … », se dit-il, ne sachant que faire. Il ralentit et, alors justement, s'ouvrit devant lui de façon engageante une large ravine. Plus bas, elle était prise entre deux massifs de végétation noire. La pente était plus forte tout en bas-peut-être y avait-il là un surplomb ?

Ce fut sa montre qui décida : il était presque neuf heures et demie. Il se mit à descendre, tout d'abord face au vide, puis face à la paroi, lorsque la pente devint trop raide ; il descendait, pas à pas, s'aidant des mains, les buissons noirs étaient tout près, ils semblaient brûler d'une chaleur immobile et silencieuse. Le sang lui battait les tempes. Il s'arrêta sur une arête rocheuse en biseau, cala son pied gauche entre cette arête et la suivante, puis regarda en bas. À quelque quarante mètres, il vit une large plate-forme dont descendait une bande de roche nue, très nette, surplombant les rameaux morts des buissons noirs.

Mais le vide le séparait de cette plate-forme, vraie planche de salut. Il regarda en l'air : il avait déjà descendu deux cents mètres ou peut-être davantage. Les battements de son cœur lui semblaient secouer l'air ambiant. Il cligna des yeux à plusieurs reprises. Très lentement, avec des mouvements d'aveugle, il commença à dérouler sa corde. « Tu ne seras pas assez fou pour … », dit quelque chose en lui-même. Avançant de côté à petits pas, il descendit jusqu'au buisson le plus proche. Ses excroissances pointues étaient couvertes d'une rouille qui s'effritait au toucher. Il le saisit, s'attendant Dieu sait à quoi. Il n'entendit qu'un bruissement sec ; il tira plus fort, le buisson était bien enraciné ; il l'entoura de la corde à la base, tira une fois de plus … dans une brusque poussée de courage, il entoura le pied d'un deuxième, puis d'un troisième buisson, il s'arc-bouta et tira de toutes

ses forces. Les buissons tenaient bien, enracinés dans les fentes de la pierre. Il commença à se laisser glisser, tout d'abord il put encore transférer une partie de son poids sur le rocher grâce au frottement de ses semelles, mais tout à coup il tournoya sur lui-même et resta suspendu. Il laissa glisser de plus en plus rapidement la corde sous le genou, freinant son mouvement d'une torsion de sa main droite, tout en regardant attentivement en bas, pour atterrir enfin sur la plate-forme. Il essaya alors de dégager la corde, en tirant sur l'une de ses extrémités. Les buissons ne cédaient pas. Il tira à plusieurs reprises. Elle s'était coincée. Il s'assit alors à califourchon sur la plate-forme et commença à tirer de toute sa force jusqu'à ce que, brusquement, la corde cédât, fouettât l'air avec un sifflement aigu et lui cinglât la nuque. Il fut pris de tremblements. Il resta assis quelques minutes, car il avait les jambes trop molles pour oser s'aventurer plus loin. C'est alors qu'il revit la silhouette de celui qui marchait en bas. Elle était déjà un peu plus grande. Cela lui sembla étrange qu'elle fût si claire ; il y avait aussi quelque chose d'étrange dans la forme de la tête, ou plutôt de la coiffure de cet homme.

Il se serait trompé s'il avait pensé que le pire appartenait au passé. En vérité, il ne l'avait jamais pensé. Il avait pourtant eu un espoir qui se révéla erroné. Techniquement, le chemin qui lui restait à faire était beaucoup plus facile, mais les buissons morts, croissants de rouille, cédaient la place à d'autres, d'un noir brillant et apparemment gras, dont les fils de fer noirs contorsionnés étaient parsemés de renflements semblables à des petits fruits, qu'il reconnut immédiatement.

De temps en temps s'en échappaient des petites fumées qui bourdonnaient doucement, tournoyaient dans les airs et alors il s'immobilisait, pas pour longtemps d'ailleurs, sinon il n'aurait jamais le temps de parvenir jusqu'au fond de la gorge. Il progressa pendant un certain temps à califourchon, comme à cheval, puis la bande rocheuse s'élargit et devint moins abrupte, si bien qu'il pouvait déjà descendre en restant debout, non sans mal, non sans s'aider des mains. Il se rendait à peine compte de sa progression au long de son interminable descente, car son attention était totalement dédoublée, fixée à la fois d'un côté et de l'autre ; parfois, il lui fallut passer si près des buissons fourmillant de cristaux, que leurs fils de fer frottaient contre sa combinaison. Et pourtant pas une seule fois les traînées qui volaient très haut, faisant des étincelles dans la lumière, ne s'approchèrent de lui. Lorsqu'il se tint enfin tout en haut de l'éboulis qui n'était séparé que de quelques centaines de pas du lit du ravin, où s'entassaient des galets blancs secs comme des os, il était près de midi. Il avait déjà dépassé la zone des buissons noirs ; la pente par laquelle il était descendu était éclairée jusqu'à mi-hauteur par le soleil, à

présent haut dans le ciel. Il aurait pu, maintenant, mesurer du regard la distance parcourue, mais il ne se retourna pas. Il se mit à descendre en courant, s'efforçant de porter son poids tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre, d'une pierre à l'autre, le plus vite possible, mais, malgré cela, l'énorme masse de débris rocheux en équilibre instable commença en grondant à glisser en même temps que lui, tandis que te bruit s'amplifiait. Tout à coup, alors qu'il était tout près du ruisseau desséché, la pierraille céda sous lui et, jeté si violemment par terre que son masque à oxygène fut déplacé, il dévala pendant une quinzaine de mètres. Il était sur le point de se relever pour se remettre à courir, sans se soucier de ses meurtrissures, tant il craignait que celui qu'il avait vu d'en haut ne disparût à ses yeux — les deux versants, en effet, et surtout l'opposé, étaient pleins de grottes, dont il distinguait les entrées noires et béantes — , lorsqu'il eut comme un avertissement, si bien qu'avant même de comprendre ce que c'était, il se laissait retomber sur les pierres coupantes, pour y rester immobile, les bras étendus.

Une ombre légère, projetée de très haut, tomba sur lui. Puis, avec un bourdonnement croissant et monotone qui embrassait tout le registre des sons, de l'aigu aux notes les plus graves, une volute noire et informe l'enveloppa. Peut-être aurait-il dû fermer les yeux, mais il ne le fit pas. Sa dernière pensée fut pour se demander si le petit appareil cousu dans sa combinaison n'avait pas souffert de sa chute brutale. Puis il s'abandonna à une inertie qu'il s'était sans doute imposée lui-même. Même ses pupilles ne bougeaient pas, ce qui ne l'empêchait pas de voir le nuage fourmillant planer au-dessus de lui, projeter un tentacule qui se contorsionnait paresseusement ; il en distingua l'extrémité ; c'était comme l'orifice d'un tourbillon mouvant, d'un noir d'encre. Il sentit sur la peau du crâne, des joues, de tout son visage le contact tiède de l'air, un attouchement qui semblait morcelé en millions d'éléments. Quelque chose effleura sa combinaison à la hauteur de la poitrine, il fut plongé dans une obscurité presque complète. Tout de suite après, ce tentacule qui continuait à se contorsionner comme une trombe d'air miniature, réintégra le nuage. Le bourdonnement passa à l'aigu. Cela le faisait grincer des dents, il le sentait quelque part, à l'intérieur de sa tête. Le bourdonnement s'atténua. Le nuage montait presque verticalement, devenait un brouillard noir déployé entre les deux versants ; il se décomposa en des volutes tournoyant sur elles-mêmes, se glissa dans la fourrure immobile de la végétation et y disparut. Il resta un long moment encore immobile, comme mort. Il lui passa par la tête que c'était peut-être déjà fait. Que peut-être il n'allait plus savoir ni qui il était, ni comment il s'était trouvé ici, ni ce qu'il devait faire, et à cette pensée, il fut pris d'une telle frayeur qu'il s'assit d'un seul coup. Brusquement,

il eut envie de rire. Du moment qu'il avait pu penser de la sorte, c'était le signe qu'il était sauvé. Que le nuage ne lui avait rien fait et que lui, il l'avait trompé. Il s'efforçait de maîtriser les hoquets de rire qui lui montaient à la gorge et qui le secouaient tout entier. « C'est tout simplement de l'hystérie », se dit-il, en se relevant sur les genoux. Il était presque calme, à présent, du moins il en avait l'impression. Il rajusta son masque à oxygène et regarda autour de lui.

L'homme qu'il avait vu d'en haut n'était pas là. Mais il entendait ses pas. L'autre était sans doute déjà passé ici et avait dépassé un rocher renversé qui barrait à moitié le fond du ravin. Il se mit à courir après lui. L'écho des pas était de plus en plus proche et étonnamment fort. Comme si l'autre était chaussé de bottes de fer. Il courait, sentant des aiguilles douloureuses lui transpercer le tibia de la cheville au genou. « J'ai dû me fouler le pied … », se dit-il, en cherchant désespérément à garder l'équilibre à l'aide de ses bras étendus ; il manquait à nouveau d'air, et commençait presque à étouffer lorsqu'il l'aperçut. L'autre allait d'un pas mécanique droit devant lui, par longues enjambées, d'une pierre sur une autre. Les parois rocheuses toutes proches amplifiaient en échos répétés le bruit de ces pas. Et alors, tout espoir s'effondra en Rohan. C'était un robot — et non un homme. Un arcticien. Il n'avait jamais pensé à ce qu'ils avaient pu devenir après la catastrophe ; ils se trouvaient dans le transporteur central lorsque le nuage les avait attaqués. Il n'en était plus qu'à une quarantaine de pas. Il remarqua alors que le bras gauche du robot pendait, inerte, écrasé, et que son blindage, naguère brillant et arrondi, était zébré et enfoncé par endroits. La déception fut grande, et pourtant il se sentit ragaillardi au bout d'un moment, à la pensée qu'il aurait du moins un compagnon de ce genre pendant ses recherches. Il voulut appeler le robot d'un cri, mais quelque chose le retint ; aussi se contenta-t-il de hâter le pas ; il le dépassa et, se plantant sur son chemin, se mit à attendre, mais le géant haut de deux mètres cinquante semblait ne pas le remarquer le moins du monde. De près, Rohan nota que la partie de l'antenne de son radar, qui ressemblait un peu à une oreille en forme d'assiette, était brisée, et qu'à l'endroit où se trouvait précédemment l'objectif de l'œil gauche, béait une ouverture aux bords irréguliers. Il avançait pourtant d'un pas assuré sur ses pieds gigantesques, simplement en traînant la jambe gauche. Rohan l'interpella lorsque la distance qui les séparait ne fut plus que de quelques pas, mais la machine fonçait droit sur lui, apparemment aveugle, et il dut, au dernier moment, lui céder la place. Il s'approcha une seconde fois du robot et essaya de le saisir par sa main de métal, mais l'autre la lui arracha d'un mouvement indifférent et souple, sans s'arrêter. Rohan comprit alors que cet arcticien, lui aussi, avait été victime de l'attaque et qu'il ne pouvait compter sur lui.

Mais il lui était tout de même pénible d'abandonner la machine impuissante à son sort ; en outre, il était aussi curieux de savoir où le robot se dirigeait en définitive, car il avançait en choisissant un terrain aussi plat que possible, comme s'il s'était fixé un but. Après quelques instants de réflexion au cours desquels l'autre s'éloigna d'une quinzaine de mètres, il finit par le suivre. Le robot parvint enfin au pied de l'éboulement et commença à le gravir, sans prêter la moindre attention à la traînée de pierres qui dévalait de sous ses larges plantes. Il grimpa ainsi peut-être à mi-hauteur de l'amoncellement de galets, puis tomba brusquement, glissa jusqu'en bas, agitant les jambes en l'air, ce qui, dans d'autres circonstances, eût peut-être porté à rire le spectateur. Puis il se releva et recommença son escalade.

Rohan fit rapidement demi-tour et s'éloigna, mais longtemps encore il fut poursuivi par le grondement des éboulis et les lourds claquements métalliques que les parois rocheuses répercutaient en échos multipliés. Il avançait vite à présent, car le chemin sur les galets plats qui tapissaient le lit du ruisseau était relativement égal et descendait légèrement. Il n'y avait pas trace du nuage ; parfois seulement, un léger frémissement de l'air au-dessus des versants témoignait d'une activité fébrile au sein des taillis sombres. Ce fut ainsi qu'il parvint à la partie la plus large du ravin qui se transformait ici en vallée cernée de pentes rocailleuses. À quelque deux kilomètres de là, se trouvait le défilé rocheux, le lieu de la catastrophe. Ce fut alors seulement qu'il comprit combien un détecteur olfactif allait lui faire défaut, qui l'aurait aidé à rechercher les traces des disparus, mais c'était là un appareil trop lourd pour un piéton. Il lui fallait donc se débrouiller sans cela. Il s'arrêta et examina tour à tour toutes les roches. Il n'était pas question que quelqu'un ait pu chercher refuge dans les taillis métalliques. Ne restaient donc que les grottes, les cavernes et les criques rocheuses au nombre de quatre, lui semblait-il, de l'endroit où il se tenait ; l'intérieur en était dissimulé à sa vue par des seuils élevés aux parois verticales, ce qui annonçait une escalade particulièrement difficile. C'est pourquoi il décida d'examiner tout d'abord les grottes, à tour de rôle.

Précédemment déjà, à bord, il avait examiné avec les médecins et les psychologues où il convenait de chercher les disparus, autrement dit où ils pouvaient bien se trouver. Mais en définitive, cette consultation ne lui avait pas apporté grand-chose, car le comportement d'un homme frappé d'amnésie est imprévisible. Le fait que les disparus se fussent éloignés des autres hommes de l'équipe de Regnar indiquait une activité qui les différenciait des autres ; dans une certaine mesure, le fait que les traces laissées par ces quatre hommes jusqu'à l'endroit où on avait pu les suivre, ne s'étaient pas séparées, permettait aussi de supposer qu'on les retrouverait tous ensemble.

Évidemment, s'ils étaient encore en vie et si, une fois passé la porte rocheuse, ils ne s'étaient pas éloignés, chacun dans sa direction.

Rohan visita successivement deux petites et quatre grandes grottes dont l'entrée était assez facilement accessible et n'exigeait que quelques minutes d'escalade sans danger sur des dalles rocheuses inclinées. Dans la dernière, il trouva des débris métalliques partiellement noyés, qu'il prit tout d'abord pour le squelette du second arcticien ; mais ils étaient très, très vieux et ne rappelaient en rien les assemblages qu'il connaissait. Dans une mare peu profonde, visible parce qu'un peu de lumière était reflétée par la voûte lisse et comme laquée, reposait une étrange forme oblongue, un peu semblable à une croix de cinq mètres de long ; les tôles qui l'avaient recouverte s'étaient détachées depuis longtemps et avaient formé, au fond de la mare, mêlées à de la fange, un dépôt d'un rouge de rouille. Rohan ne put se permettre d'examiner plus longuement cette découverte peu banale qui représentait peut-être tout ce qui restait de l'un des macro-automates détruits par le nuage qui avait remporté la victoire. Il garda simplement présent à la mémoire sa forme, le tracé à demi disparu de soudures et de tiges qui avaient dû servir plutôt à voler qu'à marcher. Mais sa montre lui ordonnait de se hâter ; aussi sans insister, il entreprit d'explorer les cavernes restantes.

Il y en avait tellement, visibles parfois du fond de la vallée sous l'aspect de fenêtres pleines d'ombre dans les hautes parois rocheuses, et les couloirs et encorbellements souterrains, souvent inondés, conduisant parfois à des puits verticaux et à des conduits communiquant par des siphons, avec des ruisseaux glacés, faisaient tant de tours et de détours, qu'il n'osait pas s'engager trop avant. Il n'avait du reste qu'une petite lampe électrique qui donnait une lumière relativement faible, absolument inefficace, surtout dans de vastes grottes à la voûte élevée et à plusieurs niveaux, comme il en trouva plusieurs. Enfin, tombant littéralement de fatigue, il s'assit sur une énorme pierre chauffée par le soleil, à l'entrée de la caverne qu'il venait d'explorer ; il se mit alors à mâcher des tablettes de concentré alimentaire dont il arrosait chaque bouchée d'eau puisée au ruisseau. Il lui sembla à plusieurs reprises entendre le bourdonnement du nuage qui approchait, mais ce n'étaient probablement là que les échos des vains efforts de Sisyphe du grand arcticien qui lui parvenaient du haut de la vallée. Après avoir mangé ses maigres provisions, il se sentit réconforté. Le plus étonnant, pour lui-même, était le fait qu'il se souciait de moins en moins du dangereux voisinage ; en effet, des fourrés noirs s'accrochaient à toutes les pentes sur lesquelles il posait les yeux.

Il redescendit du monticule où il s'était arrêté devant la grotte et c'est alors qu'il remarqua quelque chose qui avait la forme d'une fine

raie rousse sur les galets secs, de l'autre côté de la vallée. S'étant approché, il reconnut dans ces taches des traces de sang. Elles étaient tout à fait sèches, déjà, avaient changé de couleur et, si ce n'avait été la blancheur exceptionnelle de ce rocher, d'un blanc de chaux, il ne les aurait certes pas remarquées. Il essaya pendant un moment d'établir dans quelle direction s'était dirigé l'homme en sang, mais il ne put y parvenir. C'est pourquoi, au petit hasard, il se mit à remonter la vallée en se tenant le raisonnement suivant : il s'agissait peut-être là d'un homme blessé pendant le combat du *Cyclope* et du nuage, qui s'éloignait du lieu de l'affrontement. Les traces se croisaient, disparaissaient en plusieurs endroits, mais finirent par le conduire tout près de l'une des premières cavernes qu'il avait explorées. C'est pourquoi son étonnement fut d'autant plus grand lorsqu'il vit qu'à côté de son entrée béait un gouffre étroit, semblable à un puits, qu'il n'avait pas remarqué précédemment. C'était justement là que menait la piste sanglante. Rohan s'agenouilla et se pencha sur l'ouverture plongée dans la pénombre. Il avait beau être préparé au pire, il ne put retenir un cri étouffé, car il venait de reconnaître, le regardant de ses orbites vides, les dents découvertes dans un rictus, la tête de Bennigsen : il le reconnut à la monture dorée des lunettes dont les verres, par une aveugle ironie du sort, n'avaient pas été cassés et brillaient clair dans le reflet qu'une plaque de calcaire inclinée projetait sur ce cercueil de pierre. Le géologue était suspendu entre les pierres, et c'était pourquoi son corps était resté droit, coincé par les épaules dans le cuvelage naturel du puits. Rohan ne voulut pas laisser en cet état ces débris humains mais lorsque, à contrecœur, il essaya de soulever la dépouille, il sentit que les chairs s'affaissaient sous l'épais tissu de la combinaison. La décomposition avait fait son œuvre, hâtée par l'action du soleil qui tous les jours avait éclairé cet endroit. Rohan se contenta donc d'ouvrir la fermeture éclair de la poche de poitrine et d'en retirer la plaque d'identité du savant ; avant de s'en aller, il tira une des dalles voisines et en recouvrit le tombeau de pierre.

C'était le premier à être retrouvé. Ce n'est qu'une fois éloigné de cet endroit que Rohan se dit qu'il aurait dû étudier la radioactivité du cadavre, puisque, dans une certaine mesure, son intensité pouvait fournir quelque lumière sur ce qui était arrivé à Bennigsen lui-même et aux autres : une forte augmentation du rayonnement aurait prouvé que le mort s'était trouvé à proximité du combat atomique. Mais il avait oublié de le faire, et à présent rien n'était en mesure de lui faire rebrousser chemin et dégager le tombeau. C'est alors que Rohan remarqua le rôle joué par le hasard dans ses recherches ; n'avait-il pas précédemment exploré très à fond, à ce qu'il lui semblait, les alentours de cet endroit ?

Frappé par une nouvelle idée, il partit d'un bon pas, suivant les

traces de sang, à la recherche de l'endroit où elles commençaient. Cela le conduisit presque en ligne droite dans le fond de la vallée, comme si la piste le menait à l'endroit du combat atomique. Mais à quelques centaines de pas de là, il dut brusquement tourner. Le géologue avait perdu une énorme quantité de sang et il n'en était que plus stupéfiant qu'il ait pu marcher si loin. Les pierres, que depuis la catastrophe pas une goutte de pluie n'avait touchées, étaient abondamment éclaboussées. Rohan grimpa sur un amoncellement de grandes roches branlantes et se trouva bientôt dans une vaste cuvette, située sous une paroi rocheuse nue. La première chose qu'il vit fut la semelle, d'une dimension au-dessus de la normale, du pied d'un robot. Il était couché sur le côté, presque coupé en deux par une série de coups, le plus vraisemblablement tirés au moyen d'un lance-flammes. Un peu plus loin, se trouvait à moitié assis, presque plié en deux, contre des galets, un homme coiffé d'un casque noirci par la suie. Il était mort. Le lance-flammes pendait encore à ses doigts, effleurant le sol de son canon brillant. Rohan n'osa pas, tout d'abord, toucher le mort ; il s'efforça seulement, en s'agenouillant, de voir le visage qui était pourtant dans le même état de décomposition que celui de Bennigsen. C'est alors qu'il reconnut le sac large et plat de géologue fixé à des épaules qui semblaient rétrécies. Le mort assis était Regnar, le chef de l'expédition attaquée dans le cratère. En mesurant la radioactivité, il eut la confirmation que l'arcticien avait été abattu par une décharge de l'arme : l'indicateur enregistrait la présence caractéristique d'isotopes de terres rares. Rohan voulut, une fois encore, prendre la plaque d'identité du géologue, mais cette fois-ci, il n'en eut pas le courage, il se contenta de déboucler le sac, car il ne devait pas toucher le corps pour cela. Mais il ne contenait que des éclats de minéraux. Après une brève hésitation, il ne fit que détacher à l'aide d'un couteau le monogramme du géologue, fixé au cuir du sac, le mit dans sa poche et, regardant une fois encore, perché sur une haute pierre, la scène figée, il essaya de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Tout semblait indiquer que Regnar avait tiré sur le robot, mais celui-ci l'aurait-il attaqué, lui ou Bennigsen ? Du reste, un homme frappé d'amnésie aurait-il été capable de se défendre contre une attaque ? Il voyait bien qu'il ne parviendrait pas à résoudre l'énigme, et d'autres recherches l'attendaient encore. Il regarda sa montre une fois de plus : il allait bientôt être cinq heures. S'il ne lui fallait compter que sur ses propres réserves d'oxygène, il lui faudrait rentrer immédiatement. C'est alors qu'il eut l'idée de débrancher les bouteilles de gaz fixées à l'appareil de Regnar. Il enleva donc tout l'appareil du dos du mort, constata qu'une des bouteilles était encore pleine et, s'étant débarrassé d'une des siennes, vide, entreprit de recouvrir la dépouille avec des pierres. Cela lui prit presque une heure, mais il estimait que le mort

l'avait payé de sa peine en lui donnant ses propres réserves d'oxygène. Lorsque le petit tertre fut terminé, Rohan pensa qu'il aurait été bon de se munit d'une arme, en l'occurrence du lance-flammes certainement encore chargé. Mais, une fois de plus, l'idée lui en était venue trop tard et il dut s'éloigner les mains vides.

Il allait être six heures ; il était si fatigué qu'il remuait à peine les jambes. Il possédait encore quatre tablettes d'amphétamine ; il en prit une et se releva au bout d'une minute, sentant un afflux de force. Il n'avait pas la moindre idée par où entreprendre la suite des recherches, aussi partit-il tout simplement droit devant lui, en direction de la porte rocheuse. Un kilomètre environ l'en séparait encore, lorsque le cadran du détecteur de radiation l'avertit que la pollution radioactive commençait à croître. Pour l'instant, elle était encore assez faible, aussi poursuivit-il son chemin, regardant attentivement autour de lui. Comme le ravin était sinueux, seules certaines parois de rochers avaient été touchées et portaient des traces de fusion ; au fur et à mesure qu'il avançait, ces craquelures caractéristiques des roches étaient de plus en plus fréquentes ; enfin il aperçut d'énormes galets ressemblant à des bulles figées, car leur surface était parvenue à la température d'ébullition sous le coup des explosions thermiques. En réalité, il n'avait que faire ici, et pourtant il continuait à avancer ; le détecteur fixé à son poignet émettait un tic-tac léger, de plus en plus fort, l'aiguille sautait le long de l'échelle, affolée. Il vit enfin de loin ce qui restait de la porte rocheuse, effondrée en forme de cuvette, faisant penser à un petit lac qui se serait figé de façon invraisemblable tandis que ses eaux s'agitaient furieusement ; la base des rocs s'était transformée en une épaisse couche de lave, tandis que la fourrure noire de la végétation métallique n'était plus que lambeaux couverts de cendres ; dans le lointain, se dessinaient vaguement, entre les murs rocheux, d'énormes déchirures d'un coloris plus clair. Rohan fit demi-tour en hâte.

Une fois de plus, le hasard lui vint en aide, alors qu'il parvenait à la porte rocheuse suivante, bien plus large, plus haut dans la vallée : non loin d'un endroit qu'il avait dépassé précédemment, son regard fut attiré par le scintillement d'un objet métallique. C'était le détendeur en aluminium d'un appareil à oxygène ; dans une crevasse horizontale entre le roc et le lit desséché du torrent, il vit un dos noir dans une combinaison barbouillée de suie. Le cadavre n'avait plus de tête. La force terrible du souffle de l'explosion l'avait projeté sur un amoncellement de galets et écrasé contre les pierres. Non loin de là, gisait un étui intact, contenant une arme étincelante, comme si elle venait d'être nettoyée à l'instant. Rohan se l'appropria. Il voulut identifier le cadavre, mais cela lui fut impossible. Il repartit vers le

haut du ravin, mais la lumière qui tombait sur son versant oriental devenait rouge et, comme un rideau volant, montait de plus en plus, au fur et à mesure que le soleil descendait derrière l'arête montagneuse. Il était presque sept heures moins le quart. Rohan se trouvait placé devant un véritable dilemme. Jusqu'à présent, tout lui avait réussi, en ce sens du moins qu'il avait exécuté la lâche qui lui avait été fixée, qu'il était sain et sauf et pouvait regagner la base. Que le quatrième homme fût mort, cela était hors de doute, il en était convaincu ; déjà à bord de *L'Invincible,* cela avait paru plus que probable. Il était venu ici pour acquérir une certitude. Avait-il donc le droit de rentrer ? La réserve d'oxygène que lui avait procurée l'appareil de Regnar suffisait pour six heures encore. À présent une nuit entière l'attendait, pendant laquelle il ne pourrait rien faire, non tant à cause du nuage que tout simplement parce qu'il était à peu près totalement épuisé.

Il prit une seconde tablette d'amphétamine et, tandis qu'il attendait qu'elle fît de l'effet, il essaya d'établir un plan relativement raisonnable de ce qu'il allait faire.

Les taillis noirs, très haut au-dessus de lui, sur les sommets des rocs, étaient inondés de la rougeur de plus en plus éclatante du couchant qui donnait aux tiges acérées des buissons des tonalités changeantes, opalescentes, virant au violet le plus profond.

Rohan ne parvenait toujours pas à se décider. Alors qu'il était assis de la sorte, sous une grosse pierre éboulée, il entendit le lourd bourdonnement du nuage, qui arrivait de loin. Chose étrange, il n'eut absolument pas peur. Son attitude à l'égard du nuage s'était étonnamment modifiée au cours de cette seule journée. Il savait — ou du moins, il lui semblait qu'il savait — ce qu'il pouvait se permettre, tout comme un alpiniste qui ne craint pas la mort tapie dans les crevasses des glaciers. Il est vrai qu'il ne se rendait pas tout à fait compte de ce changement qui s'était produit en lui, car il n'avait pas noté dans sa mémoire l'instant où, pour la première fois, il avait pris conscience de la sombre beauté des buissons noirs qui, sur les rochers, prenaient tour à tour toutes les nuances du violet. Mais à présent, alors qu'il apercevait déjà les nuages noirs — il en arrivait deux qui étaient sortis des versants opposés de la montagne — , il ne bougea pas de place, il ne chercha plus à se protéger en collant son visage aux pierres. En définitive, la position qu'il occupait ne pouvait avoir d'importance, à condition toutefois que le petit appareil dissimulé dans ses vêtements continuât à fonctionner. Il toucha du bout des doigts son petit couvercle rond, de la taille d'une pièce de monnaie, et sentit nettement la légère pulsation. Il ne voulait pas provoquer le danger, aussi s'installa-t-il plus confortablement, pour ne pas avoir à bouger.

Les nuages occupaient à présent les deux côtés du ravin ; un courant ordonnateur semblait parcourir leurs sombres volutes, car ils épaississaient aux extrémités, formant des colonnes presque verticales, alors que les parties intérieures devenaient ventrues, et se rapprochaient de plus en plus l'une de l'autre. C'était tout à fait comme si un sculpteur, de la taille d'un titan, les avait modelés à une incroyable vitesse à l'aide de gestes invisibles. Quelques brèves déflagrations zébrèrent l'air entre les points les plus rapprochés des deux nuages qui, apparemment, se ruaient l'un vers l'autre, alors qu'en réalité ils restaient chacun de son côté, en agitant tout simplement à un rythme de plus en plus violent leurs noyaux centraux. L'éclat de ces éclairs était étrangement sombre ; les deux nuages en étaient momentanément éclairés, comme des milliards de cristaux d'un argent noir, immobilisés dans leur vol. Ensuite — après que les rochers eurent répercuté plusieurs fois le grondement des coups de tonnerre, écho faible et atténué, comme si une étoffe étouffant les sons les avait soudain recouverts — les deux parties de la mer noire, tremblantes et tendues au maximum, se rejoignirent et s'entre pénétrèrent. En dessous, tout s'assombrit, comme si le soleil venait de se coucher, tandis qu'apparaissaient dans le nuage des lignes incompréhensibles qui se poursuivaient. Il fallut pas mal de temps à Rohan pour comprendre que c'étaient là les reflets grotesquement déformés du fond rocheux de la vallée. Et ces miroirs aériens, sous le plafond du nuage, ondulaient et se dilataient ; alors, brusquement, il aperçut une immense silhouette humaine, dont le sommet de la tête atteignait les ténèbres, et qui le regardait, absolument immobile, bien que l'image tremblât et dansât sans arrêt, comme si elle s'éteignait et était de nouveau reconstituée par un rythme mystérieux. Une fois de plus, une seconde s'écoula avant qu'il n'y reconnût son propre reflet, suspendu dans le vide entre les coulées latérales du nuage.

Il fut si stupéfait, à un tel point paralysé par l'action incompréhensible du nuage, qu'il en oublia tout le reste. Une idée le frappa, l'espace d'un éclair : peut-être le nuage connaissait-il son existence, savait la présence microscopique du dernier homme vivant parmi les rocs et les pierres tapissant le ravin ; mais cette idée ne lui fit pas peur, non parce qu'elle était par trop incroyable — il ne tenait plus rien pour impossible — mais, tout simplement, parce qu'il voulait participer à ce mystère dont la signification — cela, il en était certain — ne lui serait jamais donnée. Son gigantesque reflet, à travers lequel se distinguaient vaguement les lointaines parois de la partie supérieure de la vallée, que l'ombre du nuage ne noyait pas, se dissipait. Alors, des tentacules innombrables sortirent du nuage ; lorsqu'il en aspirait un, d'autres prenaient sa place. Une pluie noire, de plus en plus dense, commença à tomber. Des petits cristaux tombaient,

sur lui aussi, le frappaient légèrement au visage, glissaient sur sa combinaison, s'y accumulaient dans les plis ; la pluie continuait à tomber, et la voix du nuage, ce grondement qui semblait à présent remplir non plus seulement la vallée, mais toute l'atmosphère de la planète, allait grossissant. Des tourbillons, des fenêtres apparurent par endroits dans le nuage, par lesquels Rohan apercevait le ciel ; la masse noire se déchira en son milieu et, en deux volutes, roula lourdement, comme de mauvais gré, vers les taillis où elle s'enfonça dans leur immobilité et disparut.

Rohan était toujours assis, immobile. Il ne savait pas s'il pouvait se débarrasser des petits cristaux dont il était couvert. Il y en avait tant sur les galets que le lit du torrent, jusqu'alors d'une blancheur d'os, semblait éclaboussé d'encre. Il saisit délicatement l'un des petits cristaux triangulaires qui alors sembla revivre, lui souffla doucement de la chaleur sur la paume et s'éleva dans les airs lorsque Rohan, par un geste réflexe, ouvrit la main. Alors, comme à un signal donné, tout, alentour, se mit à fourmiller. Ce mouvement ne fut chaotique que pendant les premières secondes. Puis les points noirs formèrent une sorte de couche de fumée à ras du sol, se rapprochèrent les uns des autres, formèrent une masse qui monta en colonnes vers le ciel. C'était comme si les rochers eux-mêmes fumaient, hérissés de flambeaux de sacrifice gigantesques, sans flamme ni lueur. Ce n'est qu'alors que se produisit quelque chose d'incroyable : tandis que l'essaim volant restait suspendu sous la forme d'un nuage presque sphérique au centre même de là vallée, sur un fond de ciel qui fonçait lentement, tel un énorme et léger ballon noir, les autres nuages émergèrent de nouveau des buissons et se précipitèrent sur lui avec une impétuosité étourdissante. Rohan eut l'impression d'entendre le son grinçant et étrange du heurt, dans les airs, mais ce ne fut sans doute qu'une illusion. Il se dit qu'il était en train d'observer une lutte, que les nuages avaient rejeté et projeté au fond du ravin des « insectes » morts dont ils voulaient se débarrasser ; mais alors il vit que ce n'était qu'une apparence de lutte. Les nuages se dissipèrent et il ne resta plus trace du ballon léger. Les nuages l'avaient absorbé. Un instant encore, et de nouveau il n'y avait plus que les sommets des pics qui saignaient du dernier éclat du soleil, alors que le large fond de la vallée reposait dans le silence et le vide.

Rohan se leva, sur des jambes plutôt molles. Il se sentit ridicule avec le lance-flammes qu'il avait pris avec tant d'empressement au mort ; bien plus, il se sentait inutile dans ce pays de la mort parfaite où ne pouvaient se perpétuer victorieusement que des formes inertes qui se livraient à des activités mystérieuses qu'aucun œil vivant ne devait regarder. Ce n'avait pas été avec terreur, mais avec une admiration éblouie qu'il avait participé à l'instant à ce qui était

survenu. Il savait qu'aucun des savants ne serait capable de partager ses sentiments, mais à présent il voulait rentrer non seulement pour annoncer la mort des disparus, mais aussi en tant qu'homme qui allait faire tout en son pouvoir pour que l'on ne touche plus à la planète dans l'avenir. « L'univers entier ne nous est pas destiné et notre place n'est pas partout », se prit-il à penser tandis qu'il redescendait lentement.

La lueur du ciel lui permit d'atteindre rapidement le champ de bataille. Là, il lui fallut hâter le pas, car le rayonnement émanant des roches vitrifiées, dont il devinait les silhouettes cauchemardesques dans le crépuscule de plus en plus profond, croissait rapidement. Il se mit enfin à courir ; l'écho de ses pas se répétait, répercuté par une paroi rocheuse qui le renvoyait à une autre, et dans cet écho incessant, que sa hâte amplifiait encore, sautant dans un dernier effort d'une pierre à l'autre, il dépassa les vestiges des machines, méconnaissables tant ils étaient fondus, et se trouva enfin sur un talus. Mais là aussi, le voyant du détecteur restait au rubis.

Il n'avait pas le droit de s'arrêter, bien qu'il commençât à étouffer ; aussi, sans presque réduire sa vitesse, il dévissa à fond le détendeur de la bouteille. Même si la réserve d'oxygène devait être épuisée à la sortie du ravin, s'il allait lui falloir respirer l'air de la planète, cela valait certes mieux que de rester plus longtemps en cet endroit où chaque centimètre carré de rocher projetait un rayonnement mortel. L'oxygène afflua à sa bouche en un flot glacé. Il courait aisément, car la surface du torrent de lave figée que *Le Cyclope* avait laissé derrière lui sur le chemin de son recul et de sa défaite, était lisse, par endroits presque à l'égal du verre. Heureusement, les semelles de ses chaussures de marche étaient crantées, aussi ne glissait-il pas. À présent une obscurité telle était tombée, que seules des pierres plus claires, qui demeuraient visibles sous l'enveloppe vitreuse, le guidaient plus bas, toujours plus bas. Il savait qu'il avait encore trois kilomètres au moins à parcourir de la sorte. Il lui était impossible, à la vitesse à laquelle il courait, de se livrer au moindre calcul, mais il lui arrivait de jeter tout de même un coup d'œil, de temps en temps, sur le voyant rouge du détecteur. Il pouvait rester ici une heure au plus, parmi les rochers tordus et effrités par le feu nucléaire — la quantité de radiations à laquelle il aurait été exposé ne dépasserait pas alors deux cents röntgens. Une heure et quart, au grand maximum — s'il n'était pas alors parvenu à l'entrée du désert, il n'aurait plus aucune raison de se hâter.

Au bout de vingt minutes environ, survint la crise. Il sentait son propre cœur comme une présence cruelle et infatigable qui lui faisait éclater la poitrine, qui l'écrasait de l'intérieur ; l'oxygène lui brûlait la gorge et le larynx d'un feu vivant, des étincelles dansaient sous ses

paupières, et le pire était qu'il commençait à trébucher. Le rayonnement était devenu plus faible, il était vrai, le détecteur ne brillait pas plus qu'une braise sur le point de s'éteindre, mais il savait qu'il lui fallait courir, courir encore, alors que ses jambes refusaient de lui obéir. Chaque cellule de son corps en avait assez, tout criait en lui : Arrête-toi, arrête-toi et même laisse-toi tomber sur ces dalles si froides et apparemment si inoffensives de verre craquelé. Il voulut regarder les étoiles, tout en haut, et alors il trébucha et tomba en avant, les bras étendus. Il reprenait son souffle en grandes respirations convulsives. Il se releva, se mit debout, parcourut quelques mètres en vacillant de droite et de gauche, puis retrouva la cadence, se laissa emporter par la course. Il avait perdu toute notion du temps. Comment du reste parvenait-il à s'orienter dans ce noir absolu ? Il avait oublié les morts qu'il avait découverts, le sourire de squelette de Bennigsen, Regnar reposant sous les pierres à côté de l'arcticien déchiqueté, l'homme sans tête, il avait même oublié le nuage. L'obscurité l'avait fait se replier sur lui-même, ses yeux injectés de sang cherchaient en vain le grand ciel étoilé du désert dont le vide sablonneux lui semblait le salut ; il courait sans rien voir, la sueur coulait, salée, sur ses paupières, il courait, porté par une force dont la présence permanente en lui parvenait encore par moments à le stupéfier. Cette course, cette nuit, lui semblait ne jamais devoir finir.

Il ne voyait réellement plus rien lorsque ses pieds, brusquement, commencèrent à patauger de plus en plus lourdement, à s'enfoncer ; il sentit une dernière bouffée de désespoir l'envahir, leva la tête et comprit d'un seul coup qu'il se trouvait dans le désert. Il eut encore le temps de voir les étoiles au-dessus de l'horizon, puis, tandis que ses jambes cédaient sous lui, il chercha des yeux le détecteur à son poignet, mais n'en vit pas le cadran : il était sombre, l'appareil silencieux. Il avait laissé la mort invisible derrière lui, dans les profondeurs de la coulée de lave figée ; ce fut sa dernière pensée, car lorsqu'il sentit contre sa joue le froid raboteux du sable, il tomba non dans le sommeil, mais dans un engourdissement où tout son corps continuait encore à travailler désespérément, les côtes à se soulever, le cœur à battre la chamade ; de cet anéantissement de l'épuisement total, il passa à un autre, plus profond encore, et finit par perdre conscience.

Il reprit d'un seul coup ses esprits, ne sachant plus où il était. Il remua les mains, sentit le froid du sable qui s'écoula entre ses doigts, s'assit et gémit sans le vouloir. Il étouffait. Il retrouva le sens des réalités : l'aiguille phosphorescente du manomètre était à zéro. Il y avait encore une pression de dix-huit atmosphères dans la seconde bouteille. Il en dévissa la valve et se leva. Il était une heure du matin. Les étoiles, très visibles, brillaient dans le ciel noir. Il retrouva sur sa

boussole la bonne direction et partit droit devant lui. À trois heures, il prit sa dernière pastille d'amphétamine. Juste avant quatre heures, il n'avait plus d'oxygène. Il se débarrassa alors de son appareil et s'en fut, respirant tout d'abord avec méfiance, mais quand l'air froid des heures d'avant l'aube lui remplit les poumons, il commença à avancer d'un pas plus vif, s'efforçant de ne penser à rien d'autre qu'à cette marche à travers les dunes dans lesquelles il enfonçait parfois jusqu'aux genoux. Il était comme ivre, mais il ignorait si c'était là l'action des gaz de l'atmosphère ou, tout simplement, la fatigue. Il calcula que s'il parvenait à faire quatre kilomètres à l'heure, il parviendrait au vaisseau à onze heures, en plein jour.

Il essaya de contrôler sa vitesse au compte-pas, mais cela ne donna rien. La Voie Lactée séparait en deux parties inégales la voûte céleste, en y traçant une immense traînée blanchâtre. Il s'était si bien accoutumé déjà à la faible lumière des étoiles, qu'il parvenait à éviter les dunes les plus hautes. Il pataugeait sans discontinuer dans le sable ; enfin, tout à l'horizon qui formait une surface régulière et sans étoiles, il distingua une forme angulaire. Il ne s'était pas encore rendu compte de ce que c'était, que déjà il se dirigeait vers elle, qu'il se mettait à courir, en enfonçant de plus en plus sans même le sentir, jusqu'à ce que ses mains tendues comme chez un aveugle heurtassent un métal dur. C'était une jeep, vide, abandonnée, peut-être l'une de celles que, la veille, Horpach avait envoyées, peut-être une autre, abandonnée par le groupe de Regnar ; il n'y pensait pas ; tout simplement il restait debout, appuyé à la voiture, haletant, serrant le capot aplati de ses deux mains. La fatigue l'attirait vers le sol. Tomber à côté de la machine, s'endormir à côté d'elle et le matin, avec le soleil, repartir …

Lentement, il se hissa sur le blindage, trouva à tâtons la poignée de la trappe, l'ouvrit. Le tableau de bord s'alluma. Il se laissa glisser sur le siège. Oui, à présent il savait qu'il était tout étourdi, assurément empoisonné par le gaz respiré, car il était incapable de trouver le contact, ne se souvenait plus où il était, ne savait plus rien … Sa main trouva d'elle-même le levier, le poussa, le moteur miaula légèrement et se mit à tourner. Il ouvrit les soupapes du gyrocompas, il ne connaissait avec certitude qu'un seul chiffre, celui qui indiquait le chemin du retour ; pendant un certain temps, la jeep roula dans l'obscurité, Rohan avait oublié l'existence des phares …

À cinq heures du matin, c'était encore l'obscurité. Il vit alors, droit devant lui, parmi des étoiles blanches et bleuâtres, une étoile, suspendue bas au-dessus de l'horizon, de couleur rubis. Il cligna des yeux avec difficulté. Une étoile rouge … ? Ça n'a jamais existé … Il lui semblait que quelqu'un, très certainement Jarg, était assis à côté de lui, et il voulut lui demander ce que cela pouvait bien être comme

étoile. Alors il eut un éclair de lucidité, comme s'il avait reçu un coup. C'était la lumière de proue du croiseur. Il roulait à présent droit sur cette goutte de rubis, brillant dans les ténèbres ; elle s'éleva lentement jusqu'à devenir une boule brillante qui faisait miroiter sous son reflet la surface du blindage. Sur le tableau de bord, un œil écarlate se mit à clignoter et une vibration se fit entendre, signalant la proximité du champ de force. Rohan arrêta le moteur. La machine roula en bas de la dune et s'arrêta. Il n'était pas sûr de pouvoir remonter dans la jeep s'il en descendait. Aussi plongea-t-il le bras dans un compartiment, en retira le lance-fusées ; comme il tremblait dans sa main, il cala son coude contre le volant, maintint son poignet de l'autre main et pressa sur la détente. Une traînée orange éclata dans l'obscurité. Sa courte trajectoire se transforma à l'improviste en une gerbe d'étoiles, parce qu'elle venait de heurter la paroi du champ de force, comme si c'était une vitre transparente. Il tira coup sur coup, jusqu'à ce que le percuteur rendît un son creux. Il n'avait plus de munitions. On l'avait déjà aperçu, les premières fusées avaient certainement déclenché l'alarme et mobilisé les hommes de quart au poste de pilotage ; très vite, au sommet du vaisseau, deux grands projecteurs s'allumèrent et, après avoir léché le sable de leurs faisceaux blancs, croisèrent leurs feux sur la jeep. En même temps, la rampe fut inondée de lumière et les ampoules électriques, telle une flamme froide, éclairèrent de bas en haut la cage de l'ascenseur. Les échelles, en un clin d'œil, se peuplèrent de silhouettes qui dévalaient les marches, tandis que sur les dunes, non loin du vaisseau, des projecteurs s'allumaient, avançaient en cahotant, ce qui faisait danser des colonnes de lumière. Enfin, des feux bleus en alignement apparurent à leur tour, indiquant que l'entrée dans l'intérieur du périmètre était ouverte.

Rohan, qui avait laissé échapper le lance-fusées, ne devait jamais savoir par la suite quand il se laissa glisser en bas de la machine ; à pas chancelants, exagérément allongés, dressé de toute sa taille, serrant les poings pour maîtriser le tremblement de ses doigts, il avançait droit sur le vaisseau haut de vingt étages qui se profilait sur le ciel pâlissant, si majestueux dans son immobilité qu'il semblait réellement invincible.

Zakopane, juin 1962-juin 1963.